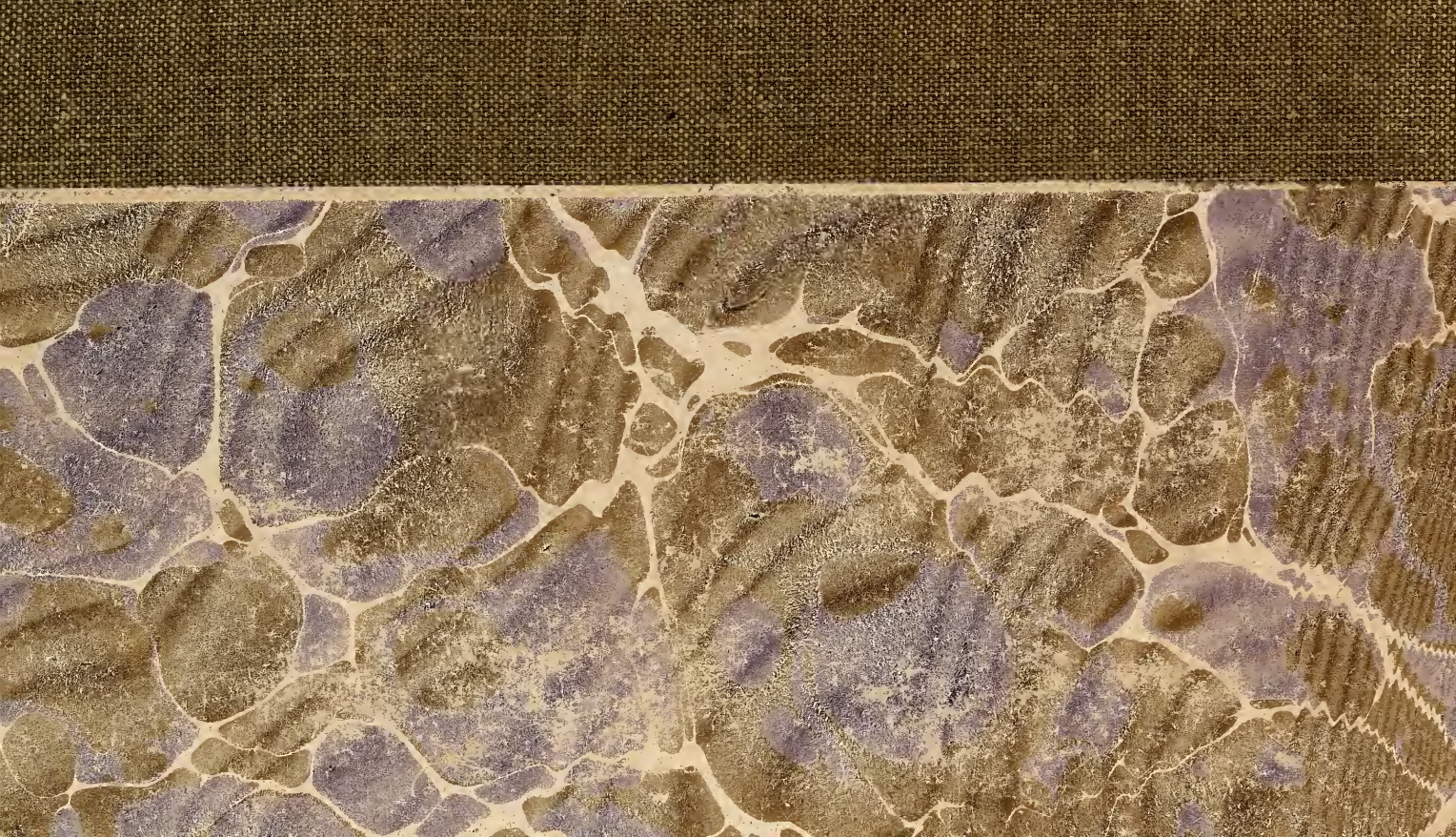


THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

F1799
.H3
M47
t.2

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
10002612530

This book is due at the WALTER R. DAVIS LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

| DATE DUE | RET. | DATE DUE | RET. |
|---|---|---|---|
| DEC 20 1999 | | | |
| JAN 11 '00 | | | |
| MAY 02 2005 | | | |
| JUN 06 2006 | | | |
| MAY 15 2008 | MAY 20 2008 | | |

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://archive.org/details/lahavaneparmadam02merl

# LA HAVANE

---

TOME II

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

# LA HAVANE

PAR MADAME

LA COMTESSE MERLIN

TOME DEUXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX.

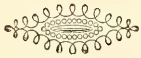
1844

# LETTRE XVIII

—

SOMMAIRE

Les noms historiques. — Velasquez. — Hatuey. — Ruse philosophique. — Mot héroïque d'un sauvage. — La mort d'un cacique. — Développement de la colonie. — Narvaez. — Les gentilshommes sous le commandement de Velasquez. — Mensonge de l'histoire. — Notre-Dame de l'*Asuncion*. — Procession militaire. — Le secrétaire et le gouverneur. — Civilisation primitive. — Fernand Cortez. — Trahison découverte. — Cortez échappe à la nage. — Droit d'asile. — Amours de Cortez. — Magnanimité de Velasquez. — Doña Maria de Coello. — Malheur de Velasquez. — Révolte des Indiens. — Cruauté de Narvaez. — Famine. — Geste sublime d'une mère. — Férocité des conquérants. — Ambition de Velasquez. — Mécontentement et jalousie. — Andrès de Duero et Amador de Haris. — Cortez choisi par Velasquez pour commander la flotte. — *Francisquillo* le bouffon. — Prédiction. — Méfiance de Velasquez. — Cortez sur sa chaloupe. — Ses adieux à Velasquez. — Douleur et vieillesse de Velasquez. — Grandeur et vieillesse de Cortez. — Tombeau de Velasquez. — Don Francisco Arango. — Sa vertu. — Lutte contre les abus. — Sa prédiction sur l'esclavage. — Voyage d'investigation. — Le comte de Montalvo. — Pureté. — Doña Rita de Quesada. — Mort d'Arango. — Les Havanais.



## LETTRE XVIII

A M. LE COMTE DE SAINT-AULAIRE.

Avec quel intérêt, mon cher comte, ai-je vu dans votre histoire de la Fronde ces personnages, que d'autres historiens avaient considérés comme puérils, se dessiner tout à coup, acquérir de la réalité, de la vie, et m'apparaître, non plus comme des marionnettes bizarres, mais comme des êtres doués de raison, armés

de passions terribles, ostensibles ou cachées, mais toujours explicables. Ce mérite de la lucidité dans les déductions, ce talent de jeter la clarté dans l'histoire et de commenter sans subtilité les caractères humains, me semble aussi rare qu'il est charmant.

Après avoir feuilleté les pages de tant d'historiens qui sèment l'obscurité dans les faits au lieu d'y jeter la lumière, on est ravi d'ouvrir un de ces bons vieux chroniqueurs sans fard et sans artifice, mais qui possèdent le premier art de l'écrivain, celui de rendre exactement leurs souvenirs et leurs impressions. Aussi est-ce avec une joie d'enfant et dans un long recueillement que j'ai consulté nos anciennes chroniques, leur demandant tous les détails possibles sur les faits et les noms historiques qui touchent de près ou de loin à mon île maternelle.

Les deux premiers de ces noms brillent d'un éclat extraordinaire : ce sont Colomb et Velasquez. Colomb appartient à l'histoire du monde,

agrandi par son audace; je ne m'en occuperai pas ici. Velasquez est le vrai fondateur de la civilisation espagnole de Cuba, et son histoire se mêle à celle de Fernand Cortez.

Entre 1460 et 1470 (la date est incertaine), naquit à Cuella, dans la province de Ségovie, un gentilhomme nommé Diego Velasquez, « de « bon corps, dit le chroniqueur, et de belle « figure, blanc et rose, vif et aimable dans la « conversation, prudent et habile; si bien que « plus tard, lorsque ses qualités se dévelop- « pèrent, personne ne sut mieux que lui con- « quérir l'autorité et la garder. » A peine Colomb eut-il ouvert une issue à l'ardeur espagnole et au besoin d'entreprises qui tourmentait ces âmes chevaleresques, on vit le jeune Velasquez se précipiter dans cette route. Il faisait partie de la dernière expédition de Colomb, destinée à peupler Haïti. Accueilli par le gouverneur don Bartolomeo Colomb, et chargé par lui de plusieurs expéditions importantes, il fonda les villes ou bourgades de Vera-Paz, Salva-Tierra, Jaco-

melo et San-Juan. Toute cette partie de sa vie fut conduite avec autant de prudence que de bravoure. Aucun des gouverneurs qui se succédèrent, bien qu'ennemis acharnés les uns des autres, ne songèrent à disgracier Velasquez. Il soumit plusieurs caciques et fut choisi par don Diego Colomb pour coloniser l'île de Cuba. Généralement aimé, le plus riche Espagnol de Saint-Domingue, entreprenant, patient et courageux, il accepta la tâche difficile qui lui était confiée. Bientôt on vit se grouper autour de lui cette foule d'aventuriers dont l'Espagne était riche: chevaliers, soldats, prisonniers libérés, qui rachetaient leurs fautes par l'espoir de quelque grande aventure. A la fin de novembre 1511, trois cents hommes, commandés par Velasquez, débarquèrent à la pointe orientale de Cuba.

Les Indiens d'Haïti avaient prévu le tort que pouvait leur causer l'établissement définitif des Espagnols dans Cuba; un chef ou cacique, que Velasquez nomme Yacaguey, et les chro-

niqueurs Hatuey, avait été s'emparer d'avance des côtes de l'île pour en disputer la conquête aux Espagnols et s'opposer à leur débarquement. Aucune résistance n'avait été opposée au cacique par les habitants de l'île.

Lorsque Hatuey et les siens aperçurent les voiles espagnoles, ils commencèrent par jeter dans la mer tous les métaux précieux qu'ils trouvèrent, regardant la possession de l'or et de l'argent comme le but unique de l'ambition et de l'avidité espagnoles : ils se trompaient. Les Indiens furent poursuivis dans les montagnes et dans les bois par les troupes de Velasquez, qui finirent par s'emparer du cacique. Voici la tache la plus odieuse de cette vie d'entreprises et de courage : Velasquez fit brûler vif Hatuey. Sa mort, telle que la rapporte Herrera, fut spirituelle autant qu'héroïque. On l'avait lié au poteau fatal; les flammes l'entouraient; un missionnaire, espérant le convertir au christianisme, lui parla des délices du paradis. « Dans le paradis, s'écria le mourant, y a-t-il

des Espagnols? — Quelques-uns, répondit le missionnaire. — Je ne veux pas y aller; qu'on me brûle! » Le sang du cacique est une souillure ineffaçable pour la gloire de Velasquez.

Mais le reste de sa conduite, dirigée ou conseillée par le célèbre fray Bartolomé de Las Casas, son ami intime, étonne par la rapidité du succès autant que par la pacifique bienfaisance des actes. Point de violence, de meurtre, d'iniquité. — En moins de quatre ans, dès l'année 1514, les sept villes de Baracoa, Santiago de Cuba, Bayamo, Puerto-Principe, Santo-Espiritu, la Trinidad et la Havane, étaient fondées. Les relations mercantiles de l'île avec Saint-Domingue, la Jamaïque et la terre ferme se trouvaient établies; l'exploitation des mines de cuivre était commencée; le défrichement des terres suffisait à la subsistance des populations; on avait complété la répartition du territoire relativement à la population qui l'habitait : ce résultat n'avait coûté qu'une seule bataille. Parmi les œuvres de l'homme, en trouve-t-on beau-

coup qui, aussi rapidement achevées, aient été aussi durables?

La netteté d'esprit, la fermeté de résolution et l'administration prévoyante de Velasquez firent jaillir du sol de Cuba une civilisation tout armée et toute vigoureuse comme la Minerve antique, qui écrasa du même coup la douce population indienne. Mais de quoi se compose l'histoire, si ce n'est de douleurs, et quels sont les progrès qui n'ont pas coûté de larmes?

Le bruit des progrès rapides de Cuba ne tarda pas à se répandre. Partout ailleurs, ce n'étaient que violences et désastres. La paternelle administration de Velasquez et l'état florissant de la colonie naissante y appelèrent bientôt tous ceux qui purent fuir la guerre et la misère répandues sur les autres Antilles. « En 1512, « Pantillo de Narvaez, homme, dit le chroni- « queur, de figure grave et bien avantagé, de « bonne conversation et grand guerrier, mais « fort négligé dans sa personne, » était venu

avec trente soldats offrir ses services au législateur de l'île : de toutes parts on imitait cet exemple; et bientôt le concours des émigrants fut si général, que, de la seule province du Darien, cent jeunes gentilshommes vinrent se placer eux-mêmes sous la loi pacifique de Velasquez.

Admirez un peu la véracité des historiens, surtout quand ils sont philosophes! Le bon abbé Raynal dit positivement dans son histoire que Velasquez fit de l'île de Cuba un désert. Ce même Narvaez, si négligé dans sa personne, seconda fort activement les efforts de Velasquez, qui le nomma son premier capitaine, et le chargea de fonder à Baracoa, sur la côte nord de l'île, la première colonie purement espagnole, sous le nom de *Nuestra-Señora-de-Asuncion*, (Notre-Dame-de-l'Assomption). Narvaez s'acquitta de sa mission « monté, dit le « chroniqueur, sur une jument folâtre, et suivi « de toute la colonie à pied. » Velasquez avait alors pour secrétaire un jeune homme « élevé

« pour la littérature, beau, aimable, parlant « bien des absents, gai et réservé, généreux « dans ses actes, et se faisant des amis sans « paraître les chercher. »

Après avoir achevé ses études à Salamanque avec beaucoup d'éclat, ce jeune secrétaire avait compris que le souffle de l'époque devait emporter vers la carrière des armes toutes les ambitions élevées. Il avait tenté vainement de passer en Italie et avait fait à Saint-Domingue un séjour de quelques mois, puis il avait accepté le poste de secrétaire de Velasquez. On peut croire que la sagacité du chef avait démêlé les secrets désirs d'élévation qui tourmentaient son secrétaire, et que ce dernier avait aperçu de son côté la méfiance qu'il inspirait au chef. Dès que nous voyons dans l'histoire ces deux hommes en face l'un de l'autre, leur secrète et ardente inimitié nous apparaît. Les nouveaux colons, contrariés de quelques-unes des mesures du gouverneur, avaient essayé l'indépendance et la révolte, et le gouverneur avait

réprimé ces tentatives en faisant prisonnier le plus considéré d'entre eux, qu'il envoya au vice-roi. Les autres colons, craignant pour eux-mêmes, cherchèrent un moyen de faire parvenir à l'autorité supérieure leurs accusations contre Velasquez. Pour accomplir ce message périlleux, un jeune homme s'offrit, le secrétaire même du gouverneur, un nom qui devait retentir dans l'histoire, Fernand Cortez !

Déjà le canot qui devait l'emporter était amarré au rivage, lorsque le gouverneur fut instruit de son dessein et le fit arrêter : il y allait de la vie de Cortez, et « Velasquez aurait « pu, dit la chronique, le faire étrangler sur-le-« champ. » Il l'épargna et l'envoya en Espagne chargé de fers. Le secrétaire, aussi hardi que prévoyant et rusé, trouva moyen de briser la chaîne qui attachait ses pieds dans le vaisseau, profita du sommeil de l'équipage, se jeta à la mer et nagea jusqu'à la côte.

L'aube naissante vit la marée jeter sur la plage de Cuba l'homme qui devait donner à

son maître plus de royaumes qu'il n'avait eu jusqu'alors de provinces. Tout humide de l'eau de la mer, Cortez se réfugia dans une église, où il profita du droit d'asile. A côté de l'église habitait un gentilhomme de Grenade, don Juan Suarez, avec sa sœur Catalina, « jeune « fille honnête et de noble présence, dit le « chroniqueur, dont la physionomie se fit agréer « de Cortez. Pour se consoler de sa disgrâce, « il sortait de temps en temps de l'église, et « allait lui raconter ses peines amoureuses, « qu'elle écoutait volontiers. » Un beau soir, l'alguazil Juan Escudero trouva Cortez devant la fenêtre de sa belle, lui mit la main sur l'épaule et le jeta en prison; Velasquez se retrouvait maître de ce fugitif qui venait de trahir sa confiance et de conspirer avec ses ennemis. L'audace de sa fuite et la bravade de ses amours auraient irrité un homme tyrannique et vulgaire; mais Velasquez avait l'âme haute: il pardonna au fugitif.

Qui ne se rappelle ces vers charmants d'un

génie naïf, qui, après avoir raconté une noble et singulière action, s'écrie :

> Le trait est d'une âme espagnole,
> Et plus grande encore que folle (1).

Il est difficile de pousser plus loin que Velasquez cet héroïsme castillan que La Fontaine caractérise si bien, cette abnégation des petites vues de la prudence ordinaire : non-seulement il pardonne au fugitif, mais il le distingue et l'honore, frappé apparemment de son audace et de son esprit. Les alcades condamnèrent Cortez; Velasquez lui donne non-seulement sa grâce, mais un domaine et des esclaves, le nomme son alcade ordinaire, et ouvre la route de la fortune à ce grand caractère et à cet ardent courage qui se sont annoncés par une trahison envers lui. Cortez venait d'épouser Catalina Suarez : Velasquez tint sur les fonts baptismaux leur premier enfant.

(1) La Fontaine (*les Deux Amis*).

Velasquez fut moins heureux lui-même dans son mariage avec doña Maria, fille du trésorier Christobal de Coello, et dame d'honneur de la vice-reine, doña Maria de Tolède. Les noces, célébrées le dimanche avec une pompe et une allégresse dont les chroniqueurs nous donnent le récit pompeux, firent place immédiatement aux funérailles de la jeune fille, qui mourut le samedi suivant.

Sous les ordres de Velasquez la civilisation espagnole germait et se développait à la Havane; mais ces nouvelles mœurs et cette nouvelle discipline, au lieu d'apprivoiser les populations indiennes, les effarouchaient. Elles fuyaient dans les bois, préférant la vie sauvage et même la mort à cette existence inconnue dont ils subissaient les labeurs sans en partager ou sans en comprendre les bénéfices. Le rude guerrier Panfilo Narvaez battait inutilement le pays : les indigènes allaient mourir dans des retraites inaccessibles. Irrités de cette passive résistance, les colons devinrent cruels et employèrent la

force pour contraindre les Indiens à travailler. Vains efforts! on ne labourait, on ne semait plus. Cette oisiveté du désespoir amena une disette épouvantable. « Velasquez, dit le chro-« niqueur, traversant un jour les rues désertes « d'une bourgade, et ne voyant dans les rues « que des vieillards et des malades exténués, « entra dans une cabane et demanda aux ha-« bitants : Qu'avez-vous? On ne lui répondit « que ces mots : Faim! faim! faim! Puis une « femme nouvellement accouchée, sans dire « mot, lui montra son sein desséché et son en-« fant mort qui gisait sur la terre. »

Velasquez ne manquait pas de cette générosité hautaine que nous avons vue se déployer dans ses rapports avec Fernand Cortez. Mais, quand il l'aurait voulu, comment aurait-il changé les âmes de ses compatriotes? Comment étouffer cette cupidité violente qui les avait précipités vers les régions de l'or? Elle ne pouvait se satisfaire que par le travail excessif des Indiens. L'agriculture, les mines, les défriche-

ments, exigeaient le labeur d'une population plus considérable que n'était la colonie. Les produits naturels des forêts et des champs, accaparés par les Espagnols, ne laissaient pas de quoi vivre aux indigènes. Par une fatalité douloureuse, la désolation suivait encore la plus pacifique des conquêtes. Velasquez, d'accord avec Las Casas, protégeait les Indiens et résistait à la férocité naturelle de Narvaez, un de ces terribles soldats que le sang humain n'effraie pas, et qui font bon marché de la vie des hommes. Pour Narvaez, ces pauvres Indiens, si doux et si paisibles, n'étaient pas même des hommes. Sous le moindre prétexte, ou même sans prétexte, il tuait les uns et faisait les autres prisonniers. C'était Velasquez (et l'histoire doit lui tenir compte de cette humanité courageuse et prévoyante) qui réparait les fautes et arrêtait les violences de Narvaez, auquel il ne cessait pas de reprocher une dureté aussi impolitique que barbare. Déjà ce système fatal avait dépeuplé Haïti; soumise à des administrations vio-

lentes et féroces, cette île n'était plus qu'un désert : toute la race indienne avait disparu. On pensa à la repeupler de travailleurs indigènes empruntés à la population de Cuba ; c'était hâter la destruction de cette race infortunée. Velasquez s'y refusa, et profita de l'occasion qui s'offrait pour réclamer le droit de gouverner désormais son île, sans dépendre du vice-roi des Indes. Il fit sentir au gouvernement espagnol que l'île de Cuba était la véritable clef nécessaire à toutes les expéditions qu'on tenterait sur la terre ferme ; il joignit à sa réclamation une carte de l'île entière, et il obtint l'autorisation qu'il demandait.

C'était le triomphe définitif de Velasquez ; il était devenu maître, véritable roi de sa création, et ce courage si ferme, cette ambition si active, avaient obtenu leur couronne. Mais ce n'était pas assez pour lui : il aurait voulu d'autres conquêtes. Retenu à Cuba par le soin de cette civilisation ébauchée, il tournait douloureusement ses regards vers de lointaines en-

treprises qu'il ne pouvait pas diriger. Cette colonie, qui était sa fille, ne pouvait se passer de lui; il était enchaîné à Cuba par son œuvre même; mais, en vieillissant, son caractère et son esprit n'avaient rien perdu de leur force, et il ne pouvait voir sans envie les nouvelles conquêtes réservées à de jeunes et de plus libres esprits. Ces rivaux fatiguaient ses pensées, ces nouvelles gloires l'inquiétaient. Sa jalousie éclata avec violence en avril 1518, lorsque Francisco Hernandès de Cordova eut payé de sa vie la découverte du Yucatan, et que Juan de Grijalva lui rapporta 15,000 piastres d'or et les renseignements les plus favorables sur les régions nouvellement découvertes.

Velasquez, au lieu de se montrer satisfait de si bonnes nouvelles, chercha mille prétextes pour blâmer une conduite d'ailleurs irréprochable, blessa par l'amertume de ses paroles le chef de l'expédition, et finit par lui dire : *Vous êtes bon à faire un moine, non un chef de guerre;* il craignait la rivalité future de Grijalva.

Le prêtre Benito Martin et le chevalier Gonzalo de Guzman furent envoyés par Velasquez à Madrid, et chargés de solliciter pour lui le titre d'*adelantado* de tous les pays que Grijalva pourrait découvrir sous ses ordres. Cette dignité fut obtenue, et l'ambition du chef semblait toucher à son but; mais elle était embarrassée du succès même. Il fallait à Velasquez un instrument docile de ses desseins, un homme capable de conquérir des royaumes et de laisser la gloire au maître; il lui fallait un homme habile, entreprenant, audacieux, fait pour commander et vaincre, mais assez modeste pour se contenter du second rôle dans la gloire en prenant le premier rôle dans le danger, singulier problème dont l'avenir allait donner une solution plus étrange encore.

Velasquez pensa successivement à plusieurs chefs, et tour à tour effrayé ou de leur force ou de leur faiblesse, il les répudia. Enfin, deux hommes de son intimité, Andrès de Duero et Amador de Haris, ce dernier ne sachant ni lire

ni écrire, mais que les chroniques représentent comme l'Ulysse de ces temps héroïques, reportèrent son attention sur Cortez, ce même secrétaire qui lui devait tout, et que sa générosité avait élevé au titre d'alcade. Cortez était devenu sa créature, et l'orgueil de Velasquez crut pouvoir se reposer désormais sur un homme qui lui devait tant; il oublia que déjà une fois Cortez l'avait trahi. Chéri par le gouverneur, Cortez accepta humblement la mission qui lui était confiée, et les préparatifs de l'expédition se firent dans le port de Santiago. Dejà les vaisseaux étaient équipés. Un soir, le gouverneur, accompagné de Cortez, de plusieurs Espagnols et de Francisquillo, le bouffon en titre, alla visiter la nouvelle escadre. On parla de l'excellente voilure des vaisseaux et de la rapidité de leur marche. « Ils donneront bien la chasse aux ennemis, s'il s'en présente, s'écria le gouverneur. — La chasse, reprit le bouffon, c'est à Cortez qu'il faudra bientôt la donner, si vous n'y pre-

nez garde. » — Le mot du bouffon fut prophétique. Le chroniqueur prétend que dès lors la défiance pénétra dans l'esprit de Velasquez, entouré sans doute des ennemis et des rivaux de Cortez; il hésita à donner l'ordre du départ; mais Cortez n'était pas homme à se laisser jouer : le 18 novembre 1518 au matin, Velasquez promenait son indécision sur la plage, lorsqu'il aperçut une chaloupe qui portait des armes, des bagages et Cortez lui-même.

« Quoi! compère, cria le gouverneur, c'est ainsi que vous vous en allez? Belle manière de prendre congé de moi!

— Que votre seigneurie me pardonne, répondit Cortez debout dans la chaloupe, les affaires comme celles-ci ont besoin d'être faites avant d'être dites. Votre seigneurie a-t-elle quelque chose à m'ordonner (1)? »

La chaloupe aborda le navire; le vent enfla

(1) « Pues, como, compadre! asi os vais? Buena manera es esa de « desperdiros de mi! — Señor, perdone me V. M., porque esas cosas, « y las semejantes, primero han de ser hechas que dichas! »

les voiles de l'escadre ; Velasquez resta sur la rive, et Cortez alla conquérir le Mexique.

L'étendard de Cortez portait pour emblème une croix avec cette devise : «*Sigamos la cruz, que con esta señal venceremos.*» Il n'était pas seul dans cette entreprise : il avait su attirer à lui et lier à ses intérêts les hommes les plus résolus et les plus importants parmi ceux qui entouraient Velasquez : Albarado, Davila, Sanchez, Farfan, Escalante, le licencié Juan Diaz et fray Bartolomé de Olmedo, religieux de la Merci. D'ailleurs cette expédition, qui devait accomplir une si merveilleuse entreprise, se composait de cinq cent huit soldats, dix chevaux et cent-un matelots. Ainsi, par un miracle plus que mythologique, il a fallu six cent vingt hommes pour donner à l'ancien monde le Nouveau-Monde.

La gloire de Velasquez, si lumineuse dans sa première partie, s'éclipse du moment où Cortez paraît sur la scène, ce même secrétaire dont il a épargné la vie. En 1812, dans une des rues

les plus solitaires de Santiago-de-Cuba, le passant foulait aux pieds un degré de pierre à demi brisé et sur lequel il découvrait un blason effacé et une inscription antique. Dans la poussière et dans la boue, sa curiosité parvenait à déchiffrer ces mots latins :

*Hic jacet nobilissimus ac magnificentissimus dominus Didacus Velasquez, insularum Iucatani prœses, qui propriis sumptibus hanc insulam debellavit ac pacificavit eam, summo opere relevavit ac suis propriis sumptibus debellavit, in honorem et gloriam Dei omnipotentis ac sui regis. Migravit in anno a Domino MDXXII.*

« Ci-gît le très-noble et très-magnifique sei-
« gneur Diego Velasquez, *adelantado* des îles
« Antilles, qui a conquis et pacifié cette île à ses
« propres frais, l'a relevée et fait fleurir à grand'-
« peine, et a dépensé sa fortune à la mainte-
« nir en paix par ses armes, en l'honneur et à
« la gloire de Dieu tout-puissant et de son roi.
« Il émigra de ce monde l'an 1522. »

Cette épitaphe si grande, comme toute la vie de

ces hommes héroïques, cette pierre tumulaire du grand civilisateur a été longtemps souillée par les pieds des passants. Lorsque les idées constitutionnelles pénétrèrent dans notre île, on releva la dalle funèbre de Velasquez pour en faire une pierre constitutionnelle; puis la pierre croula, tout retomba dans son néant, et le blason du gouverneur redevint une des marches usées d'un escalier tortueux dans une rue ignorée.

Je ne vous ai point parlé, mon cher comte, des dernières années de Velasquez. Entre 1518 et 1522, époque de sa mort, ce ne furent que dégoût, regret, angoisse, inutiles efforts pour arracher à Cortez le glorieux commandement qu'il avait usurpé, réclamations pour obtenir de la cour la révocation de Fernand, débats misérables et impuissantes fureurs. Un moment, le vieillard voulut partir lui-même pour aller guerroyer contre son ancien secrétaire; mais la cour d'Espagne força Velasquez de rester à Cuba. Il dépêcha Narvaez contre le jeune conquérant; Narvaez revint

avec un œil de moins et seul : les troupes qu'il avait conduites contre Cortez avaient déserté et s'étaient ralliées à lui.

Des révoltes intérieures ajoutèrent leurs embarras aux amertumes de cette situation. Quelques colons de *Sancti-Spiritus* ayant voulu imiter les communeros de Castille, choisirent Hernan Lopez pour alcade. Vasco Porcallo et Figueroa, chargés par le gouverneur d'enlever à Lopez la *vara* (1) d'alcade, ne purent exécuter leur mission que par la force : on se battit dans l'église où s'était réfugié le prisonnier, qui fut ensuite puni par la confiscation de ses biens. Cependant les succès de Cortez continuaient : la cour de Madrid lui devenait favorable, « grâce à cette douce musique de l'or, » comme dit le chroniqueur. Une seconde fois Velasquez essaya de partir pour le Mexique ; il s'embarqua même avec le licencié Pedrada dans l'espoir de soumettre son rival ; mais le licencié,

(1) Baguette, signe de la dignité.

homme d'esprit, lui fit sentir l'inutilité et le danger de cette démarche. Velasquez revint à Cuba sans avoir effectué son dessein; il y trouva le messager de la cour qui lui apportait la sentence rendue contre lui dans la querelle soulevée entre lui et Cortez. Ce dernier coup le frappa au cœur; il languit quelque temps, puis mourut plein de douleur.

Destinée grande et triste, mêlée de lumière et d'ombre, plongée dans la gloire jusqu'au seuil de la vieillesse, dans les angoisses de la jalousie depuis la vieillesse jusqu'au tombeau! Comme les injustices sont fécondes en injustices nouvelles! La plupart des historiens de Cortez ont effacé ou diminué les grandes actions de son maître, comme si ces deux personnages n'étaient pas grands encore dans la rivalité énergique de leurs passions, comme s'il fallait éteindre une gloire pour faire éclater l'autre! Civilisateur guerrier, fondateur de colonies, Velasquez conserve dans l'histoire une place aussi élevée qu'éclatante.

Pendant qu'il se mourait de chagrin, les six cents hommes de Cortez dissipaient les bataillons mexicains des Tlascaltèques, et se frayaient une route avec le tranchant de leurs épées, à travers un nuage de flèches aiguës et empoisonnées. Cette conquête, sans exemple dans l'histoire du monde, eut pour instrument actif une femme dont les aventures romanesques ont été travesties de mille manières. Je ne réveillerai pas ici les falsifications historiques ou dramatiques dont elle a été le prétexte; il me suffira de vous citer les naïves paroles d'un témoin oculaire.

« La fille d'un cacique de Guazacalco, sujet « du roi du Mexique, avait été transportée dans « sa première enfance, pour des raisons que « les auteurs expliquent diversement, dans une « place forte mexicaine voisine du Yucatan et « qui se nommait Xicalango. On l'y éleva pau- « vrement, en cachant son nom et sa noblesse; « mais les malheurs de la guerre l'ayant livrée « au cacique de Tabasco, ce dernier fit cadeau

« de sa nouvelle esclave à Fernand Cortez. On « la baptisa, et elle apprit sans peine la langue « castillane, parce que, entre autres dons natu- « rels qui s'accordaient avec sa naissance, elle « avait, dit la chronique, une rare vivacité d'es- « prit. Quoiqu'elle fût toujours très-fidèle à Fer- « nand Cortez, il la tint dans une confiance in- « time et moins décente qu'il n'aurait dû ; car il « eut d'elle un fils qui s'appela don Martin Cortez, « et qui prit l'habit de Santiago, en présentant « comme un titre la noblesse maternelle. Cette « prise d'habit, dit encore le chroniqueur, était « un moyen de s'assurer de la fidélité du jeune « homme, ou plutôt, selon nous, c'était une « preuve nouvelle de la passion de Cortez pour « la mère, passion voilée du prétexte de la raison « d'État ; car rien n'est plus commun que d'ap- « peler le raisonnement au service des passions.»

Nous ne suivrons pas Fernand Cortez dans cette magnifique carrière, qui exigea autant de sang-froid, de persévérance et de fermeté que celle d'Alexandre et de César. Ses conquêtes

l'éloignèrent de nos intérêts insulaires et de l'île de Cuba, pour ajouter à la monarchie espagnole un de ses plus beaux fleurons. Toutefois Velasquez fut vengé : Cortez revint à Madrid offrir à son maître un empire et recevoir en échange un marquisat. Dégoûté, désappointé et pauvre, l'homme qui avait ouvert à l'Espagne les ressources du Nouveau-Monde mourut à soixante-deux ans, l'âme profondément blessée, découragé, presque désespéré, comme Velasquez, comme Pizarre, comme Christophe Colomb. Ne diriez-vous pas, mon cher comte, que ces existences trop puissantes doivent toutes, comme celle de Napoléon, s'éteindre dans le deuil et expier la grandeur par la souffrance? Lord Clive, le conquérant anglais de l'Inde moderne, autre Fernand Cortez commercial, lorsque sa conquête fut achevée et qu'il vint s'asseoir paisiblement à la Chambre des Pairs, trouva le fardeau de la vie si pesant, qu'il se suicida par ennui.

Si le germe de la civilisation havanaise fut

dû à l'homme de guerre Velasquez, son développement le plus moderne doit faire la gloire d'un nom plus doux et plus paisible, d'un patriote aussi éclairé que dévoué : don Francisco Arango, trop peu connu de l'Europe. Croiriez-vous, mon cher comte, qu'au moment même où les philosophes de France détruisaient la société, dans l'espoir d'une régénération impossible et d'un idéal qui devait toujours les fuir, il y avait, par delà les mers, des hommes parfaitement sages, associant l'ordre au perfectionnement et sacrifiant à l'amélioration de leurs semblables toute leur vie, sans déclamation, sans cupidité et sans aucun espoir ambitieux? Tel fut don Francisco de Arango, né à la Havane d'une famille noble, le 22 mai 1765. La nature avait jeté cette âme pure dans le moule des Fénelon, des Malesherbes et des Las Casas. Je ne puis me défendre d'une émotion, que vous comprendrez et que vous partagerez sans peine, devant ces existences auxquelles a manqué le cadre et la perspective d'un autre pays et d'une

autre époque, pour rivaliser avec les plus grandes gloires dont s'honore l'humanité. L'Europe inattentive, absorbée dans ses intérêts, ne sait guère que cette colonie espagnole a produit quelques hommes comparables à Guillaume Penn, à Malesherbes ou à Guillaume Howards; elle ne sait pas que l'abolition de la traite a été réclamée pour la première fois par le Havanais Arango.

Cette précocité de talent et d'activité intellectuelle, qui semble le signe particulier des natures créoles, le distingua dès sa quatorzième année, et un de ses biographes rapporte que, demeuré orphelin à cet âge, il gouvernait les intérêts de la maison paternelle avec autant de maturité et de prudence que s'il en eût eu quarante. En 1787, il se rendit en Espagne, où il se fit recevoir, à vingt-deux ans, avocat au conseil royal. L'estime dont il ne tarda pas à s'entourer, et la mission de délégué qui lui fut concédée par l'ayuntamiento de la Havane, ne lui servirent plus qu'à réclamer successivement con-

tre tous les abus qui entravaient la prospérité de l'île, et en faveur de tous nos intérêts. La conduite entière de sa vie et l'emploi de sa fortune considérable furent consacrés à une seule œuvre : l'agrandissement, la civilisation, l'accroissement agricole et financier de son pays.

Grâce à la longue tyrannie qui avait pesé sur l'île, elle manquait de bras pour cultiver ses champs. Ses rares produits étaient dévorés par le monopole; la propriété territoriale n'existait pas, car le propriétaire ne pouvait même pas couper un arbre de ses bois sans la permission de la marine royale; la population se trouvait réduite à cent soixante-dix mille trois cent soixante-dix âmes; la production du sucre était devenue si pauvre qu'il ne sortait du port de la Havane que cinquante mille caisses de sucre par an; enfin l'île n'avait que des dettes, et le Mexique était forcé de l'aider dans les dépenses nécessaires de son administration et de son agriculture. Du fond de ce néant commercial et politique,

Arango tira par degrés la colonie qui l'avait vu naître pour l'élever à la prospérité qui lui était réservée. A sa voix les chaînes de la métropole tombèrent successivement, et le dernier bienfait conféré à sa patrie par ce citoyen si riche et qui mourut pauvre, ce fut la liberté de nos ports, mère de notre opulence, source féconde de trésors pour l'Espagne.

Arango sentit, dès l'origine, que ce dont l'île de Cuba avait le plus impérieux besoin, c'était le travail, et que si les bras venaient à manquer à cette agriculture encore dans l'enfance, la détresse de la colonie était assurée : aussi demanda-t-il d'abord une protection pour la traite : on manquait alors de nègres pour les sucreries et les caféteries. Puis, dès que nous eûmes assez de bras pour nos cultures, il sollicita le remplacement progressif du travail africain par le travail d'une population blanche et libre. Sous ce rapport, il avait devancé les idées de son siècle; mais en réclamant la suppression future de la traite africaine, il ne vou-

lait ni exposer l'île aux dangers de l'émancipation ni la laisser veuve et dépouillée de ses moyens d'exploitation industrielle. Au commencement de sa mission administrative, Arango acceptait la traite comme moyen temporaire et indispensable; il la repoussait ensuite et demandait à y suppléer par un travail civilisateur. Le labeur des esclaves releva notre agriculture mourante, et bientôt l'avenir prouva la justesse des vues d'Arango. L'insurrection de Saint-Domingue vint attester à son tour l'utilité de son opinion quant à l'introduction d'une population blanche. La publication d'un excellent essai sur l'agriculture de la Havane et sur les moyens de favoriser ses progrès fixa l'attention de la cour de Madrid et obtint pour la Havane plusieurs priviléges dont nous ressentons encore les bienfaits. Le coton, l'indigo, le café et l'eau-de-vie furent déclarés libres de droits pendant dix ans, ainsi que l'exportation des produits agricoles et l'importation des ustensiles nécessaires à l'industrie. En outre de ces

priviléges qui ont fait la fortune commerciale de la Havane, mais qui lui ont été arrachés par la suite, Arango proposait l'établissement d'une *junta de fomento*, d'un tribunal de commerce, et un voyage d'investigation en Europe et dans le reste de l'Amérique, pour recueillir et appliquer aux besoins de notre île les documents relatifs aux progrès industriels.

Toutes ces institutions furent créées, grâce à la confiance qu'avait inspirée Arango. Le comte de Casa Montalvo, mon oncle maternel, nommé prieur du consulat nouvellement établi, entreprit, de concert avec son ami Arango, nommé syndic du même tribunal, ce voyage d'investigation. Arango n'avait alors que vingt-neuf ans. A son retour à la Havane en 1795, il publia la relation de son voyage (*Relacion del viage que hizò el señor de Arango, con el conde de Casa Montalvo*); plusieurs agriculteurs et mécaniciens les accompagnèrent. Ce furent eux qui nous rapportèrent la canne à sucre d'Otaïti. Les observations d'Arango, les nouveaux procédés

dont il avait recueilli les détails, et les hommes expérimentés qui venaient s'établir dans notre île, donnèrent à notre prospérité agricole un nouvel essor. L'île était gouvernée par un homme de bien dont le souvenir est resté gravé dans le cœur des Havanais, don Luis de Las Casas. Les efforts et le succès d'Arango furent accueillis par ce gouverneur avec un véritable enthousiasme, et il écrivit à sa cour *que ce jeune homme était un véritable joyau pour la gloire nationale, l'appui futur de la Havane, et un homme d'État pour l'Espagne.* S'identifier aux intérêts et à l'honneur de la colonie, ainsi qu'à la bienfaisance et au talent du jeune créole, était à la fois généreux et politique.

Le successeur de don Luis de Las Casas, le marquis de Someruelos, très-jaloux de son autorité, éprouva cependant le même respect pour le mérite et les services d'Arango. Il le regarda comme déjà mûr pour les honneurs et lui fit donner la croix de Charles III. Après s'être acquitté avec succès d'une mission diplomatique

dans la province du Guarico, Arango eut occasion de déployer une fermeté de caractère que les premiers événements de sa vie paisible n'avaient pas encore mis en jeu. Le prince de la Paix s'étant fait nommer protecteur du commerce de la Havane crut pouvoir s'attribuer le résultat des impôts pour sa bourse privée. Le syndic du consulat, Arango, opposa à cette prétention injuste une résistance courageuse. Invincible dans la lutte, malgré les dégoûts et les persécutions qu'on lui prodigua, il ne tarda pas à prendre l'offensive, en signalant au gouvernement les vices de la régie du tabac, et en hasardant ainsi sa position sociale et ses intérêts personnels. Son rapport sur *la Culture et l'Exploitation du tabac à la Havane* est un chef-d'œuvre, ainsi que celui sur *les Moyens d'améliorer l'Agriculture de l'île*, et de soulager son commerce. Grâce à lui, la régie de nos tabacs, essentiellement vicieuse, fut détruite, et l'exportation des produits de l'île, que la guerre avec l'Angleterre retenait dans nos

magasins sans espoir de trouver un débouché, ne tardèrent pas à se placer avantageusement.

Des vertus antiques, un désintéressement héroïque et silencieux, se joignaient à la persévérante activité de ses services publics. Il renonça aux droits judiciaires que nos coutumes allouent aux membres des tribunaux, abandonna à plusieurs reprises au trésor public les émoluments de ses diverses fonctions, fournit avec une grande libéralité aux frais de plusieurs fêtes publiques, et fit don à l'État de 26,380 piastres, sans compter la valeur des livres donnés par lui à la bibliothèque de la Havane, volumes qui s'élevaient à la valeur de 4,000 piastres, ni la fondation, ni les dotations du collége de Guines, qui lui coûtèrent 30,000 piastres. Tous ces bienfaits, ensevelis dans le plus profond silence, furent voilés par la constante modestie de don Francisco de Arango.

Il n'était pas étonnant qu'un tel citoyen fût élu comme représentant de la colonie qui lui devait des obligations si nombreuses et si écla-

tantes. Il partit, en 1813, pour la Péninsule et obtint, comme couronnement de tant de services, la liberté de nos ports, le droit de naturalisation pour les étrangers et quelques mesures relatives à l'accroissement de la population blanche. Marié, en 1816, à doña Rita de Quesada, fille du comte de Donadio, il revint en 1817 à la Havane, fut nommé conseiller d'État, intendant de l'île par intérim et grand-croix d'Isabelle la Catholique. Un titre de Castille fut sollicité pour lui par l'Ayuntamiento; et quand le roi le lui eut accordé, il le refusa, tout en témoignant sa reconnaissance de cette faveur royale. J'aurais peine à indiquer en détail les améliorations qu'il introduisit pendant les dernières années de cette administration vraiment glorieuse. Il mourut le 21 mars 1837, à soixante-douze ans. Ce fut une des âmes les plus pures, un des esprits les plus éclairés, un des courages les plus fermes, une des vies les plus généreuses dont notre époque doive être fière. Les dernières paroles qu'il prononça sont touchantes:

« J'emporte avec moi la conscience de n'avoir « fait pleurer personne. »

La Havane doit deux statues, l'une à son fondateur Velasquez, type de la force et de la résolution chevaleresque ; l'autre à son bienfaiteur Arango, symbole plus doux des mœurs modernes et du perfectionnement progressif de l'humanité. Dévoué, corps et âme, pensée et fortune, à sa patrie aimée, il n'a fait, pendant toute sa vie, que resserrer les liens de la métropole et de la colonie, en donnant l'essor à tous les germes étouffés de notre prospérité, et un exemple et un enseignement à nos gouvernants. Vous me pardonnerez aisément, mon cher comte, d'avoir attiré et fixé si longtemps votre attention sur deux de nos gloires, et spécialement sur ce Havanais, dont le nom n'a peut-être pas franchi les limites de notre île, et dont les vertus éclairées auraient fait la gloire des nations les plus civilisées de l'Europe. Au lieu d'écarter des emplois publics tous les enfants du pays, il serait juste et politique de profiter de leurs

lumières et d'encourager leurs efforts. Aujourd'hui même plus d'un Havanais marcherait sur les traces du grand citoyen dont je viens d'esquisser la vie, si une politique sage et paternelle leur permettait de se mêler aux intérêts nationaux. Ce ne sont ni l'intelligence, ni le courage, ni l'ardeur qui leur manque, mais la liberté de la carrière et la possibilité de l'action.

# LETTRE XIX

—

SOMMAIRE

Les *guajiros*. — Ennui du lieu commun. — Mélange de la civilisation espagnole et des mœurs indigènes. — Les métiers à gages. — La maison. — Le ménage du guajiro. — Sa richesse. — La cuisine et le poulailler. — La guajira *lionne*. — Les amours du guajiro. — Son costume. — Son cheval. — Son repas. — Le *zapateo*. — Une nuit de Pépé Maria. — Marianita. — La négresse Francisca. — Le *cocuyo*. — Loi d'amour. — Les chiens. — Les coqs et les chevaux. — La rivière débordée. — Don Catalino. — Sa meute. — Dangers. — Dévouement. — La valeur africaine. — La galanterie chevaleresque. — La douceur créole.

## LETTRE XIX

A MADAME SOPHIE GAY.

Vous est-il arrivé quelquefois, ma chère amie, de repousser avec dégoût le lieu commun qui règne dans notre monde européen, les choses convenues, le théâtral et le factice dont les vieilles sociétés sont pleines? Que je regrette de ne pas vous avoir près de moi, et de ne pas jouir avec vous de ces scènes primitives

et piquantes, de ces caractères spontanés, de ces saillies de passions et d'esprit qui ne doivent rien à la civilisation, et qui vous charmeraient si vous étiez ici! Ne seriez-vous pas heureuse, par exemple, de causer avec un *guajiro*, produit singulier de l'Espagne et de la vie sauvage?

Les guajiros, ou *monteros* (montagnards), ici ne ressemblent en rien aux gens de campagne ailleurs. Troubadours, hommes de plaisir et champions de tournoi, ils partagent presque exclusivement leur vie entre l'amour et les prouesses chevaleresques. Ils auraient aussi bien figuré à la cour de François Ier que dans nos savanes primitives, si leur passion indomptable pour l'indépendance ne les avait plutôt destinés à la vie sauvage qu'à plier sous le joug imposé par les hiérarchies sociales. La vie matérielle du *guajiro* est simple et rustique, ses penchants sont ardents et poétiques. Ce mélange donne à toutes ses actions un caractère original et chevaleresque.

En général, les métiers à gages sont exercés ici par les Espagnols et par les habitants des Canaries, qui arrivent avec le projet de faire fortune, et qui ont appris de bonne heure à plier sous le joug des nécessités humaines et à faire de dures concessions à l'ambition et à la cupidité. Mais les fils de notre île se soumettent rarement à une situation dépendante. Ils ont une fierté à eux, née de la beauté du ciel qui les échauffe, fille de la riche nature qui les nourrit. Le *guajiro* qui habite la ville travaille le moins possible, vit de peu, danse le *zapateo*, fait des vers et les chante.

Dans les gens de campagne, on remarque la même différence entre l'Espagnol et le créole, ou le *guajiro* : le premier exerce les charges de *mayoral* (majordome) et autres métiers à gages; mais le *guajiro*, à l'exception de l'emploi de maître de sucrerie auquel il s'engage, parce qu'il est de courte durée, préfère vivre de peu, gaiement et librement. Il conserve quelques-uns des penchants de l'an-

cienne race indienne, plante ses pénates là où le site lui plaît, comme l'oiseau fait son nid. Sa maison est encore modelée sur la chaumière primitive des Indiens : huit arbres de la même hauteur, enclavés sous terre, forment un carré parfait, et reçoivent à leur extrémité un réseau double de bambous qui, posés transversalement, se croisent et sont attachés aux arbres par des lianes rouges; ensuite, on couvre ce grillage avec des feuilles de palmier qu'on appelle *guanos*. Pour achever ce travail, qui dure tout au plus une journée, on appelle à son aide tous les voisins. A peine a-t-on fini, avant même de s'occuper des cloisons, on fait rôtir, au milieu de la maison ébauchée, un cochon de lait que l'on mange en signe de réjouissance. Puis deux cloisons divisent l'habitation en trois parties égales; celle du centre est réservée pour le salon; les deux autres servent de chambre à coucher à toute la famille. Les cloisons, formées, ainsi que la toiture, de lianes *bejucos* attachées transversalement et à jour,

sont couvertes de l'écorce du palmier, qui, employée à cet usage, prend le nom de *yagua*. Enfin, la maison tout entière est terminée en moins de quatre jours; la clarté n'y pénètre que par deux portes ménagées en face l'une de l'autre, pour favoriser les courants d'air. Ces portes, faites également de *yagua*, s'ouvrent perpendiculairement et restent suspendues par le moyen d'une tringle qui, tendue à l'extrémité, les accroche et les soutient en l'air, de manière à former une tente pendant le jour. La nuit, cette même tringle sert à barricader la maison en dedans.

En face de cette chaumière s'élève un autre bâtiment construit des mêmes matériaux, mais plus étroit, et partagé par un mur en deux compartiments. L'un sert de dortoir aux chiens et aux chevaux pendant les pluies, et l'autre sert de cuisine. D'ailleurs, point de portes, de fenêtres, ni de murailles extérieures; les côtés sont tout ouverts. La cloison du milieu seule sert à soutenir le toit, préservé des ardeurs du

soleil par les feuilles de palmier qui le couvrent.

Au fond de la cuisine, et adossées au mur mitoyen, sont placées trois énormes pierres qui servent de fourneaux; au-dessus pend une marmite; et tout autour de la braise on voit épars des *bananes*, des *ignames*, des *buniatos* et des *papas* en profusion; puis, pêle-mêle, des assiettes, des tasses, des marmites de terre, des chiens, des oiseaux privés, de la vaisselle, la *batea* à savonner, des poules qui grimpent partout, des nids chargés de monceaux d'œufs, des serviteurs couchés sur une table ou par terre; et tout cela est recouvert des cendres que la brise agite, et gardé par un redoutable mâtin qui hurle et montre les dents à l'oiseau qui bat des ailes, aux feuilles qui frissonnent dans l'air.

Pour compléter cette galerie, ajoutez à ces domaines un jardin d'une à deux *caballerias* de terre (environ quatre arpents) entourant l'habitation. Là se trouvent mêlés aux légumes de

toute espèce, des arbres superbes, chargés de fruits d'un volume et d'un poids si prodigieux, qu'ils menaceraient gravement les passants, si les ouvrages de Dieu n'étaient pas si complets. *Le papayer* et *le bananier*, qui pourraient fournir de leurs larges feuilles de magnifiques robes de chambre; *le camphrier, l'avocatier*, et l'arbre de pain, dont les fruits suffiraient à nourrir un régiment entier en temps de disette; *le vanillier*, avec ses gousses odorantes; l'arbre de la gomme élastique et des milliers de cactus en fleurs; toutes ces beautés, exhalant des odeurs enivrantes et balançant des fleurs superbes, sont gracieusement enlacées par des plantes grimpantes qui, serpentant des arbres aux toits des chaumières, adoucissent l'éclat du soleil.

Nos *guajiros* sont inconstants; souvent ils se lassent du lieu qu'ils ont choisi, et transportent leurs pénates ailleurs; l'édifice est bientôt bâti, puis ils sèment leurs légumes. Quant aux beautés de leur premier domaine, ils les

retrouvent ici partout où le soleil luit. Si par hasard il arrive au guajiro de préférer un terrain appartenant à un autre, alors il passe un bail, à des conditions semblables à celles que contractent en Europe les fermiers avec leurs propriétaires. Cela arrive rarement, à de bas prix et à des termesfort courts. En général, il aime mieux travailler pour son compte, et s'emparer de la terre qui lui convient.

La récolte, toujours abondante, dépasse ce qu'il lui faut pour vivre et subvenir aux frais de son ménage. La terre, ici, n'a pas besoin d'engrais ni d'assolement, bien moins encore de jachère. Pour donner plusieurs récoltes à l'an, elle ne demande qu'un ou deux tours de charrue, conduite par le père, et autant de poignées de graines répandues à mesure par l'enfant; — voilà tout.

Sème-t-on des légumes, au bout d'un mois on les récolte; si c'est de la *maloja*, quarante-huit jours, après le germe est éclos; et, à partir de là, les récoltes se succèdent jusqu'à dix ou

douze fois par an, sans qu'elles exigent d'autres soins que la peine de les couper.

Cette dernière denrée donne un revenu de trente à quarante pour cent; — une caballeria de terre (environ deux arpents) représente 3,000 piastres de rente, ou 15,000 francs. Les bestiaux, à Cuba, se nourrissent de *maloja* et de graines de maïs; et comme la grande culture absorbe l'attention des hauts propriétaires, et qu'ils ne récoltent pas de fourrages dans leurs terres, à l'exception parfois du maïs, c'est la *maloja* du *guajiro* qui fournit leurs écuries et leurs étables.

Dans le ménage, chacun apporte sa part différente d'industrie. Le mari fournit tout ce qui concerne la basse-cour; la femme, plus laborieuse, élève les enfants et fait face au reste de la dépense, par le produit des chapeaux de paille et des cordes de *majajua* (1) qu'elle confectionne avec ses filles. Elles en font leur occupa-

(1) Espèce d'écorce qui sert à faire des câbles extrêmement solides.

tion exclusive, car elles ne s'abaissent jamais à vaquer aux fonctions humbles du ménage, et quelle que soit la médiocrité de leur fortune, elles ont toujours un esclave.

Délicates et fort soigneuses de leur tenue et de leur toilette, elles sont toujours habillées de blanc, et portent des fleurs naturelles dans leurs cheveux. Elles ont la plus grande influence sur leurs maris, dont les soins délicats, les bonnes manières à leur égard, pourraient servir de modèle à nos élégants de salon; et il n'est pas rare de voir, les dimanches, des hommes de campagne conduire leurs femmes à l'église et porter le petit tapis qu'ils glissent sous leurs genoux. Il est vrai qu'un *guajiro* ne se marie jamais que possédé d'un amour effréné, et qu'il n'obtient les bonnes grâces de sa belle qu'après de longues épreuves de constance.

Du reste, ses labeurs lui donnent si peu de peine, que sa vie presque entière se passe partagée entre l'amour et le plaisir. Confiant dans la prodigalité d'une nature splendide, et sûr de

trouver partout des fruits savoureux et d'abondantes moissons, la paresse, la volupté, l'amour de l'indépendance, s'emparent de lui et dirigent toutes ses actions. Il aime le luxe sur sa personne, passe la journée aux combats de coqs et les nuits au bel air sous les *guarda-rayas*, chantant, la guitare à la main, en face de *l'estancia* (1), les beautés de sa maîtresse. Il est poëte et brave. Souvent, entre deux couplets, s'il aperçoit son rival, il se bat avec lui, et lui donne un coup de *machete* (2) en l'honneur de celle qu'il aime, ou en reçoit un. Dans ce dernier cas, il pique des deux à travers les *canaverales*, galope sur son cheval fougueux, et va se faire panser, pour pouvoir recommencer le lendemain; mais il revient toujours à cheval. Que dirait sa belle s'il arrivait à pied, dans une toilette désordonnée? Elle le dédaignerait comme un piteux amant, hors d'état de l'enlever si l'occasion se présentait.

(1) Maison de ferme.

(2) Grand couteau plat et recourbé fort ressemblant au yatagan.

Dès que les rayons du soleil commencent à colorer les pâles clartés du crépuscule du matin, le *guajiro*, déjà ceint de son machete, armé de ses éperons, s'apprête à sauter sur son cheval. Il dispose avec soin la bride : c'est une corde de *daguilla*, chargée tout du long de bouffettes de laine de couleur, avec un fronton de la même écorce, qui porte des ornements du même genre; ensuite il lui lisse les crins, lui passe doucement et à plusieurs reprises la main sur le cou, et le régale d'un gros morceau de sucre, pendant que la bête fidèle hennit et bat du pied à la vue du soleil et sous les caresses de son maître; enfin il le monte, pousse un sifflement aigu, lui lâche la bride, et le coursier part comme le vent. Un chapeau de paille à larges bords, entouré d'un mouchoir de soie de couleur, un pantalon blanc, par-dessus lequel passe sa chemise, le col brodé, ouvert et rejeté sur les épaules, puis autour du cou un mouchoir de couleur à peine attaché et flottant : tel est le costume de notre homme. Son pied, élé-

gamment chaussé, repose dans des souliers de maroquin de couleur, garnis d'éperons d'argent, dont les attaches en satin ont été brodées par sa maîtresse. A l'un des côtés d'une riche ceinture, autre présent de sa belle, est suspendu *el machete*, à la poignée d'argent incrustée de pierreries; de l'autre, on aperçoit le bout d'ébène de son poignard. Quand il fait des courses d'affaires, la sacoche est suspendue à son épaule, et lorsqu'il s'agit d'une excursion amoureuse, la guitare occupe sa place sur le derrière de la selle, à côté du parasol. Alors notre *guajiro* est complet. Une fois en route le matin, il s'en va de sucrerie en sucrerie, d'un *cafetal* (1) à un *potrero* (2), vend ses denrées, recouvre ses fonds, et revient manger avec sa famille un excellent *agiaco*, accompagné de bananes frites et d'autres légumes. Après son repas, il demande des cartes, prend des grains de maïs pour fiches, et, attablé avec ses joyeux

(1) Caféterie.

(2) Pacage.

compagnons et voisins, savoure avec délices les cigares que sa femme, sa fille ou sa maîtresse ont roulés de leurs mains. Mais la partie est finie, et le voilà de nouveau à cheval accompagné de douces pensées, éclairé par les rayons du soleil couchant; il arrive ainsi jusqu'à la maison de sa *guajira*, qui, la tête hors de la porte, habillée de blanc, une fleur jetée négligemment sur l'oreille, le regarde et lui sourit de loin.

Après sa belle, ce que le *guajiro* aime le mieux, c'est son cheval et son *machete*. L'un est l'âme de sa vie vagabonde, le mène au bal, aux combats de coqs, aux rendez-vous d'amour. Le *machete*, objet de luxe, n'en est pas moins une arme indispensable; il a souvent à se défendre contre ses rivaux au sortir du bal, contre les voleurs sur les routes, et contre les meutes qui veillent dans la cour de sa belle.

Écuyer, poëte, galant chanteur, joueur, troubadour, il ajoute à toutes ces qualités celle de très-beau danseur. La danse du *guajiro* est

simple et ardente comme toute sa vie. Deux personnes, homme et femme, commencent par un pas glissé et énergique, accentué de temps en temps par des coups frappés sur le parquet. — Ces coups marquent la mesure d'après le rhythme de l'air, fort simple d'ailleurs, et qui ne sort jamais de l'accord majeur et de l'accord relatif. Mais quelle passion dans les yeux et dans l'attitude du *guajiro!* quelle naïveté moelleuse et agaçante dans la *guajira!* Ses mains soutiennent légèrement des deux côtés les plis de sa robe, qu'elle ramène souvent coquettement sur le devant, comme ces fleurs timides qui resserrent leurs pétales à la chaleur du soleil. Lui, les deux bras derrière le corps, le poignet gauche pressé par les doigts de la main droite, l'œil vif, l'attitude conquérante, tantôt il avance vers la danseuse, qui se retire à mesure et se laisse peu à peu renfermer dans ses derniers retranchements; tantôt, feignant de se retirer, il ne tarde pas à être envahi à son tour par la danseuse. Enfin, les deux acteurs de cette scène se

rejoignent, la danse prend un caractère plus vif, plus voluptueux, plus ardent, qui dure jusqu'à extinction, et qui s'emporte souvent jusqu'au délire; mais ils ne s'arrêtent jamais et ne quittent leur place qu'en mesure, rarement à la fois et sans que la musique cesse. En général, l'homme est remplacé plusieurs fois avant la femme.

Cette vie de roman n'est pas sans aventures, vous le pensez bien, ma chère amie, et mon oncle m'a fait sur les *guajiros* plus d'un récit plaisant et tragique. Celui que je vais vous transmettre textuellement, il le tient du héros même de l'anecdote, son voisin de campagne. Vous jugerez par cette histoire, qui n'est pas un conte, de l'importance du rôle que le *machete* joue dans le roman du *guajiro*.

Pépé Maria est le type du *guajiro;* il ne vit que d'amour et de musique, son humeur est gaie et douce, son âme généreuse est fidèle en amitié; en amour, passionnée et enthousiaste.

Sa mémoire est prodigieuse : outre les vers

qu'il compose, il retient tant de couplets, tant de *decimas,* que, s'il les entonnait l'un après l'autre, il passerait sa vie entière à chanter, arrivât-il à cent ans. Pour faire sa déclaration à une jeune fille, il enveloppe un anneau dans une *decima*, puis il fait en sorte qu'elle le trouve sous son chevet. Si la jeune fille porte l'anneau le lendemain, le galant se croit agréé, et dès lors il s'occupe exclusivement d'elle et passe une partie des nuits à chanter sous sa fenêtre jusqu'au moment où la belle ouvre la porte. Il est juste de dire qu'il chante longtemps avant de réussir, et que quelquefois il ne réussit pas.

Comme tous ses pareils, Pépé Maria (car il vit encore) partage sa vie entre les combats de coqs et les belles, non qu'il ait plusieurs amours à la fois; Dieu merci! le *guajiro* est trop passionné, trop sincère pour commettre pareille félonie; mais il a de la vénération pour le beau sexe tout entier, et quoiqu'il n'aime qu'une belle, il les courtise toutes; ses galanteries font de lui la terreur des pères et des maris.

Il était minuit : calme et solennelle, la nuit répandait partout ses ombres et ses lueurs fugitives ; la lune, suspendue sur l'azur foncé du ciel, descendait déjà vers l'horizon et commençait à se cacher sous la cime des arbres qui couronnent les hauteurs de la Vijia (1) ; on la voyait grossir par degrés en s'abaissant derrière les houppes éparses des palmiers qui, comme d'immenses colonnades, s'allongeaient au loin à travers les ombres de la nuit.

Nonchalamment appuyé contre un des supports en bois rustique qui soutenaient la tente de sa maisonnette, Pépé Maria semblait observer la marche des astres de la nuit. Il était déjà préparé pour sortir; le *machete* pendait à sa ceinture, et les éperons brillaient à ses talons. Son cheval *Moro*, tout harnaché et lié à un poteau, n'attendait que le signal pour se mettre en course. Mais son maître, immobile, le regard fixé sur la lune, semblait calculer le cours des

(1) Montagne qui occupe à peu près le centre de l'île.

astres. Tout à coup, se dirigeant brusquement vers *Moro*, d'un saut il l'enfourcha sans toucher les étriers, siffla et partit au galop.

Au lieu de prendre le chemin direct qui mène de San-Diego à Bahia-Honda, il cherchait le moyen d'allonger sa route en tournant dans un labyrinthe de sentiers à peine battus qui serpentaient parmi les buissons de *Manigua* et les palmiers qui couvrent les monts sauvages de *Peña Blanca* et du *Brujo*. Au bout d'une demi-heure, il se trouva dans la plaine, au bord de la rivière qui baigne le pied de la montagne. Il s'arrêta, resta quelques instants immobile, et fixa son regard sur la lune.... Il était trop tôt!... L'impatience de revoir sa maîtresse l'avait trompé, lui si habile à compter depuis l'enfance les heures par le cours des astres. La lune, qui, cachée par la montagne, lui avait paru voisine de son déclin, se trouvait encore très-élevée. — Que faire? S'il arrive avant l'heure du rendez-vous, il s'expose à être découvert, lorsque, tapi sous le fourré de bambous qui om-

brage la maison de Marianita, il attendra le signal. D'ailleurs, elle ne sortira pas avant l'heure convenue; car elle aussi, elle lit dans les astres.— « Comment (se disait-il à lui-même) ai-je pu me tromper ainsi? Les coqs de la *Merced*, de *San-Ignacio*, de la *Candelaria* et tous les coqs du monde ont déjà chanté deux fois; et la lune, là, fixe, ne bouge pas! et la charrue, cette charrue de péché, est encore renversée comme si elle ne devait plus se relever! *Voto à Dios!...* » Et oubliant qu'il ne tenait plus les rênes de son cheval, il donna sur sa selle un coup de poing formidable. Effrayé et plein d'ardeur, le coursier s'échappa comme le vent... Pépé Maria, irrité, hors de lui, le corps en avant, des poignées de crins dans ses mains crispées par la colère, se mit à lui enfoncer les éperons dans les flancs, sans s'apercevoir que le sang de son noble *Moro* ruisselait sur les rubans en satin bleu de ciel qui rattachaient ses éperons. *Moro*, blessé, furieux, dans sa course rapide, ne sentait plus le mors, n'écoutait plus la voix, bon-

dissait au hasard. Habitué d'ailleurs au but ordinaire des promenades nocturnes de son maître, le cheval suivit la route accoutumée et se trouva en peu de minutes auprès de l'*Estancia* du père de Marianita.

Alors s'établit une lutte formidable entre le cheval et le cavalier : l'un voulait avancer, l'autre, s'arrêter; la colère du maître était à son comble. Il avait perdu son chapeau de paille, sa vessie remplie de cigares et de couplets qu'il destinait à Marianita. Enfin, il parvint à ressaisir les rênes, et poussant un cri furibond qui résonna au loin sur la montagne, il arrêta court le cheval fougueux, qui resta aussitôt immobile. La docilité dont *Moro* venait de faire preuve aurait pu désarmer le *montero;* mais, aveuglé par sa fureur, il descendit, et tirant le *machete,* effleura de la pointe le col de *Moro.*

Pépé Maria aimait son cheval avec passion; il l'aimait autant ou mieux que sa maîtresse. Il l'avait élevé et tirait vanité de la beauté de

Moro. Ses membres souples et délicats, le port fier de sa tête, son œil ardent et son intelligence rare le charmaient. Jamais chien fidèle ne fut plus obéissant, coursier du désert plus agile. Une fois en selle sur son cheval, Pépé Maria ne craignait plus les voleurs ni la justice, et maintes fois la vélocité de sa course l'avait sauvé des embûches de ses rivaux. Sa passion pour ce noble animal allait jusqu'à l'adoration, et *Moro* la lui rendait bien. Lorsque son maître venait le détacher du poteau pour le mener boire à la rivière, la joie de ce bon animal se manifestait de toutes façons; il hennissait, battait des pieds, grattait la terre, et joyeux, caressant, pliait les genoux et s'inclinait pour lécher les pieds de son maître; puis, arrondissant sa queue, les oreilles en avant, les narines au vent, il tournait et retournait en sautant autour de lui. Alors Pépé Maria, jetant ses deux bras autour du cou de l'animal, lui secouait la tête comme à un enfant, le frappait doucement sur le fronton, et lui faisant de

nouveau plier les genoux, sautait sur lui à poil et le menait à la rivière. — Tous ces souvenirs reparurent en foule et se pressèrent dans le cœur du *guajiro,* lorsque la pointe de son arme effleurait déjà la poitrine de l'animal, qui, le front haut, les oreilles dressées, fixait sur lui son œil brillant et paraissait attendre le coup mortel avec courage et résignation.—La pointe du *machete* glissa, l'arme tomba à terre, et le *guajiro* appuyant son coude sur la selle et la main sur le front, la poitrine oppressée et la voix émue... : « Pardon, *Moro mio*, dit-il « comme si le cheval eût pu le comprendre, je « ne suis plus à moi ! Elle seule est cause de mon « délire.—Moi, te tuer ! toi, le compagnon de « mes peines et de mes courses lointaines !..... « Périsse plutôt l'ingrate ! Patience, *Moro !* « laisse l'âge arriver et le feu de la jeunesse « s'éteindre ; alors tu auras de beaux pâtu- « rages, de la liberté et du repos ! »

Ainsi parlait à son coursier Pépé Maria, tout en ramassant sa vessie, ses cigares, ses son-

nets et son chapeau de paille. L'heure avançait, les étoiles déclinant vers l'occident commençaient à pâlir sous la lueur des premiers rayons du jour; la lune avait disparu, et les palmiers qui couronnent la montagne se détachaient déjà sur un fond bleu lumineux. La campagne était encore livrée à un calme triste et profond, et les pas du cheval, au milieu du silence et du repos, résonnaient comme sur la pierre d'une tombe. Moro avançait à pas lents sur une route bordée, d'un côté d'épaisses haies de *piñones* (1) qui lui cachaient la rivière, et de l'autre par le mur du cimetière. Rien n'effrayait Pépé : sa bravoure était renommée parmi les braves; mais son cœur battait bien fort en approchant du lieu qu'habitait sa maîtresse. Au bout de dix minutes, la rivière tourne brusquement, et la route, frayée à travers la montagne, se trouve encaissée entre deux rochers à pic. Alors seulement on découvre sur la gauche les

(1) Pins.

bâtiments du *Potrero* (1) de don Antonio Morella, père de Marianita. D'une main tremblante Pépé rassemble les rênes; le cheval s'arrête. — Le regard du *guajiro* reste fixé pendant un instant sur les maisons du village, qui, presque ensevelies dans des touffes d'arbres et enveloppées de fortes ombres, se laissent à peine distinguer. Bientôt cependant il se remet en marche, et se dirigeant vers le nord, il ne tarde pas à apercevoir distinctement le mur blanc qui renferme son trésor. Une croix noire se dessine au-dessus du mur... C'est bien elle, c'est bien la maison qu'il cherche. Arrivé au bout de l'allée d'orangers qui séparait les bâtiments de la route, Pépé Maria descendit doucement, attacha son cheval à une branche, enfonça son chapeau à larges bords sur le côté droit, tira à demi son *machete*, et, s'appuyant sur un des orangers, se livra aux ardentes rêveries de l'amour et de l'espoir. A chaque instant, il rele-

(1) Domaine consacré au pacage des bestiaux.

vait la tête, croyant voir sa belle maîtresse apparaître entre les hautes *maniguas* qui le séparaient d'elle, blanche comme une colombe et tombant dans ses bras amoureux, tremblante et craintive.

La maison cependant restait plongée dans le silence le plus profond, et le mur blanc orné de sa grande croix noire ressemblait plutôt à une pierre sépulcrale qu'au séjour de la vie et de l'amour!

Le *montero* demeurait immobile. Sous le bord de son chapeau rabattu, son œil ardent plongeait un long regard, comme s'il avait voulu pénétrer jusqu'à la place où sa maîtresse reposait. Ce qu'il craignait surtout, c'était d'être découvert avant de l'avoir vue, et dans sa préoccupation extrême, il ne se défendait même pas des cruelles piqûres d'un essaim d'abeilles dont la ruche était voisine de la place qu'il occupait. Immobile, il faisait bon marché de son sang pour faire cesser leur bourdonnement infernal, dans l'espoir d'entendre

un son, un soupir échappé de la fenêtre de Marianita. Il y avait quatre jours que Pépé Maria, au sortir du bal, s'était battu avec un de ses rivaux. Marianita le savait; son amant ne doutait pas qu'elle n'affrontât tous les dangers pour venir le voir et calmer ses propres craintes.

Mais le jour avançait; Pépé était toujours là, et Marianita ne donnait pas signe de vie. — Son père avait-il découvert le rendez-vous? Son inquiétude même sur la destinée de son amant avait-elle fini par la faire succomber de lassitude? Le sommeil l'aura-t-il surprise? ou bien l'ingrate aura-t-elle oublié le jour et l'heure convenus? « Je chanterai, s'écria le *guajiro;* « elle s'éveillera, ou je me battrai avec le pre- « mier qui sortira de la maison!... Au moins, « elle ne pourra pas me dire demain, l'ingrate, « que j'ai manqué à ma parole! Oui, je chan- « terai et de ma plus forte voix, quand je de- « vrais être entendu de tout le village, pour « qu'elle apprenne que je sais mieux aimer « qu'elle. Perfide! Oui! Et demain elle aura en-

« core le courage de me dire : *Pépé, si me dor-*
« *mi !* »

Tout à coup le chant d'un coq se fit entendre, et tous les coqs des *sitios* environnants lui répondirent ; le jour allait paraître, car ils chantaient pour la troisième fois. Appuyé contre l'oranger, la main gauche sur la poignée du *machete*, le *guajiro* entonna d'une voix douce et harmonieuse le couplet suivant :

« Muriendo me estoy de frio
Junto un naranjo sombroso
Mientras mi dueño amoroso
Duerme largo à su alvedrio.
A la inclemencia, al rocio,
Al sol, à l'agua y al viento
Paso millares tormentos.
Por mis males ni una hora
Del mas minimo contento (1). »

(1) « Je meurs de froid près d'un oranger sombre, pendant que la maîtresse de mon cœur dort tout à son aise. Je suis exposé au vent, au soleil, à la pluie, et je souffre des millions de tourments ; et tous ces maux ne sont pas rachetés par la plus petite heure du *plus moindre* plaisir. »

« *Contento...* » répétèrent les échos, et le cœur de Marianita bondit.—Elle se dressa sur son lit, et avançant son bras vers la *tarima* de sa négresse, elle lui mit la main sur l'épaule, en lui disant d'une voix forte à plusieurs reprises : « Francesca, Francesca, réveille-toi ! « Pépé est là ! *Pobrecito!* il meurt de froid!...» Un ronflement sonore fut la réponse de Francesca, et la jeune fille de la secouer, de la pincer; mais elle ne bougeait pas.

La voix se fit encore entendre :

« Dices que no hay ocasion
Para que hablemos aqui.
Donde me temes à mi
Y temes mi corazon. »

Ce qu'on peut rendre à peu près par ces mots, qui semblent vulgaires dans notre langue:

Pourquoi ne veux-tu pas m'entendre
Et ne pas causer avec moi?
Pourquoi craindre ce cœur si tendre,
Ce cœur qui ne bat que pour toi?

« Non, non, s'écria la jeune fille agenouillée « sur son lit; tu te trompes : je ne te crains « pas, *Pépé mio;* mais je crains la colère de « mon père, qui va t'entendre, et dont le som- « meil est aussi léger que le vol d'un oiseau. »

Le chant reprit encore :

« Digo non tienes razon
Para de mi fe dudar.
En casa, en el platanar
Tu seras mi Dios, mi encanto;
Y juro por lo mas santo
Que nada te ha de faltar. »

Paroles naïves, que je crains en vérité de tourner en fort mauvaise poésie.

Pourquoi donc ce cruel outrage
De te voir douter de ma foi?
J'en prends les saints en témoignage,
Tu seras reine sans partage
A la maison, et sous l'ombrage
Que versent nos bananes frais!
Toi seule seras ma déesse,
Mon charme, mon enchanteresse;
*Rien ne te manquera jamais!*

« Si! reprit la jeune fille, toujours assise sur « son lit, et comme frappée d'un triste souvenir : « voilà toujours vos premières paroles, mais « ensuite!... Francesca, dormeuse! Lève-toi! « Que ton sommeil est dur! Écoute! Voici « Pépé Maria! N'entends-tu pas qu'il se plaint? « qu'il souffre? Que dois-je faire? Dis, negrita, « dis?

« — Je n'ai rien entendu, répondit la négresse « toujours couchée, étendant ses membres et « faisant craquer ses os. — Comment! tu « n'as rien entendu? Allons, lève-toi vite et va « guetter par les fentes de la yagua (1).... Tu « me diras si tu l'aperçois.... Marche, dia- « blesse! — Jésus Maria! *Niña*, reprit la né- « gresse, il fait un froid qui me glace les os.... « Puis, la nuit est si sombre! il n'y a pas moyen « de bouger! — Comment! tu dors encore, « Francesca? tu ne vois pas que Pépé souffre et « que je meurs? Éveille-toi! »

(1) Fenêtre.

Et déjà la jeune fille, debout, passait et repassait ses petites mains sur les yeux et sur tout le visage de la négresse, puis, lui prenant la tête, elle la secouait avec vivacité. « Pour la sainte « Vierge, *niña*! ne crie pas, ne crie pas! tu ré- « veilleras papa, qui dort là, sur son hamac, « dans la salle. — Mais va, va regarder à tra- « vers la fente! »

Enfin Francesca se dirige vers l'endroit que sa maîtresse lui indiquait et appuie son visage sur l'ouverture, pendant que la jeune fille, les deux mains appuyées sur le dos de la négresse, lui demande :

« Vois-tu quelque chose? — Rien, *niña*, « ni les feuilles des bananiers ni le ciel! — « Tu es donc aveugle? — Mais s'il n'y a per- « sonne? — Tu te trompes, te dis-je, je l'ai « entendu! »

Et repoussant la négresse avec impatience, « Va, va, tu n'es bonne à rien : laisse-moi ta « place. » Et la jeune fille, collée à la porte, le

corps tremblant, essayait en vain d'arrêter les battements de son cœur.

A peine son regard eut-il pénétré à travers l'interstice, qu'elle aperçut son amant..... « Le « voilà! *Pobrecito!* enveloppé dans son man- « teau, s'écria-t-elle toute joyeuse; et je vois « aussi son cheval *Moro* à côté de lui..... Re- « garde, Francesca!..... Écoute, va chercher « dans la cage un *cocuyo* (1) pour que je lui « donne le signal! »

Marianita prit le *cocuyo*, avança son bras, l'arrondit en dehors de l'interstice, et agita en tous sens l'insecte flamboyant, qui, comme un feu follet, se promena dans l'espace. Son amant vit le signal et s'avança ivre de joie. Mais, ô cruelle destinée! à peine avait-il tourné l'angle de la maison, qu'un énorme chien se jeta sur lui avec fureur et le renversa; Pépé, se relevant aussitôt, le piqua de la pointe de son *machete*. Le chien, blessé, s'arrête; le *guajiro* relève

(1) Insecte lumineux.

son arme et la laisse retomber de tout son poids sur l'animal, qu'il coupe en deux. Alors tous les chiens du village d'aboyer, les nègres de se lever et d'accourir ; la jeune fille s'évanouit dans les bras de la négresse, et les portes de la maison s'ouvrirent avec fracas... Mais déjà Pépé Maria s'était élancé sur son cheval et volait sur la route comme un oiseau. — Depuis ce temps, le galant *guajiro* a, je pense, continué le cours de ses aventures ; si je les apprends, je vous les communiquerai.

Aux affections et aux loisirs du *guajiro* il faut ajouter sa passion pour les coqs et les chiens. La beauté des premiers et la perspective de leur voir un jour vaincre leurs rivaux remplissent d'orgueil le *montero ;* et quand il tient son coq favori entre ses deux mains, qu'il lui ouvre le bec pour examiner si sa langue est rose, qu'il essaie l'effet de ses éperons aigus sur sa propre peau, pour savoir si la pointe est acérée, il faut voir ce sourire de triomphe, cette confiante fierté qui l'anime ; puis, avec quelle

joie il raconte la généalogie de son coq, la pureté de sa race, les prouesses de ses aïeux et les soins de son éducation! comme il est certain d'avance qu'il vaincra ses ennemis! Le lendemain vous le voyez monter à cheval par le plus ardent soleil, son parasol d'une main et son coq sur le poing gauche. Il part pour la *pelea* (combat), qui souvent se passe à quatre ou cinq lieues de chez lui.

La vie du montagnard et de l'homme sauvage a souvent pour auxiliaire la race canine: c'est une sauvegarde contre les animaux féroces, et souvent c'est un secours nécessaire contre les attaques de l'homme, dans des régions où la force est la seule loi. L'intérieur de notre île nourrit des troupeaux de mâtins aguerris et redoutables. Ces terribles soldats à quatre pattes ont été récemment enrôlés dans les troupes des États-Unis, envoyés enrégimentés aux Florides, sous les ordres d'un capitaine américain. Ne trouvez-vous pas cela lâche et cruel à la fois? Chez un peuple organisé en corps social, pour

qui la guerre a des lois prescrites par l'humanité, c'est une tricherie au jeu. Quant à notre *guajiro*, qui vit au milieu des déserts, en butte à toutes les attaques, qui se fait suivre et défendre par sa meute, rien de plus naturel et de plus légitime. Il tient à cette escorte comme à sa propre vie.

Il y a peu de jours, à San-Marcos, nous avions projeté, mes cousines et moi, une promenade du soir. Le temps était beau; on avait envoyé le matin plusieurs nègres pour jeter des arbres, des branches et des palmiers sur la rivière, afin de nous en faciliter le passage à pied. Cette rivière, qui, comme une partie de celles de l'île, est sans pont et même sans nom, a ceci de commun avec toutes les autres, qu'elle grossit subitement, et que son cours paisible et peu considérable peut, d'un instant à l'autre, rouler des vagues irritées et tumltueuses. Semblables à une glace claire et limpide dans leur état ordinaire, on les passe facilement à gué; mais quelques heures d'orage suffisent pour en faire des tor-

rents redoutables qui déracinent les arbres et entraînent les rochers. Il est vrai que quatre gouttes d'eau de pluie ici rempliraient un verre.

En approchant de la rivière nous fûmes frappés d'un bruit étrange, et bientôt nous nous aperçûmes qu'elle venait de déborder, à cause sans doute d'un orage survenu dans les montagnes. On voyait les débris de notre pont volant, tourbillonnant, emportés et fracassés, au milieu de l'eau bouillonnante, dont le courant furieux entraînait tout sur la route.

Vous pensez bien, ma chère amie, que nous renonçâmes à notre projet. On se consultait pour déterminer le but nouveau de notre course, lorsque nous aperçûmes de l'autre côté de la rivière un *guajiro* sur sa mule, suivi de quatre chiens qui se disposaient à passer le fleuve à gué. Il s'arrêta, mesura des yeux la distance qui le séparait de l'autre bord, et, baissant la tête, il parut hésiter. Il était en grand costume et portait le *machete*, le poignard à manche d'ébène, et un énorme fouet à la main. Son chapeau à

larges bords un peu rabattus nous avait empêchées d'abord de distinguer ses traits, lorsqu'une de mes compages, folle jeune fille, le reconnaissant :

« Don Catalino, s'écria-t-elle, avez-vous « peur? »

Il leva les yeux sans répondre, et piquant sa mule des éperons, il s'élança dans la rivière; les chiens le suivaient.... Pendant quelques minutes il lutta contre le courant, poussant des cris aigus pour encourager sa monture. Enfin, il parvint, non sans peine, à toucher l'autre bord avec trois de ses chiens qui le suivaient de près; mais le quatrième, après une lutte de quelques instants, entraîné par le flot, disparut tout à fait.

Don Catalino, descendu de sa monture, debout et appuyé sur le cou de la mule, le menton en avant, observait attentivement la direction que prenait son chien; mais à peine cessa-t-il de le voir, que, jetant son chapeau, son *machete* et son fouet, il appuya ses talons sur le bord de la rivière et plongea dans l'eau.... Une seconde

après il avait disparu.... Puis, on n'aperçut plus qu'un léger frémissement sur l'eau.... Bientôt après on n'entendit plus que le bruit régulier du courant, le bruissement des feuilles foulées par les pieds de la mule qui paissait en liberté, et les ébats joyeux des trois chiens, qui, pour sécher leurs poils, se roulaient sur le sable.

A nos cris accoururent plusieurs hommes qui travaillaient dans les campagnes environnantes. On ne tarda pas à voir la moitié du chien hors de l'eau, traînant après lui un amas de lianes, de roseaux et de branches, dont il cherchait avec effort à débarrasser ses pattes de derrière, ne pouvant s'en servir. Un obstacle insurmontable semblait embarrasser ses mouvements et s'opposer à sa délivrance. L'instinct de la conservation augmentait les forces de l'animal; il finit par amener hors de l'eau la main de son maître, qui, dans les convulsions de l'agonie, se cramponnait à lui... A peine l'eut-on aperçu, qu'un nègre, dont les membres agiles, la peau luisante et l'œil ardent annonçaient la force et

l'adresse, plongea dans le courant, et bientôt nous le vîmes reparaître soufflant comme une baleine, et tirant après lui le *guajiro* qui tenait toujours son chien !...

Comme vous voyez, mon amie, le *guajiro* est une étrange créature, et quelques-unes de ses qualités héroïques feraient envie à nos lions d'Europe. Il semble que ce curieux et noble échantillon de la race humaine reproduit les instincts et le courage des anciens Maures, adoucis par tout ce que la nature créole a de souple et de tendre. On retrouve en lui l'ardeur enthousiaste de la valeur africaine et sa galanterie chevaleresque, tempérés par cette gaieté insouciante, cette douceur de mœurs et de tempérament, que la beauté du ciel, unie à l'abondance et à la richesse de la nature, inspirent aux habitants de notre terre promise.

# LETTRE XX

—

SOMMAIRE

Les esclaves à la Havane. — Histoire de la traite. — Esclavage des nègres en Afrique. — Mot de Mungo-Park. — Tentatives coupables. — Dépérissement de la race indienne. — Cruauté des Espagnols. — Douceur de la race indigène. — Son amour pour l'indépendance. — Elle s'éteint. — Le philanthrope et saint Las Casas demande des Africains pour soulager la race indienne. — L'amour de l'humanité devient l'origine de l'esclavage en Amérique. — Diverses faces de la traite. — Effets funestes de l'esclavage pour les colons. — L'esclavage avilit le travail matériel. — Efforts des Havanais pour remplacer les nègres par des ouvriers blancs. — Réclamation singulière d'un Catalan. — Les Européens plus durs envers les nègres que les colons. — Politique coupable de la métropole. — Danger du mot de liberté là où l'on a des esclaves. — Efforts pour coloniser. — Pénurie d'argent. — Malversation des fonds. — Prohibition de la traite. — Soixante-dix mille livres sterling données par l'Angleterre. — Détournement de cette somme. — Les vaisseaux russes. — Fourberie. — Exigences des Anglais. — Ils demandent le droit de visite. — La faiblesse du gouvernement espagnol l'accorde. — Le ministère anglais demande que les capitaines de bâtiments espagnols arrêtés soient jugés par les lois anglaises. — Noble refus du gouvernement espagnol. — Abus du droit de visite. — Les émancipés. — Les esclaves les méprisent. — Comment l'esclave

comprend la liberté. — Les émancipés aux pontons. — Population blanche comparativement à la noire. — Politique étroite et mal entendue des différents gouvernements qui se sont succédé en Espagne. — Lois en faveur des esclaves de Cuba. — Magnanimité de l'Espagne envers eux. — Droits qui mettent l'esclave, sous plusieurs rapports, au niveau des hommes libres. — L'esclave propriétaire. — La *coartation*. — Le nègre voleur. — Impunité. — Le nègre qui s'affranchit toujours se repent. — Le nègre marron. — Cruauté de l'ancien code noir français. — Inhumanité des Anglais envers leurs esclaves. — L'esclavage, dans un pays civilisé et protégé par de bonnes lois, préférable à la liberté dépouillée de tout bien matériel et toujours exposée à la brutalité du plus fort. — Le nègre n'est pas apte à un travail régulier.— Le *mayoral*. — Le Bohio. — La prière du soir. — Le *liberto*. — De l'émancipation. — Problème politique.

## LETTRE XX

A M. LE BARON CHARLES DUPIN.

Cuba, 10 juin.

Ne criez pas anathème contre moi, créole endurcie, élevée dans des idées pernicieuses, et dont les intérêts se rattachent au principe de l'esclavage : écoutez mes impartiales réflexions, et si vous me condamnez ensuite, je me livre à vous dans mon humilité, et demande grâce pour mon cœur en faveur de cet amour inquiet

de la justice qui peut m'égarer, mais qui ne saurait jamais détruire la généreuse pitié dans le cœur d'une femme.

Rien de plus juste que l'abolition de la traite des noirs; rien de plus injuste que l'émancipation des esclaves. Si la traite est un abus révoltant de la force, un attentat contre le droit naturel, l'émancipation serait une violation de la propriété, des droits acquis et consacrés par les lois, une vraie spoliation. Quel gouvernement assez riche indemniserait tant de propriétaires qui seraient ainsi dépouillés d'un bien légitimement acquis? L'achat des esclaves dans nos colonies n'a pas seulement été autorisé, il a été encouragé par le gouvernement, qui en a donné l'exemple en faisant venir les premiers nègres pour le travail des mines.

Après la découverte de l'Amérique, les nations les plus éclairées protégèrent le commerce des esclaves; l'Angleterre obtint notamment le monopole de la traite, et le garda pendant plus d'un demi-siècle. Dans ces temps où le monde

était gouverné par la force matérielle, un nègre nourri, habillé par son maître, et qui acquittait ce bienfait par son travail, était plus heureux que le vassal, qui, après une corvée seigneuriale, payait ses redevances, puis mangeait et s'habillait, s'il pouvait trouver de quoi s'habiller et vivre.

Pour porter un jugement équitable sur les faits historiques, il faut se reporter aux temps et aux lieux qui les ont vus naître, examiner le degré de lumière, les usages et même les préjugés de l'époque ou du pays. On a donc autant de tort à blâmer l'Espagne d'avoir été jadis une des premières nations qui ait encouragé le commerce des esclaves, qu'on serait aujourd'hui coupable de le tolérer. Cependant, si l'on réfléchit qu'alors comme maintenant les Africains condamnés à l'esclavage ont été préalablement destinés à être tués ou dévorés, on ne sait plus où est le bienfait, où est la cruauté.

Lorsqu'une tribu faisait des prisonniers sur une tribu ennemie, si elle était anthropophage,

elle mangeait ses captifs ; si elle ne l'était pas, elle les immolait à ses dieux ou à sa haine. La naissance de la traite détermina un changement dans cette horrible coutume : les captifs furent vendus. Depuis cette époque, le commerce des esclaves ayant toujours angmenté, et l'amour du gain s'étant développé proportionnellement chez ces barbares, les rois ou chefs de tribus ont fini par vendre leurs propres esclaves aux marchands européens. Le changement de maîtres était un bienfait pour ces captifs. En Afrique, l'esclave est non-seulement plus maltraité que sous la domination des blancs, il est à peine nourri, n'est point habillé, et, s'il devient vieux ou infirme, s'il perd un membre par accident, on le tue comme on ferait chez nous d'un bœuf ou d'un cheval.

Ainsi, même en abolissant la traite, on sera encore bien loin d'atteindre le but d'humanité que se proposent les nations qui se croient philanthropiques. On connaît les efforts persistants de l'Angleterre pour affranchir les esclaves

dans les colonies espagnoles. Si la source de ses efforts était pure, la Grande-Bretagne aurait une belle gloire à conquérir, celle de détruire le mal dans sa racine, en proclamant une sainte ligue en Europe. Cette nouvelle croisade aurait pour mission d'aller en Afrique apprendre aux tribus sauvages, soit par la persuasion, soit par la force, que l'homme doit respecter la vie et la liberté des hommes. Sans cela, le résultat de tant de nobles efforts sera incomplet et le but manqué; car, si l'on présente aux malheureux nègres (et ils sont compétents dans l'affaire), si on leur présente, dis-je, la cruelle alternative ou d'être tués et mangés par les leurs, ou de rester esclaves au milieu d'un peuple civilisé, leur choix ne sera pas douteux, ils préféreront l'esclavage.

« Loin d'être un malheur, c'est un bonheur pour l'humanité que l'exportation des esclaves aux Antilles, dit le célèbre Mungo-Park : d'abord parce qu'ils sont esclaves chez eux, puis parce que les noirs, s'ils n'avaient l'espoir de

vendre leurs prisonniers, les massacreraient. » Cet aveu n'est pas suspect de la part d'un Anglais élevé par la Société africaine à Londres, et nourri de ces maximes philanthrophiques qui, sous le voile de l'amour de l'humanité, cachent des vues d'intérêt et de monopole.

Il est hors de doute que l'île de Cuba fait du sucre meilleur et en plus grande quantité que les colonies anglaises de l'Inde, et que l'abaissement de l'industrie coloniale de l'Espagne, livrant aux Anglais le monopole exclusif d'une denrée qui est aujourd'hui de première nécessité dans le monde, deviendrait une source de prospérité pour la leur; car le sucre de la Nouvelle-Orléans et du Brésil n'étant pas encore comparable à celui de la Havane, l'île de Cuba est la véritable et unique rivale des colonies anglaises. Aussi les tentatives les plus coupables, les plus hostiles, ont été employées contre elle par la rivalité de l'Angleterre. Il est rare qu'une révolte de nègres dans les habitations de l'île n'ait pas été excitée par des agents anglais,

quelquefois par des Français. Un amour mal entendu de la liberté sert de mobile à ces derniers ; les autres n'obéissent qu'à une impulsion intéressée.

Pendant qu'on cherchait par de perfides instigations à soulever les nègres contre leurs maîtres, le gouvernement anglais, appartenant au culte protestant, comme chacun sait, faisait répandre aux Antilles une prétendue bulle du Saint-Père contre l'esclavage en Amérique. Cette bulle a-t-elle été véritablement octroyée par Sa Sainteté? Je serais tentée d'en douter. Toutefois elle a été propagée à Cuba en langue latine et en langue anglaise comme pièce authentique. Je regrette de n'avoir pas la copie de cet acte, qui d'ailleurs est imprimé, et qu'on a cherché à répandre clandestinement à la Havane. Cette bulle, apportée par un bâtiment de guerre anglais, est un appel aux sentiments religieux et une menace d'anathème contre le catholique qui n'aiderait pas de toute sa puissance à la destruction de l'esclavage; elle déclare en état

de péché mortel les fidèles qui, même *par la pensée*, ne le maudiraient pas.

Un tel mode de prosélytisme, employé dans les colonies, ne peut avoir d'autre résultat que la révolte. Évidemment, il ne s'adresse pas aux maîtres, si intéressés à conserver leurs esclaves, mais aux nègres, chrétiens ignorants, qui croient leurs propres intérêts d'accord avec des maximes ainsi proclamées. Allumer à la clarté divine de la foi le brandon de la haine et de la vengeance, est-ce là, j'en appelle aux gens de bien, aux gens de cœur, à la nation anglaise, des exploits que l'amour de l'humanité admette ou justifie ?

L'esclavage est un attentat contre le droit naturel ; mais il existe en Asie, il existe en Afrique, il existe en Europe, aux États-Unis, au centre même de la civilisation, et on le tolère ; jamais jusqu'ici, que nous sachions, personne n'a osé, à l'aide d'une doctrine religieuse, l'attaquer en Russie. Il n'éveille les réclamations de la philanthropie que contre les colonies d'A-

mérique, où il fut protégé jadis par les mêmes puissances qui le flétrissent maintenant; et comme la force de la loi et le droit s'opposent à l'accomplissement de leurs vues, on fait appel au fanatisme, à la sédition, au massacre.

Qu'on abolisse la traite, on n'atteindra pas encore, malheureusement, le but indiqué par les philanthropes, l'affranchissement de l'espèce humaine. Mais, entre une impossibilité et une injustice, on aura fait ce qu'il est possible de faire : les États de l'Europe civilisée auront rempli un devoir, rendu hommage à l'humanité et calmé leur conscience du dix-neuvième siècle. Toutefois il faut qu'ils commencent, avant tout, par respecter la propriété et la vie de leurs frères.

Je m'aperçois, monsieur le baron, que je m'écarte de l'ordre de mon récit, et j'y reviens.

A peine trente ans s'étaient-ils écoulés après la découverte de l'Amérique, que la race indigène se trouva considérablement diminuée. L'horreur qui s'empara des Indiens lorsqu'ils sentirent

leur indépendance enchaînée, les rudes traitements que les Espagnols leur faisaient subir pour les forcer au travail, le désespoir causé par une si violente contrainte à des gens qui avaient toujours vécu dans l'indolence, toutes ces causes, réunies au fléau de la petite vérole, qui les décima au commencement du dix-septième siècle, firent bientôt disparaître du globe une race douce et inoffensive. Avant l'arrivée des conquérants, leurs besoins se bornaient à vivre de poissons et de fruits, si abondants sur cette terre bénie. Les fruits, si j'ose m'exprimer ainsi, leur tombaient dans la bouche sans qu'ils eussent la peine de les cueillir, et la pêche était un plaisir sensuel pour un peuple dont toutes les jouissances consistaient dans le repos et dans la contemplation de la nature. Lorsque les maladies, la fatigue et le suicide eurent moissonné un grand nombre d'Indiens, les terres restèrent en friche faute de bras pour les cultiver. L'abandon et la solitude menacèrent de stérilité ces belles contrées, conquises avec tant

de bonheur et d'audace par la civilisation européenne. L'évêque de Chiapa, fray Bartolomé de Las Casas, se constitua l'ardent champion de cette race infortunée; ses paroles évangéliques retentirent jusqu'aux extrémités du monde. Dans ces temps de barbare despotisme, il eut le courage de blâmer un roi et de plaindre hautement un peuple malheureux. Ce saint homme fut le premier qui demanda des Africains esclaves pour l'Amérique, d'abord afin de soulager la race indienne, qui allait s'éteindre, puis afin d'empêcher les cannibales de dévorer leurs ennemis. L'amour de l'humanité importa en Amérique le germe de l'esclavage, dont l'origine fut due à la pensée charitable d'un homme plein de courage et de vertu. Il faut avouer qu'on était bien loin alors de cet idéal de perfectionnement social vers lequel on marche aujourd'hui avec tant d'ardeur. Mais reconnaissons une vérité importante : c'est qu'en tout temps il y a danger à envisager le bien et le mal d'une manière absolue. Aujourd'hui même, le

monde est encore assez mal ordonné pour que l'esclavage doive, comparativement, être regardé comme un bien.

Nous venons de voir comment l'esclavage fut introduit en Amérique. Après de vifs débats dans le conseil du roi don Fernando, on résolut d'envoyer des nègres pour remplacer les indigènes. Depuis 1501 jusqu'en 1506, il fut permis d'en introduire un petit nombre dans Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue, mais sous la triple condition qu'ils seraient choisis parmi les Africains élevés et instruits dans la religion catholique à Séville, et qu'à leur tour ils instruiraient les Indiens. En 1510, le roi don Fernando expédia encore de Séville cinquante nègres destinés au travail des mines.

Le nombre des Indiens natifs diminuait chaque jour : ils se pendaient aux arbres ou émigraient aux Florides. Le roi ordonna qu'on les ménageât davantage, et surtout qu'on les laissât en liberté; mais ils étaient si faibles et si peu endurcis à la peine, que quatre jours de

travail d'un Indien ne valaient pas la journée d'un Africain; on se vit obligé d'augmenter le nombre des nègres que le gouvernement faisait importer pour son compte. A cette époque, le monopole s'empara de la traite. Charles-Quint autorisa les Flamands, en 1516, à introduire quatre mille nouveaux esclaves à Saint-Domingue, et plus tard le même nombre fut concédé aux Génois. Déjà vers ce temps, et bien que nul traité semblable ne fasse mention de l'île de Cuba, les chroniques parlent d'une révolte d'esclaves qui éclata dans la sucrerie de don Diégo Colomb, fils de don Cristobal; ce qui porterait à croire qu'on avait introduit quelques nègres par contrebande. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1521, immédiatement après la mort de Velasquez (1), que pour la première fois les Flamands amenèrent, avec l'autorisation du roi, trois cents nègres à Cuba. Les immenses

(1) Premier gouverneur de l'île de Cuba, immédiatement après la découverte de Fernand Cortez.

bénéfices de la traite avaient attiré en Amérique un si grand nombre de Flamands, que, dans plusieurs contrées, le nombre de ces derniers ayant surpassé celui des Espagnols, ils ne craignirent pas d'attaquer les anciens conquérants, qui les repoussèrent. Néanmoins, la cour d'Espagne prit l'alarme; le système de prohibition prévalut de nouveau dans le conseil du roi, et ce ne fut qu'en 1586 que don Gaspar de Peralta obtint un nouveau privilége pour introduire à Cuba deux cent huit esclaves, moyennant la redevance de 2,340,000 maravédis, ou 6,500 ducats. Un second privilége fut accordé à Pedro-Gomez Reynal, pour vendre trois mille cinq cents esclaves par an pendant neuf années, à condition qu'il paierait au roi 900,000 ducats par an; enfin, en 1615, un troisième monopole fut accordé à Antonio-Rodriguez d'Elvas, moyennant 115,000 ducats par an.

Plus tard, un nommé Nicolas Porcia acheta diverses obligations appelées par les Espagnols *cartillas del pagador*, qui ne lui furent pas dé-

livrées. Pour se rembourser, il obtint le privilége de l'importation des nègres pour cinq ans; mais, n'ayant pas les fonds nécessaires pour l'exploiter, il le céda aux Allemands Kuntzmann et Becks, qui, après avoir fait fortune, ne payèrent le pauvre Porcia qu'en le faisant incarcérer comme fou par le gouvernement de Carthagène. Il l'était si peu, qu'il parvint à s'échapper de sa prison, aidé par la fille du geôlier, qu'il avait séduite, et se rendit à la cour d'Espagne. L'attentat dont il avait été victime excita l'intérêt du gouvernement; on le dédommagea en lui accordant un nouveau privilége pour cinq ans.

On voit que tous ces traités ont peu d'importance, et que, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, les esclaves introduits dans les Antilles furent en petit nombre. Il est vrai que l'île de Cuba n'exploitait pas encore de mines, et que l'Espagne, tout occupée des trésors qu'elle tirait du continent, n'avait garde de songer aux parcelles d'or qui roulaient avec le sable de nos rivières. D'ailleurs, elle avait à

lutter contre la jalousie des autres puissances, qui la harcelaient de toutes façons; guerre ouverte, pirates, flibustiers, tout était bon pour lui faire payer sa belle trouvaille d'outre-mer. Quoi qu'il en soit, pendant le cours du dix-septième siècle, la traite cessa presque entièrement. Le roi n'octroya plus de priviléges et se borna à faire introduire de loin en loin à la Havane un petit nombre d'esclaves destinés au travail des mines. Cet état de choses dura jusqu'à la guerre de succession, époque où les Français vinrent éveiller notre agriculture, qui, faute d'encouragement, était tombée en léthargie. Ils livrèrent des nègres en échange du tabac, et l'industrie reprit quelque peu de mouvement; mais, à la paix d'Utrecht, les Anglais obtinrent le monopole de la traite. C'est à leur activité et au grand nombre d'esclaves qu'ils introduisirent dans l'île, lorsqu'en 1762 ils se rendirent maîtres de la Havane, qu'elle doit le développement nouveau de ses progrès agricoles. Le nombre des esclaves, qui, en 1521,

était de trois cents, fut porté jusqu'à soixante mille en 1763.

Que le saint homme de Chiapa me pardonne! l'esclavage qu'il importa fut pour la Havane un déplorable germe; devenu arbre géant, il porte aujourd'hui les fruits amers de son origine, mais on ne saurait l'abattre sans courir le risque d'en être écrasé. Source inépuisable de douleurs, de graves responsabilités et de craintes, il est en outre, par les excessives dépenses qu'il occasionne, un principe de ruine permanente. Le travail de l'homme libre serait non-seulement un élément plus pur de richesse, mais aussi plus solide et plus lucratif. Si la prohibition de la traite était rigoureusement observée, et que la colonisation fût encouragée avec activité et persistance, l'extinction de l'esclavage s'opérerait sans secousse, sans dommage, et par le seul fait de l'affranchissement individuel. Il faudrait, pour obtenir ce résultat, que l'impéritie et l'amour du gain ne l'emportassent pas sur les vrais intérêts de l'État et sur

l'amour de l'humanité; il faudrait qu'en présence du traité solennel qui prohibe la traite, on n'eût pas des *barracones*, ou marchés publics, de nègres *bozales* (1); il faudrait que les gouverneurs des villes n'autorisassent pas, par la présence d'agents de police, le débarquement des navires négriers; il faudrait, enfin, que le contrebandier marchand d'esclaves ne fût pas imposé d'une once d'or par tête de nègre qu'il introduit dans l'île. Ce honteux marché trouve son prétexte dans le zèle des autorités pour la colonie, qui, disent-elles, périrait sans le commerce des esclaves; zèle dangereux pour ces autorités mêmes, car leur position serait fort compromise, si le gouvernement supérieur venait à connaître leur coupable tolérance. Depuis la nouvelle prohibition de la traite, c'est-à dire depuis cinq ans, les gouverneurs des villes ont puisé à cette source im-

(1) Dénomination qui s'applique aux Africains sans instruction et encore sauvages.

pure plus d'un million de piastres, somme énorme, mais facile à expliquer, si l'on réfléchit que dans cet espace de temps on a introduit dans nos ports plus de cent mille esclaves, tandis qu'à peine y est-il entré trente à quarante mille colons ou autres émigrants de race blanche (1).

Il y a diverses causes à cette disproportion.

Une des plus tristes conséquences de l'esclavage, monsieur le baron, c'est d'avilir le travail matériel. L'agriculture étant la première et la plus générale ressource des classes prolétaires, l'excédant de la population européenne se porterait de préférence vers un pays qui lui offre un bon salaire, le bien-être et une belle nature, plutôt que d'affluer dans les froids déserts de l'Amérique du Nord. Mais à peine les prolétaires européens arrivent-ils ici, qu'ils se voient con-

(1) Cette lettre a été écrite il y a un an; depuis, le général Valdez, actuellement gouverneur-général de l'île, a corrigé tous ces abus et fait exécuter avec une légale sévérité le traité qui défend la traite dans la colonie.

fondus avec une race esclave et maudite. Leur orgueil se révolte; ils rougissent de l'affront, puis ils cherchent à leur tour à se faire servir. Le premier usage que fait de ses premières épargnes un pauvre laboureur, c'est l'achat d'un nègre, d'abord pour diminuer ses fatigues, ensuite pour racheter la honte de travailler de ses propres mains. Ainsi, à toutes les époques, les mêmes abus ont développé les mêmes passions; et nos mœurs rappellent encore, au dix-neuvième siècle, celles des Grecs, des Romains et des temps féodaux.

Il y a quelques années, un Havanais, patriote éclairé, conçut un projet qui l'honore. Il fit appel dans un journal à cinquante laboureurs de Castille, lieu de son origine. Il leur offrait tous les avantages requis pour venir habiter l'île de Cuba et cultiver la canne à sucre dans ses propriétés. Peu de jours après, dans le même journal, on vit paraître la plus furibonde réclamation de la part d'un Castillan résidant à la Havane. Ce dernier se plaignait amèrement de

l'insulte faite à son pays, ajoutant que les honnêtes Castillans n'étaient pas encore réduits à un tel degré de misère et d'avilissement, qu'ils dussent s'appareiller (*aparejarse*) avec les nègres esclaves de l'île de Cuba. Ce superbe dédain des hommes blancs envers les nègres n'est pas seulement produit par le mépris attaché à l'esclavage, mais par le stigmate de la couleur, qui semble perpétuer au delà de l'affranchissement la tache d'une condamnation primitive. On dirait que la nature a signé de sa main l'incompatibilité des deux races. Peut-être un jour devrons-nous à la civilisation une fusion fraternelle; malheureusement elle n'est pas encore près d'arriver.

Toutefois, une circonstance qui vous paraîtra digne de remarque, c'est que les blancs créoles dans nos colonies sont plus humains envers les nègres que ne le sont les Européens, soit que le créole devienne plus compatissant à force de voir les hommes d'Afrique vivre et souffrir près de lui, soit que sa vie patriarcale

le porte à étendre jusqu'aux noirs la pitié paternelle du foyer domestique. Il se montre non-seulement plus doux, mais moins altier envers ses esclaves. Tout en les traitant avec l'autorité du maître, il y mèle je ne sais quelle nuance d'adoptive protection, je ne sais quel mélange de la sollicitude paternelle et de l'autorité seigneuriale, qui ne manque pas de charme pour ces âmes qui n'ont jamais ressenti les supplices de l'orgueil humilié.

L'Européen qui apporte à Cuba les exigences raffinées de son pays, commence par témoigner pour le nègre esclave une pitié exaltée; il passe de là, sans transition, au mépris pour son ignorance; ensuite il s'impatiente de sa stupidité; et, comme le pauvre nègre ne le comprend pas, il finit par se persuader qu'un nègre est une sorte de bête de somme, et se prend à le battre comme un chameau. De tels procédés ne sont pas exclusivement le partage des maîtres, ils sont aussi pratiqués par les domestiques européens qu'on amène à Cuba; leur orgueil, ré-

volté à la vue de la domesticité dégradée jusqu'à l'esclavage, les rend insolents et cruels.

Néanmoins, ces inconvénients ne sauraient être insurmontables. Mille préjugés ont été détruits par le temps et par la civilisation, mille difficultés aplanies par les progrès de la raison. Déjà un des plus riches propriétaires de l'île avait formé, il y a plusieurs années, le projet d'établir une *sucrerie-modèle*, exploitée seulement par des hommes libres. Mais, au moment où il fut question de faire venir un certain nombre de colons allemands pour cet objet, des difficultés soulevées par l'autorité le forcèrent à y renoncer.

D'autres colons, que les ravages causés par le choléra parmi les nègres ont avertis du danger, commencent à faire travailler des hommes salariés, soit à la journée, soit à des prix convenus, mais seulement pour couper, rouler et charrier de la canne. Cet essai, qui leur a réussi, trouvera des imitateurs, il ne faut pas en douter, surtout si l'on parvient à attirer dans la co-

lonie des laboureurs allemands, gens paisibles et bons travailleurs.

Malheureusement la politique suivie jusqu'à ce jour a préparé les obstacles qui s'opposent maintenant à ce que le travail des hommes libres vienne remplacer celui des esclaves. Il faudrait que le système actuellement en vigueur fût modifié d'après les nouveaux besoins. Le gouvernement espagnol a toujours redouté pour ses États d'outre-mer le contact étranger, d'abord à cause de la jalousie des autres nations, ensuite par les inspirations d'une politique craintive, soupçonneuse et peu favorable aux idées libérales. Les pertes et les malheurs de l'Espagne ont dû faire disparaître depuis longtemps les sentiments d'envie qu'elle avait inspirés, et les innovations déjà opérées dans ses institutions promettent à sa colonie une réaction heureuse. Quoiqu'il en soit, l'Espagne ancienne, au lieu de favoriser l'introduction des colons de la métropole dans l'île de Cuba, craignant de se dépeupler elle-même, déjà épuisée d'hommes

par les émigrations antérieures en Amérique et par tous les fléaux qui ont pesé tour à tour sur sa terre désolée, n'a guère donné à la colonie, jusqu'au commencement de ce siècle, d'autres recrues que quelques aventuriers qui fuyaient pour éviter la conscription, et un petit nombre de négociants qui, déjà enrichis sur ce sol, y fixaient leur domicile par reconnaissance.

On en était là, lorsque la révolution de Saint-Domingue éclata. Le développement de notre industrie attirait alors dans l'île un grand nombre de nègres d'Afrique. Enflammée chez nos voisins, la lave pouvait se précipiter sur nous et nous engloutir sous sa couche brûlante. D'un autre côté, les grandes et nouvelles théories françaises, répétées par l'écho des cortès de Cadix, transmises dans nos villes par la presse et dans nos campagnes par des agents secrets, éveillèrent des idées et des sentiments inconnus jusqu'alors. Le mot *liberté* résonna dans la colonie, et plusieurs révoltes lui répondirent. A ce bruit, notre gouvernement comprit

pour un moment tout le danger qui nous menaçait. C'était pendant l'administration de don Alexandro Ramirez, homme d'une haute vertu et d'un zèle infatigable pour le bien public. Sous son influence, on organisa une *junte d'encouragement* en faveur de la colonisation, seul moyen d'accroître la force de la caste blanche en face des hordes africaines, de conserver pour l'avenir la prospérité de la colonie, et de détruire l'esclavage. Cette réunion de bons patriotes s'occupa d'abord avec zèle de sa mission. Les établissements de *Nuevitas*, de *Santo-Domingo*, *Isla-Amelia*, *Fernandina* et d'autres furent offerts aux émigrants. Mais la nouvelle institution avait besoin d'argent ; la junte en manqua, et ses efforts restèrent infructueux. Ses fonctions se bornent maintenant à figurer sur la *Guia de Forasteros* (Guide des étrangers). Par un *decreto real* du 21 août 1817, les fonds provenant de la contribution sur les frais judiciaires furent destinés à encourager la colonisation; mais on ne tarda pas à leur donner un

autre emploi, et les priviléges et franchises offerts aux nouveaux colons par le même décret n'ont pu porter aucun fruit. En attendant, les contrées destinées à recevoir la colonisation restent peuplées d'esclaves. Plus des deux tiers du territoire de cette île, si admirable de beauté et de jeunesse, condamnés à ne point connaître la main de l'homme, étalent encore en splendides forêts vierges, en lianes sauvages et solitaires, l'opulence de sa sève indomptée.

Sous le gouvernement de Ferdinand VII, en 1817, M. de Pizarro étant ministre des affaires étrangères, l'Espagne conclut avec l'Angleterre le traité par lequel elle s'interdisait le commerce des esclaves et concédait aux Anglais le *droit de visite*. En compensation des dommages qu'allaient éprouver les armateurs et les négociants espagnols, l'Angleterre accordait à l'Espagne soixante-dix mille livres sterling! Sacrifice généreux, en apparence offert au culte de la liberté, mais qui, par sa magnificence même, décélait la véritable idole à laquelle il était con-

sacré. Toutefois, cette somme, au lieu de recevoir sa destination, fut en partie dilapidée, et le reste employé à l'achat de plusieurs vaisseaux russes en fort mauvais état, qui, destinés à porter des troupes en Amérique pour combattre l'indépendance du Mexique et du Pérou, ne sortirent jamais du port de Cadix et y pourrirent. Ce marché immoral et frauduleux fut conclu par l'entremise de M. N..., favori du roi, voué aux intérêts de la Russie. Plus tard, les Anglais désirèrent ajouter de nouvelles clauses plus rigoureuses au traité d'abolition, qui, comme nous l'avons déjà dit, était chaque jour violé ostensiblement. Ils insistèrent à plusieurs reprises auprès du gouvernement espagnol. Jusqu'en 1834 leurs demandes furent éludées. A cette époque, M. Martinez de la Rosa devint ministre des affaires étrangères. L'Espagne avait besoin de ménager le gouvernement anglais, qui le premier se prêta au traité de la quadruple alliance, et qui, par son influence, pouvait lui être d'un grand secours contre le pré-

tendant. Les Anglais, profitant de cette circonstance, devinrent plus pressants. Entre autres exigences, ils demandèrent que les capitaines de bâtiments négriers arrêtés fussent jugés, soit par les lois contre la piraterie, soit par les lois anglaises : clause réciproque en apparence, mais seulement en apparence. L'Espagne, intéressée au commerce des esclaves, avait, depuis l'abolition de la traite, appuyé sinon protégé l'arrivée des bâtiments négriers dans ses colonies. Ainsi, ce droit de visite aussi arbitraire qu'humiliant pour notre marine marchande, ce droit qui sert chaque jour d'excuse à des étrangers pour violer, sous le prétexte du moindre soupçon, le domicile maritime de l'Espagnol, et pour y commettre des actes illicites, violents, souvent des larcins, ce droit odieux et flétrissant aurait enfin été complété par celui de pendre ou fusiller, au gré du premier officier anglais de mauvaise humeur, tout Espagnol prévenu de faire le commerce des esclaves! Et comme, sur cinq bâtiments, deux au

moins sont confisqués sans motif suffisant, il en serait résulté que, sur cinq capitaines, deux auraient peut-être été condamnés injustement à mort.

Pour comprendre tout ce qu'il y a de révoltant dans ce *droit de visite*, il faudrait connaître la multitude de faits, de procès, de réclamations dont il est la source. Quelques mois avant mon arrivée à Cuba, un négociant catalan, après avoir fait sa fortune dans cette île, frêta un bâtiment. Il s'embarqua pour retourner dans son pays avec sa famille et son trésor. A peine le navire se trouva-t-il hors du canal, qu'une croisière anglaise l'aborda. L'ayant visité, le commandant anglais décida que, d'après la construction du navire, il était évidemment destiné à la traite des nègres sur la côte d'Afrique. Était-il vraisemblable qu'un homme entreprît une telle expédition entouré de ses enfants, de ses chiens, de ses oiseaux et de toutes ces innombrables bagatelles qui accompagnent le foyer domestique? Ces considérations néan-

moins furent vaines : le navire, en attendant une décision ultérieure, fut confisqué, et, deux jours après, la famille dépouillée et désolée fut rejetée sur les côtes de Cuba.

Le gouvernement espagnol repoussa les deux propositions des Anglais contre les capitaines des bâtiments négriers, l'une comme cruelle, l'autre comme contraire à la dignité nationale. Après de vifs débats, il fut convenu qu'une loi espagnole, rendue *ad hoc*, fixerait la peine réservée à ce genre de délit. Il ne convenait pas à l'honneur de la nation anglaise qu'un trafic dont elle avait eu le monopole pendant plus d'un demi-siècle fût qualifié de piraterie. Une autre question fort importante fut agitée à ce sujet. Le droit de visite et de prise une fois stipulé, il restait à décider ce que les Anglais feraient des nègres saisis : le premier traité n'avait rien précisé à cet égard. Embarrassés, et peut-être émus d'une sorte de pudeur, les Anglais n'osèrent pas d'abord en faire un emploi lucratif; mais ils s'avisèrent de les lâcher sur

nos côtes, sous le nom d'*emancipados*, espérant apparemment que la présence des nègres libres exciterait l'émulation des nègres esclaves et les entraînerait à la révolte. Notre gouvernement réclama contre cet abus; les Anglais, au contraire, voulurent qu'il fût autorisé par une nouvelle clause ajoutée au traité. Le ministre espagnol refusa positivement d'y consentir.

Les cargaisons de nègres dits émancipés déposées ainsi dans l'île sans autorisation légale étaient livrées au gouverneur lui-même, qui les remettait à son tour à divers colons, moyennant la redevance annuelle d'une once d'or par tête. A l'expiration de la première année, ces nègres sont tenus de se présenter devant le gouverneur, qui, après s'être assuré qu'ils n'ont pas appris un état (ce qu'ils ne font jamais), les livre de nouveau au colon, et toujours pour deux années; d'où il résulte que leur sort est précisément celui de l'esclave, à cette exception près, qu'ils manquent des soins et de la protection du maître. Ceux qui se char-

gent d'eux n'étant pas intéressés à leur conservation, les soumettent à des travaux bien plus pénibles, et, la ressource de l'affranchissement leur étant interdite, leur esclavage devient éternel par le fait. Aussi, contre toutes les prévisions des Anglais, l'état d'*emancipado*, loin de séduire les esclaves, est pour eux un sujet de mépris. Lorsqu'ils veulent adresser une injure à ceux qui portent ce titre, ils les apostrophent en leur disant : « Vous n'êtes que des *emancipados.* » Comme vous voyez, monsieur, le sens du mot *liberté* n'est pas nettement compris par le nègre ; il estime le bien-être matériel beaucoup plus que l'indépendance, ou peut-être a-t-il assez de bon sens pour s'apercevoir que le bienfait est dans la *chose* et non dans le *mot*, et que le sort qu'on veut lui faire ne vaut pas celui qu'on lui fait.

Aujourd'hui les Anglais, voyant le peu de succès de leurs plans, commencent à mettre à profit leurs captures nègres, soit en les vendant sous main, soit en les conduisant sur

leurs pontons à La Trinité et ailleurs. Là, les nègres captifs sont soumis à de pénibles travaux et à des privations telles, que le sort des esclaves de Cuba leur paraît très-digne d'envie. Une partie de ces cargaisons est destinée à retourner en Afrique ; mais, au lieu de rendre les nègres à leurs foyers, on les conduit dans les établissements anglais des côtes africaines, que les négociants de cette nation, protégés par leur marine royale, remplissent de nègres *loués* pour vingt ou trente ans. Cette dernière condition exemptant le maître de tout devoir envers le nègre, est mille fois pire que celle de l'esclave.

Le nombre d'esclaves de l'île, nombre qui s'élevait à 60,000 en 1763, était, en 1791, de 133,559, et, en 1827, de 311,051 ; la population des blancs, relativement anx hommes de couleur, était, en 1827, de 44 sur 56, et, en 1832, sur 800,000 habitants, on en comptait déjà environ 500,000 de couleur. Depuis, et jusqu'en 1839, le nombre des nègres s'est considérablement accru, comparativement à celui des co-

lons, et je ne crois pas me tromper en le portant aujourd'hui à plus de 700,000.

Bien que, dans leurs théories avouées, les autorités se montrent toujours favorables à la colonisation, elle n'est pas encouragée; et si les étrangers qui abordent à Cuba sont reçus sans difficulté, on ne fait rien pour en attirer d'autres. Il est vrai que le plus grand nombre se compose d'Anglais et d'Américains du Nord, et que les intérêts des uns et les principes politiques et religieux des autres ne sont nullement en harmonie avec le système adopté à Cuba : on y redoute encore plus l'augmentation de la force des blancs, aidée de leur intelligence, que la force numérique des nègres, qui, par suite de leur ignorance et de leur stupidité, sont en effet peu redoutables. Aussi, en négligeant la colonisation, tolère-t-on l'accroissement des esclaves. Cette politique non-seulement est dépourvue de générosité, mais elle est injuste et nuisible aux véritables intérêts de la métropole, à laquelle l'île de Cuba est intimement attachée

par les liens d'une race commune, par les mœurs, la religion, les habitudes et les sympathies. Que le gouvernement lui donne des preuves de sollicitude, il la trouvera fidèle. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'y a pas un habitant de la colonie qui, moyennant quelques salutaires modifications, ne préfère, soit par attachement, soit par la conscience de ses vrais intérêts, la domination de l'Espagne aux théories libérales et plus encore au joug de toute autre puissance. D'ailleurs, ses habitants ont donné assez de preuves en tout temps de leur amour pour leurs frères d'Espagne, en prodiguant leurs trésors et leur sang pour les seconder dans les tristes débats que la métropole a soutenus. Il est temps que la mère patrie y songe ; c'est chose dangereuse pour elle-même de tenir la foudre suspendue sur la tête des colons. Si elle éclatait un jour, elle blesserait à mort la métropole en détruisant sa belle et fidèle colonie.

L'esclavage, à Cuba, n'est point, comme ail-

leurs, un état abject et dégradé; l'esclave est à couvert des caprices ou des fureurs insensées du maître, et l'homme de couleur libre n'est pas dépouillé des droits et des garanties du citoyen parce qu'il a été vendu un jour. Nulle part la voix de la philosophie et de la raison n'exerce autant d'empire sur les préjugés de rang et de fortune. Tandis que les républicains des États-Unis, tout en portant l'affectation de l'égalité jusqu'au cynisme, accablent la race de couleur d'un intolérable mépris, le Havanais, nourri dans le respect des classes aristocratiques, traite le mulâtre en frère, pourvu qu'il soit libre et bien élevé. Il n'est pas sans exemple de voir le sang indien ou africain circuler dans des veines bleues (1), sous une peau blanche, à la suite d'unions légitimes et avouées. On est surtout frappé de ces sortes de fusions dans l'intérieur de l'île, où les traits des habitants trahissent souvent leur origine indienne; il n'est pas rare

(1) *Sangre azul;* le sang bleu est une expression espagnole pour signifier le sang noble.

qu'un léger reflet doré sur la peau ou que des cheveux épais et crépus révèlent le sang africain. Cette direction tolérante de l'opinion doit être attribuée aux lois éclairées et humaines jadis accordées en faveur des nègres par le gouvernement de la métropole. Si la nation espagnole a été la première à encourager le commerce des esclaves, elle a été la seule (ne vous en déplaise) qui ait songé à faire participer au bienfait des institutions européennes ces pauvres déshérités. C'est que nos lois relèvent d'une sainte inspiration, celle de la religion catholique. Elle a développé la pieuse humanité de nos colons envers leurs esclaves; là se trouve la force immense qui a seule pu dompter les préjugés de l'orgueil nobiliaire. L'Espagnol, profondément et sincèrement attaché à sa croyance, a subi cette influence dans ses lois comme dans ses mœurs, et c'est à l'application des préceptes d'humanité, de charité et de fraternité, imposés par l'Évangile, que l'esclave doit ici la plupart des bienfaits qu'on lui accorde. Livrée à sa

propre force, la philosophie a produit des actions héroïques et fécondé des vertus éclatantes; elle n'est jamais parvenue à abaisser l'orgueil et à faire éclore l'humilité; cet effort sublime était réservé au puissant levier du sentiment religieux.

Le mot *esclavage* ou *servitude* ne saurait avoir ici le même sens que dans les codes romains, où cette qualification équivalait à *l'exclusion de tout droit civil*, où l'esclave était un *homme sans état*, c'est-à-dire sans patrie et sans famille. Cette acception, bien que modifiée plus tard par les coutumes féodales, a toujours reduit à un état misérable les *esclaves* ou *serfs*, soit dans leurs rapports avec leurs *maîtres* ou *seigneurs*, soit dans leurs relations avec tout homme libre. A Cuba, grâce à de bonnes lois et à la douceur des mœurs, l'esclave ne porte pas ce stigmate de réprobation, et il serait aussi injuste que faux de le confondre non-seulement avec l'esclave romain, mais même avec le vassal des temps féodaux. Par un rescrit royal (*real cedula*) du

31 mai 1789, le maître est obligé non-seulement de nourrir et de bien traiter son esclave, mais encore de lui donner une certaine instruction primaire, de le soigner s'il devient vieux ou infirme, et d'entretenir sa femme et ses enfants, quand même ces derniers seraient devenus libres. L'esclave ne doit être soumis qu'à un travail modéré, et seulement de *sol à sol*, c'est-à-dire pendant le jour, et à condition qu'il aura, dans le courant de la journée, *deux* heures de repos. Si l'un de ces points cesse d'être observé, l'esclave a le droit de présenter sa plainte devant le syndic procureur ou *protecteur* des esclaves, désigné par la loi comme son avocat. Si la plainte est fondée, le syndic peut obliger le maître à vendre l'esclave, et l'esclave a le droit de chercher un maître ailleurs; si enfin l'intérêt ou la vengeance porte le maître à demander un trop haut prix, le syndic procureur fait nommer deux experts qui estiment l'esclave à sa juste valeur. Si la plainte n'est pas fondée, il est rendu à son maître. Il est défendu d'in-

fliger des peines corporelles aux esclaves, à moins de fautes graves, et même, dans ce cas, le châtiment est borné par la loi. Cette cruelle condition nous révolte; elle est pourtant d'une impérieuse nécessité, le nègre étant accoutumé à cette rigueur en Afrique dès sa naissance. Soit habitude, soit qu'il ne sente pas le poids moral de cette ignominie, il ne la mesure que par la douleur. Aussi sa répugnance au travail et son indolence ne cèdent-elles qu'à la contrainte, qui, d'ailleurs, semble bien plus révoltante aux hommes nés dans les pays civilisés et pour qui les idées de dignité et de flétrissure ont un sens. Le soldat anglais n'a-t-il pas à supporter *the flogging*, le soldat allemand la *schlag*, et le matelot français les *coups de corde* et la *bouline?* Revenons à nos pauvres nègres. Si le maître frappe son esclave plus rigoureusement que la loi ne le permet, et qu'il y ait contusion ou blessure, le syndic procureur dénonce le coupable devant les magistrats, et demande, au nom de son client, l'application de la peine; alors le

maître devient responsable devant le tribunal, et l'esclave offensé est revêtu par la loi de tous les droits de l'homme libre.

L'esclave romain ne pouvait rien posséder; tout chez lui appartenait à son maître. A Cuba, par la *real cedula* de 1789, et, ce qui est à remarquer, par la coutume antérieure à cette disposition légale, tout ce que l'esclave gagne ou possède lui appartient. Son droit sur sa propriété est aussi sacré devant la loi que celui de l'homme libre; et si un maître, abusant de son autorité, essayait de le dépouiller de son bien, le procureur fiscal exigerait la restitution. Mais un droit encore plus précieux, et qui n'existe dans aucun code connu, est accordé aux esclaves de Cuba, c'est celui de *coartacion*. Cette loi doit encore son origine aux anciennes mœurs des propriétaires et à leur charité naturelle. Non-seulement l'esclave, aussitôt qu'il possède le prix de sa propre valeur, peut obliger son maître à lui donner la liberté; mais, faute de posséder la somme entière, il peut forcer ce dernier à recevoir des

à-compte, au moins de cinquante piastres, jusqu'à l'entier affranchissement. Dès la première somme payée par l'esclave, son prix est fixé; on ne peut plus l'augmenter. La loi est toute paternelle; car l'esclave, pouvant se libérer par petites sommes, n'est pas tenté de dépenser son pécule à mesure qu'il le gagne, et, par ce moyen, son maître devient pour ainsi dire le dépositaire de ses épargnes. Et puis, l'esclave ne se décourage pas dans ses modestes chances de gain, devant la perspective d'une trop grande somme à réunir; il croit plus rapproché le but de ses espérances, puisqu'il peut l'atteindre par degrés. Il y a plus (et ceci est un bienfait dû non à la loi, mais au maître, et consacré par la coutume) : aussitôt qu'un nègre est *coartado*, il est libre de demeurer hors de la maison du maître, de vivre à son compte et de gagner sa vie comme il l'entend, pourvu qu'il paie un salaire convenu et proportionné au prix de l'esclave; en sorte que, du moment où celui-ci a payé les premières cinquante piastres,

il acquiert autant d'indépendance qu'en aurait un homme libre, tenu, moyennant arrangement, à payer une dette à un créancier.

Il est à remarquer que plusieurs de ces lois étaient indiquées d'avance par les coutumes libérales des colons de Cuba. Guidés par un sentiment paternel, ils encouragent et facilitent l'affranchissement de leurs esclaves; et ce résultat est plus fréquent qu'on ne le pense. Indépendamment de la loi de *coartacion*, le nègre a plusieurs moyens d'acquérir de l'argent. Dans les habitations, chaque nègre a la permission d'élever de la volaille et des bestiaux, qu'il vend au marché à son profit, ainsi que les légumes qu'il cultive en abondance dans son *conuco*, ou jardin potager. Ce terrain est accordé par le maître et attenant au *bohio*, ou chaumière. Les dimanches et les soirs, à la brune, l'esclave, après avoir rempli sa tâche, se livre à ce soin, qui se réduit, sur une terre promise, à semer et à recueillir. Souvent, telle est son indolence, qu'il faut les instances du

maître pour le décider à profiter de ce bienfait. La loi française, vous ne l'ignorez pas, bien plus sévère que la nôtre, refusait à l'esclave, avec le droit de propriété, la faculté de vendre ; et, ce qui paraît d'une rigueur inouïe, il ne pouvait disposer de rien, même avec la permission de son maître, sous peine du fouet pour l'esclave, d'une forte amende contre le maître et d'une amende égale contre l'acheteur (1).

Les nègres et négresses destinés au service intérieur de la maison peuvent employer leur temps libre à d'autres ouvrages pour leur propre compte; ils profiteraient davantage de cette faveur s'ils étaient moins paresseux et moins vicieux. Leur désœuvrement habituel, l'ardeur du sang africain, et cette insouciance qui résulte de l'absence de responsabilité de son propre sort, engendrent chez eux les mœurs et les habitudes les plus déréglées. Ils se marient rarement : à quoi bon? Le mari et la femme peuvent être vendus, d'un jour à l'autre, à des

(1) Voir le Code Noir, chap. XVIII, p. 10.

maîtres différents, et leur séparation devient alors éternelle. Leurs enfants ne leur appartiennent pas. Le bonheur domestique, ainsi que la communauté des intérêts, leur étant interdit, les liens de la nature se bornent chez eux à l'instinct d'une sensualité violente et désordonnée. Une pauvre fille devient-elle grosse, le maître, s'il a des scrupules, en est quitte pour infliger, au nom de la morale, une punition à la délinquante et pour garder le négrillon chez lui. Presque toujours la mère seule est châtiée. La peine à laquelle elle est ordinairement condamnée, et qui lui est le plus sensible, c'est l'exil à la sucrerie pendant des mois, et, en cas de récidive, pendant des années. On commence par faire avouer à la coupable sa faute à genoux, et, après qu'elle a demandé pardon à Dieu et à son maître, on lui rase la tête, et on la dépouille de ses vêtements de ville, qui sont aussitôt remplacés par une chemise de grosse toile et un jupon de *listado* (1). Montée sur une mule,

(1) Espèce d'étoffe grossière rayée.

elle est expédiée avec la *requa* (1) qui apporte les provisions de la semaine à la sucrerie. Là, bien que munie d'une recommandation charitable de la *señora* pour le *mayoral* (2), elle est soumise aux travaux de l'habitation. Cette punition ne corrige ni la coupable ni ses compagnes, bien moins encore les complices, et la race continue à croître et à multiplier comme il plaît à Dieu (3).

Tandis que cela se passe ainsi dans une partie de l'île, par un contraste de mœurs et de principes digne de remarque, dans un grand nombre d'habitations l'esclave reçoit une récom-

(1) Caravane de mules attachées par la queue et portant les provisions et les paquets de la ville à la campagne.

(2) Chef et directeur des travaux des nègres esclaves; on le choisit toujours parmi les blancs.

(3) Le Code Noir, dont nous avons signalé plus haut la barbarie à plusieurs égards, contient cependant quelques règlements très-humains et très-moraux : tel est l'article 47, qui prohibe la vente séparée du mari et de la femme esclaves, et l'article 9, qui condamne l'homme libre ayant des enfants d'une négresse à l'amende et à la perte de l'esclave et des enfants, à moins qu'il n'épouse la femme esclave.

pense pour chaque enfant, légitime ou non, qu'elle met au monde; on lui donne même la liberté si elle parvient à en produire un certain nombre. Cette prime d'encouragement, fort contraire aux bonnes mœurs, est favorable à l'accroissement de la race et améliore le sort des négresses. A peine sont-elles enceintes, qu'on les exempte de tout travail pénible; elles sont nourries plus délicatement, et ne reprennent leurs occupations habituelles que quarante jours après leur délivrance. J'ai vu en France, dans les campagnes, de malheureuses jeunes femmes, dans les derniers mois de leur grossesse, passer, sous le poids des chaleurs de la canicule, des journées entières, courbées, moissonnant à la faucille! Pour l'ouvrier libre, le jour sans travail est un jour sans salaire, et l'existence d'une pauvre famille dépend souvent du travail de son chef. Mais si un instant, las de cette peine dure et incessante, accablé sous le poids d'une vie chargée d'amertume et de responsabilité, il s'arrête pour reprendre haleine, la misère fond

sur lui et sur les siens, le presse, l'étouffe et l'accable. L'esclave ici, objet de la pitié exaltée des Européens, léger d'avenir et d'ambition, tranquille, insoucieux, vit au jour le jour, se repose sur son maître du soin de sa conservation, et, s'il est affligé d'une infirmité à vingt ans, voit son existence assurée, fût-il destiné à vivre un siècle.

Une des sources de profit du nègre est le vol. Il est rare d'en trouver de fidèles, et, avec des gens dépourvus de principes, la raison en est toute simple, c'est l'impunité. Un maître dépouillé par son esclave se garderait bien de le livrer à la justice, convaincu qu'il est d'en être pour l'argent volé, pour son nègre et pour les frais du procès; aussi se borne-t-il à fustiger le coupable, qu'il garde chez lui. Le voleur recommence le lendemain; mais si, avant qu'on s'aperçoive du larcin, il l'a employé à son affranchissement, il est libre devant la loi, quand même il serait convaincu du vol, quand même il aurait avoué sa faute un instant après l'avoir

commise. On le contraint seulement à payer, sur le produit de son travail, la somme volée. Outre ce moyen illicite de racheter leur liberté, les noirs en ont un autre, dans les gratifications d'argent qu'ils reçoivent à tout propos de leur maître, du *niño,* de la *niña* (1), des parents, des amis de la maison; et comme les familles sont nombreuses, que, la chaleur étant extrême, tout est ouvert, partout on les rencontre sur ses pas. *Mi amo, un rea pa tabacco! — Niña, do rea pa vino!* (Maître, un réal pour du tabac! — Mademoiselle, deux réaux pour du vin!) En disant cela, ils avancent une main, se grattant l'oreille de l'autre, et vous montrent leurs blanches dents avec un regard doux et suppliant qui vous fait venir le sourire sur les lèvres, quelquefois les larmes aux yeux, et toujours porter la main à la bourse.

Le nègre *carabali* est le plus économe, et s'affranchit en peu de temps. Il n'est pas rare

(1) Fils et fille de la maison.

qu'un esclave qui garde ses épargnes se trouve en mesure de se racheter deux ou trois ans après son arrivée d'Afrique. Mais souvent il préfère l'esclavage et dépose son argent entre les mains de son maître. S'il essaie de la liberté, bientôt le repentir le saisit, et il revient près du maître, qu'il supplie de le reprendre. J'ai vu, il y a peu de jours, un ancien esclave de mon oncle qui s'était racheté il y a environ un an. Il était venu voir son maître et se repentait amèrement de l'avoir quitté; des larmes brillaient dans ses yeux. « J'étais bien ici, disait-il, *mi amo* me donnait tous les ans deux habillements complets, un bonnet, un madras, *una fresada* (couverture); il me nourrissait bien, et, quand je devenais malade, il me faisait guérir. Maintenant, il me faut de l'argent pour tout cela. Si je le gagne, on ne me paie pas comptant; si je suis souffrant, il faut que je travaille comme si je me portais bien; et, si je suis obligé de m'aliter, le médecin emporte le fruit de ma peine! *Io fui un caballo de liber-*

*tar me.* (J'ai été un cheval de m'affranchir.) »

Une fois le nègre affranchi et hors de la maison, il est rare que le colon consente à le reprendre chez lui, surtout si le *liberto* a fait partie des esclaves de l'habitation. L'indépendance, jointe à l'ignorance et à la paresse, ne tarde pas à développer chez lui des vices dont l'exemple serait à redouter pour ses compagnons. Il est en général recéleur; et, comme un des penchants dominants des nègres est le vol, il s'y abandonne davantage à mesure qu'il rencontre plus de facilité à le cacher. Le *liberto* a le droit de sortir de l'habitation quand il veut, et il en profite pour aller vendre dans les villages voisins le fruit des larcins de ses camarades. Quelquefois il donne asile à l'esclave fugitif. Dans ce cas, on le condamne d'abord à deux, puis à trois mois de prison, et, s'il y a récidive, à six mois, sans que la punition puisse jamais dépasser ce terme. Comparez à ce châtiment la peine infligée jadis, en pareil cas, par la loi française. « Les affranchis ou nègres li-

bres qui auront donné retraite, dans leur maison, aux esclaves fugitifs, seront condamnés par corps, envers le maître, à une amende de 30 livres par chaque jour de rétention, et faute, par lesdits nègres affranchis ou libres, de pouvoir payer l'amende, ils seront réduits à la condition d'esclaves et vendus. Si le prix de la vente dépasse l'amende, le surplus sera délivré à l'hôpital ! » Et comme la somme exigée était exorbitante et hors de tout rapport avec la pauvreté habituelle de l'affranchi, il payait toujours sa faute de sa liberté. Ainsi un acte charitable était puni, sous la loi française, par la ruine, par la perte de la liberté et par l'exhérédation de la famille entière. Il faut avouer que, dans nos colonies, les lois de l'humanité ont été mieux observées que dans celles de France.

Toutefois, le *liberto* n'a que rarement l'occasion d'accueillir sous son toit le nègre marron ; celui-ci préfère au foyer de l'affranchi la savane solitaire. L'herbe haute et touffue, enlacée aux buissons gigantesques de la *cana*

*brava* (1), lui offre un asile beaucoup plus sûr; ou bien, réfugié sur les montagnes, il choisit sa demeure au fond des forêts vierges. Là, protégé par les remparts impénétrables des arbres séculaires, abrité par les amples rideaux des lianes sauvages, il défie l'autorité du maître, la rigueur du mayoral et la dent meurtrière du chien. Lorsqu'il se sent harcelé de trop près, il cherche une retraite au fond des cavernes, ossuaires solennels, dépositaires fidèles des tristes reliques d'une race infortunée (2). Mais bientôt la faim et le désespoir l'obligent à se jeter de nouveau dans les campagnes, préférant cette vie vagabonde et périlleuse au joug du travail. Néanmoins, si l'heure du repentir arrive, il implore l'assistance d'un *padrino* (3) qui le ra-

(1) Espèce de jonc gigantesque qui s'élève jusqu'à cinquante pieds de haut, en bouquets de deux ou trois cents tiges.

(2) Les ossements des indigènes qu'on a trouvés épars dans les plaines et les forêts ont été déposés dans ces cavernes profondes, situées dans plusieurs parties de l'île.

(3) Parrain.

mène au bercail ; moyennant quoi le maître pardonne sans qu'il s'ensuive punition. Le fugitif est-il pris par la force ou se trouve-t-il en récidive, on se borne à lui mettre les fers aux pieds, pour l'empêcher de recommencer; la justice ne s'en mêle pas.

Cette indulgence est bien loin de la peine infligée au marronnage dans votre *Code Noir* : « L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à dater du jour où son maître l'aura dénoncé à la justice, aura les *oreilles coupées* et sera marqué d'une fleur de lis sur une épaule; s'il y a récidive pendant un autre mois, il aura le *jarret coupé*, et il sera marqué d'une fleur de lis sur l'autre épaule ; et la troisième fois il sera puni de mort! » N'est-ce pas, monsieur le baron, que le cœur se révolte, que les entrailles frémissent à l'idée de ces tortures insensées et cruelles? Certes, si la révolte de Saint-Domingue fut le résultat des principes proclamés par les apôtres de la révolution française, le *Code Noir* en avait préparé les voies

par des rigueurs qui, chez une nation aussi éclairée, aussi généreuse que la vôtre, semblent à peine croyables.

Mais si la législation française fut sévère et dure, la loi anglaise est encore plus acerbe et plus inhumaine. Chose remarquable! plus les nations sont gouvernées par des institutions libérales, plus elles resserrent le collier de fer qui opprime leurs esclaves. On dirait que le besoin de domination et l'orgueil humain, comprimés par des lois équitables, cherchent à reprendre leur essor aux dépens de la race asservie. L'Espagne, avec son gouvernement absolu, est la seule nation qui se soit occupée d'adoucir le sort du nègre. L'humanité de nos colons envers leurs esclaves rend la vie matérielle de ces derniers plus heureuse, sans aucun doute, que celle des journaliers français, tandis que les Anglais et les Américains du Nord abreuvent les nègres de dégoûts et de douleur par leurs cruels traitements, par leur méprisant orgueil. Ils défendent à leurs esclaves de se

chausser; et pendant qu'on voit chez eux, comme dans les colonies françaises, ces malheureux marcher les pieds nus et souvent ensanglantés, pendant que de sveltes petites filles, aux luisantes épaules de cuivre, parées de tous les charmes de la jeunesse, mais honteuses (tant l'instinct féminin éclaire l'ignorance), osent à peine avancer leurs petits pieds sur le bord de leur courte jupe, on voit nos heureuses et insouciantes *chinas* (1) étaler coquettement sous les rayons du soleil, au bout de leurs jambes d'ébène, un élégant soulier de satin blanc.

La plupart des esclaves réservés au service intérieur des maisons sont nés dans l'île : on les appelle *criollos* (2). Leur intelligence est plus développée que celle des Africains, et leur aspect franc et familier. Ils mènent une vie douce et sont fort indolents; d'où il résulte qu'il faut

(1) On appelle ainsi les enfants des négresses et des blancs.

(2) Les nègres nés dans l'île sont désignés par ce nom, et leurs enfants par celui de *rellollos*, ce qui équivaut à un titre de noblesse entre eux. Où la vanité va-t-elle se nicher !

soixante ou quatre-vingts nègres pour mal faire le service intérieur d'une maison qui serait bien tenue par six ou huit domestiques d'Europe. Il y a quelques années, par fraude ou par violence, deux fils d'un cacique furent enlevés et amenés ici par un bâtiment négrier portugais. On les vendit. Peu de temps après, une ambassade de *couloumies*, tatoués et habillés de plumes de couleur, aborda dans l'île. Ils venaient de la part de leur chef réclamer auprès du gouverneur les deux princes enlevés. Le gouverneur consentit sans peine à leur départ; mais les jeunes gens refusèrent de quitter Cuba, où ils jouissaient, disaient-ils, d'un bonheur qu'ils n'avaient jamais goûté dans leur pays. Ainsi l'état de prince en Afrique ne vaut pas celui d'esclave dans nos colonies.

Ceci ne veut pas dire que l'esclavage soit un état désirable : Dieu me préserve de le penser ! et vous ne me ferez pas, certes, l'injustice de m'en accuser. Je me borne seulement à tirer de ce fait une conséquence incontestable : c'est que

les bienfaits de la civilisation et des bonnes institutions corrigent même l'esclavage et le rendent préférable à l'indépendance, dépouillée de tout bien-être matériel et toujours exposée au caprice et à la brutalité du plus fort. L'exemple que je viens de citer n'est pas unique. J'ai vu à l'établissement gymnastique de Cuba un jeune nègre, fils d'un chef riche et redoutable, vendu jadis aux marchands européens par les ennemis de son père. Depuis que celui-ci a découvert la demeure de son fils, il envoie régulièrement tous les six mois des émissaires pour lui persuader de revenir près de lui; on n'a pas encore réussi à l'y faire consentir. En attendant, et poussé par l'instinct de sa nature primitive, il dompte en amateur les chevaux destinés au manége de la ville.

Les esclaves employés aux labeurs de la campagne sont tous *bozales*, et peuvent à peine s'exprimer dans notre langue. Leurs traits sont doux mais leur physionomie stupide. La fabrication du sucre, la plus pénible de leurs tâches,

est loin de l'être autant que la plupart des travaux mécaniques en Europe. Cette fabrication devient d'ailleurs chaque jour moins laborieuse par l'application de nouvelles machines et de nouveaux instruments qui la simplifient. Quant à la main-d'œuvre agricole, elle exige peu de soins, sur une terre qui ne demande aucune préparation et où le plant de la canne conserve sa sève jusqu'à trente ans, sans qu'on ait besoin de le renouveler. Les paysans de Cuba, ou *guajiros,* la cultivent comme les fruits et les légumes, pour la vendre au marché.

Un fait m'a frappée. Toutes les fois que j'ai vu le nègre chargé du même travail que le journalier européen, et que j'ai comparé les deux labeurs, j'ai trouvé, chez le premier, effort, fatigue, accablement, et chez l'autre gaieté, vigueur et courageuse intelligence. D'où vient ce désavantage de la race africaine, si elle est, comme on le dit, plus forte que la nôtre? Faut-il l'attribuer au climat? Mais les nègres sont nés sous le soleil brûlant d'Afrique. Est-ce à leur

stupide ignorance, qui augmente les difficultés du travail, ou à l'indolence, qui les endort? Toutes ces causes peuvent y contribuer; néanmoins, la première, la plus influente de toutes, c'est le peu d'habitude que le nègre a contracté du travail. Quelque robuste et bien constitué qu'il soit, il ne peut vaincre ce désavantage. Il est apte à courir, à sauter, à dompter les animaux sauvages, mais il répugne au travail régulier, pratique, pacifique, fruit de la civilisation et des bonnes institutions. Ses violents exercices une fois accomplis, la fureur de ses passions une fois calmée, il ne tarde pas à retomber dans la plus stupide indolence. De là ces traitements sévères, ces condamnables rigueurs des *mayorales*, quand ils veulent contraindre les nègres à un travail régulier.

Néanmoins, à la surveillance près, le travail des nègres est, dans la colonie de Cuba, aussi modéré, aussi réglé, que celui des journaliers de campagne en France. A cinq heures du matin, le *mayoral* frappe à la porte des *bojios*, et

chacun de se lever et d'accourir au *batey* (1). Là on distribue le travail de la journée, et les nègres partent, conduits par le *contra-mayoral*, ou sous-chef. A huit heures, on leur porte un déjeuner composé de viandes et de légumes. A onze heures et demie, au son de la cloche, ils se rendent de nouveau au *batey;* là on leur distribue une ration de viande déjà cuite, pour leur épargner de la peine pendant les deux heures de leur repos. Ils l'emportent dans leur *bojio*, où ils préparent un ragoût abondant, mêlé de force bananes et assaisonné d'*ajonjoli* (2); puis ils ont de la *zambumbia* (3) à discrétion. A deux heures, la cloche les rappelle au travail jusqu'à six heures. En rentrant, ils apportent de l'herbe pour les bestiaux, et se rendent au *batey* au son de l'*Angelus*. Là, ils font à genoux la prière du soir, toujours sous la surveillance du *mayoral*.

(1) Grand espace de terrain, formant le centre des bâtiments de la sucrerie.

(2) Sorte de graine piquante et aromatique qu'ils aiment avec passion.

(3) Jus de la canne fermentée.

C'est un spectacle grand, touchant et étrange, monsieur le baron, que celui de quatre cents esclaves prosternés priant l'Éternel à haute voix, sous l'ombrage d'arbres séculaires, en face de cette superbe nature dorée par les derniers rayons du soleil des tropiques. A ces éclatants et sauvages accents lancés dans les airs, on sent le cœur se prendre d'une terreur secrète. Une voix profonde semble vous dire : « Toutes les captivités se ressemblent ! » et l'on est tenté de joindre sa prière à la prière commune, en s'écriant comme les enfants d'Israël : « Seigneur, quand sécheras-tu nos larmes ? quand serons-nous délivrés ? » Après l'*Angelus*, les nègres rentrent chez eux, font encore un repas, et se reposent jusqu'au lendemain matin. Comme on le voit, l'ordre du travail diffère peu de celui des laboureurs en France, et si l'esclave est surveillé plus sévèrement, il est sans contredit mieux nourri.

L'époque de la *molienda* (1) est la plus labo-

(1) On désigne ainsi l'élaboration du sucre.

rieuse, mais aussi la plus désirée. C'est le moment de miséricorde : le maître est là, près des esclaves, qui les écoute, leur fait grâce s'ils ont mérité punition, et réprime le *mayoral*, toujours âpre et inexorable dans ses rigueurs. Mais leur plus redoutable adversaire est le *contra-mayoral*, esclave comme eux, et par cela même dur et souvent cruel envers ses compagnons, surtout si tel ou tel nègre mis à ses ordres a fait partie jadis de quelque tribu ennemie de la sienne. Alors il devient féroce, implacable, par esprit de vengeance; il harcèle sans cesse sa victime; il ne lui accorde ni repos ni quartier ; la communauté de leur destinée, au lieu de calmer sa haine, l'irrite; il profiterait volontiers de sa situation pour exterminer son ennemi vaincu, si ce dernier ne se trouvait placé sous la protection du maître.

Malgré la robuste constitution des nègres, ils sont fort sensibles aux impressions atmosphériques : la chaleur et le froid leur causent de subites et graves indispositions. Ce serait une curieuse

et triste énumération que celle des nègres qui périssent tous les ans, soit par les souffrances qu'on leur fait subir pour les transporter en fraude d'Afrique, soit par toute autre cause. L'observation a prouvé que, malgré les dangers de la fièvre jaune, la mortalité des blancs est beaucoup plus faible proportionnellement que celle des nègres. M. de Saco (1) évalue celle-ci, année commune, à dix sur cent, ce qui paraît exorbitant de prime abord, et ce qui pourtant est loin d'être exagéré.

Si les Africains n'avaient à lutter, dans l'île de Cuba, que contre l'excès de la chaleur, ils auraient, vu l'analogie des climats, un avantage incontestable sur les ouvriers blancs; mais diverses circonstances détruisent cet avantage. Peu importe que la chaleur incommode moins

(1) Patriote éclairé, qui a écrit et publié plusieurs ouvrages remarquables, commerciaux, politiques et scientifiques, notamment : *Mi primera pregunta*. — *Examenes analitico-politicos*. Plusieurs des renseignements que je reproduis ici sont puisés dans les ouvrages de ce publiciste.

les nègres que les blancs, si, en arrivant à la Havane, ils ont à souffrir d'autres privations, d'autres douleurs. Sans parler des maladies qui leur sont propres et qui exigent tous les soins des colons pour les conserver, une multitude presque innombrable de nègres périssent dans les traversées et dans les *barracones*, notamment depuis la prohibition de la traite. Avant cette époque, les bâtiments négriers étaient soumis à une surveillance sévère de la part de la police militaire; on vaccinait les nègres à leur arrivée; on soignait les malades; et, si la maladie était contagieuse, on les mettait en quarantaine. Ces excellentes mesures engageaient les capitaines à traiter les nègres avec plus de soin pendant la traversée, et la mortalité était moins considérable. Mais, depuis l'abolition de la traite, le contrebandier négrier, ne songeant qu'à se dédommager du danger auquel il s'expose, entasse au fond de ses cachots mobiles autant de malheureux qu'ils peuvent en contenir; et, après de longs jours et de longues nuits, il arrive au port

avec une faible partie de sa cargaison, accablée, mourante, et souvent attaquée de la peste. Alors, jetée sur de solitaires rivages, elle reste sans secours, jusqu'à ce que la maladie et la mort s'en emparent. A ces calamités il faut ajouter les superstitions religieuses et l'influence qu'exercent leurs sorciers et leurs devins sur l'esprit de ces infortunés; on les voit souvent ou se suicider, ou succomber à ces pratiques secrètes et infernales, exigées par les affreux mystères de leur *obeah*.

Le plus redoutable fléau pour les Africains, c'est le *choléra*. On ne saurait imaginer les ravages que ce fléau a exercés dans nos campagnes. Dans certaines habitations il a enlevé les deux tiers des esclaves en huit jours, tandis que des infirmiers blancs et leurs maîtres, ne quittant pas les hôpitaux, donnaient des soins assidus aux nègres attaqués de la maladie, sans en être eux-mêmes atteints.

Ces éléments de destruction concourent à rendre la mortalité des nègres plus considérable

que celle des blancs. Le colon jouit pendant la traversée de soins assidus et d'une nourriture saine; une fois débarqué, il prend toute sorte de précautions pour s'accoutumer au climat, il ne travaille que modérément et à ses heures. On a cherché à répandre dans l'esprit des Européens des craintes exagérées sur les dangers de la fièvre jaune; c'est à tort. Cette maladie est maintenant tellement connue que, si on ne la néglige point à son origine, elle n'est pas plus à craindre qu'une courbature ou un refroidissement. Tout créole sait la guérir; d'ailleurs, elle ne règne que pendant les mois de la canicule. La plupart des étrangers qui abordent dans l'île à cette époque de l'année n'en sont pas atteints, et ceux qui le sont succombent rarement, surtout s'ils veulent se soumettre à un sage régime hygiénique, et s'éloigner des côtes pendant les premiers mois de leur séjour dans l'île; le danger n'est réellement à redouter que dans l'étroit rayon de deux ou trois lieues du bord de la mer. De fréquents exemples vien-

nent à l'appui de cette observation. Un séjour à *Guana-Bacoa*, petite ville située à une demi-lieue du côté opposé à la baie de la Havane, suffit même pour éviter la maladie : circonstance d'autant plus importante que, les sucreries étant pour la plupart éloignées de la mer, les colons qui se destinent aux travaux agricoles se trouvent en toute sûreté. Les preuves de la bonté de notre climat et de son influence salutaire sur les étrangers sont nombreuses. Les îles Canaries ne nous envoient-elles pas des cargaisons d'hommes accablés par la fatigue, après de longues traversées, et souvent à l'époque des plus fortes chaleurs? Eh bien! le croiriez-vous? le nombre de ceux qui succombent est infiniment plus faible que celui des Africains; pourtant, les uns et les autres sont non-seulement soumis aux rigueurs du climat, mais aussi aux travaux agricoles. Indépendamment de ces exemples, une foule d'Européens et d'Américains du Nord vivent parmi nous, appelés par le commerce et l'appât des richesses. Beaucoup

habitent la Havane, même pendant toute l'année. Les étrangers peuvent donc sans crainte venir cultiver nos campagnes vierges, qui leur offrent des trésors inappréciables et non exploités.

La douceur du colon de Cuba pour son esclave inspire à ce dernier un sentiment de respect qui approche du culte. Ce dévouement de l'esclave est sans bornes : il assassinerait l'ennemi de son maître, dans la rue, en plein jour, aux yeux de tous ; il périrait pour lui sous la torture sans sourciller. Le maître est pour l'esclave la patrie et la famille. L'esclave porte le nom du maître, reçoit ses enfants quand ils viennent au monde, les nourrit de son lait, les sert avec adoration dès leur plus tendre enfance, et, lorsque la maladie arrive, veille son maître jour et nuit, lui ferme les yeux à sa mort, puis se traîne par terre, pousse d'affreux hurlements, et, dans son désespoir, se déchire la peau de ses ongles. Mais si quelque âpre ressentiment s'éveille dans son âme, la férocité du sauvage reparaît ; il est

ardent dans sa haine comme dans son amour. Sa fureur vengeresse n'a presque jamais pour objet son maître. Lorsqu'une révolte n'est pas provoquée par les étrangers, ce qui est rare, c'est l'irritation contre le *mayoral* qui l'excite.

Voici un fait qui prouve la puissance morale du maître sur l'esprit de ces sauvages. Peu de mois avant mon arrivée, les nègres de la sucrerie d'un de mes cousins, don Raphaël, se révoltèrent. C'était un nouvel établissement ; les esclaves, récemment arrivés d'Afrique, étaient presque tous de nation *couloumie* (1), c'est-à-dire assez bons travailleurs, mais violents, irascibles et prêts à se pendre à la moindre contrariété. Cinq heures du matin venaient de sonner, le jour commençait à paraître ; Raphaël était parti depuis une demi-heure pour une autre de ses propriétés, et laissait, encore livrés au sommeil, ses quatre enfants et sa femme grosse. Tout à coup Peypia (c'est le nom de cette der-

(1) Couloumie, tribu d'Afrique.

nière) s'éveilla en sursaut, au bruit d'horribles vociférations accompagnées de pas précipités. Effrayée, elle sort de son lit, et, ouvrant le *was-ist-das*, aperçoit tous les nègres de la sucrerie qui se dirigeaient en désordre vers son habitation. Bientôt ses enfants arrivent, pleurent, s'attachent à elle et poussent des cris. Elle n'avait que des esclaves à son service, et croit sa perte certaine. Mais à peine avait-elle eu le temps de recueillir ses idées, qu'une de ses négresses entra chez elle : « *Niña*, n'ayez pas peur, lui dit-elle, nous avons tout fermé, et Miguel est allé chercher le maître. » Ses compagnes, qui l'avaient suivie, entourent leur maîtresse. Les séditieux avançaient toujours, traînant une sorte de lambeau ensanglanté qu'ils se passaient de main en main, en poussant des sifflements aigus comme les serpents du désert. « C'est le corps du mayoral ! » s'écrièrent à la fois les négresses, qui, toujours groupées autour de Peypia, tâchaient de calmer ses alarmes, tandis que les nègres, dès le commencement de la révolte,

couraient la campagne, à la recherche de leur maître. Les révoltés étaient déjà presque aux portes de la maison, lorsque Peypia aperçoit par le *was-ist-das* le *quitrin* (1), ou voiture de son mari, qui s'avançait rapidement. La pauvre créature, qui jusque-là avait attendu la mort avec courage à côté de ses enfants, faiblit à la vue de son mari, sans armes, et venant droit vers ces furieux; elle s'évanouit.... Cependant Raphaël arrivait de front sur les esclaves enivrés de sang et tous armés. Il s'arrête en face d'eux, met pied à terre, et sans prononcer un mot, le regard sévère, du geste seul il leur indique la *casa de purga* (2).... Les esclaves cessent aussitôt leurs vociférations, lâchent le corps du mayoral, et traînant le *machete* (3), la tête basse, se pressent, se poussent et rentrent at-

(1) Voiture du pays fort légère et commode.

(2) Le bâtiment où on épure le sucre.

(3) Arme des nègres, qui a quelque analogie avec le yatagan des Turcs.

terrés ! On aurait dit qu'ils voyaient dans cet homme désarmé l'ange exterminateur.

Quoique la révolte eût cédé un moment, Raphaël, qui en ignorait la cause, et qui n'était pas rassuré sur les suites, voulut profiter de cet instant de calme pour éloigner sa famille du danger. Le *quitrin* ne pouvait contenir que deux personnes; il eût été imprudent d'attendre qu'on préparât d'autres voitures. On y transporta donc Peypia, qui commençait à reprendre ses sens, et on plaça les enfants comme on put. Ils allaient partir, lorsqu'un homme percé de coups, mourant et méconnaissable, se traînant sous une des roues du *quitrin*, s'efforça d'y monter et se cramponna sur le marchepied. On lisait sur son visage pâle les signes du désespoir et les symptômes avant-coureurs de la mort; la terreur et l'agonie se disputaient ses derniers moments. C'était le majordome blanc assassiné par les nègres, qui, après avoir échappé à leur férocité, faisait ses derniers efforts pour sauver un souffle de vie. Ses plaintes, ses prières étaient

déchirantes. C'était pour Raphaël une cruelle alternative que de repousser les supplications d'un mourant, ou de le jeter sur ses enfants tout dégouttant de sang et de fange! La pitié l'emporta. On l'attacha à la hâte sur le devant de la voiture, et on partit...

Tandis que ceci se passait dans la sucrerie de Raphaël, le marquis de Cardenas, frère de Peypia, et dont l'habitation est à deux lieues de celle de sa sœur, avait été prévenu par un esclave du péril qui la menaçait, et accourait à son secours. En approchant de l'habitation, il aperçut un groupe de rebelles qui, poussés par un reste de fureur et par la crainte du châtiment, couraient vers les savanes y chercher un asile parmi les nègres marrons. Le marquis de Cardenas, alarmé par la nouvelle du danger que courait sa sœur, n'avait eu que le temps de monter à cheval et de partir accompagné d'un de ses esclaves. A peine les fuyards aperçurent-ils un homme blanc qu'ils coururent sus, armés jusqu'aux dents. Le marquis s'arrêta pour attendre : c'était témé-

rité. Mais son nègre, saisissant vigoureusement par la bride le cheval du maître et le faisant retourner : « *Mi amo*, allez-vous-en !.. Je m'entendrai avec eux. » Cela dit, il donna un coup de fouet au cheval, qui partit au galop. La horde féroce se trouva face à face avec l'esclave ; celui-ci la reçut de pied ferme, pour donner à son maître le temps de s'éloigner. Ce brave et fidèle Joseph, car il est bien de conserver son nom, comme le nom d'un héros, ce vaillant et courageux serviteur, après une défense héroïque contre ces forcenés, resta étendu sur le bord du chemin, frappé de trente-six coups de *machete*, le crâne fendu, une oreille détachée de la tête, les membres brisés... Eh bien ! Joseph vit encore, et je le vois tous les jours. Il a plusieurs cicatrices sur le visage ; sa physionomie est douce et ouverte ; le pauvre nègre paraît heureux. Son maître lui a donné la liberté ; d'abord il l'a refusée, et il ne l'a acceptée plus tard qu'à la condition de rester auprès de lui, et de le servir comme par le passé.

La révolte, qui n'était point préméditée, n'eut pas de suite; elle n'avait été motivée que par une trop rude punition infligée à un esclave par le mayoral. En se dirigeant vers la maison du maître, les révoltés voulaient seulement lui exposer leurs griefs. Les nègres demandèrent grâce à Raphaël, et, à l'exception de deux ou trois des plus coupables qu'on livra à la justice, les autres furent pardonnés. Un fait à remarquer et qui prouve l'attachement des esclaves pour leur maître, c'est que la première pensée des chefs de la révolte, avant de se soulever, fut d'arrêter le jeu des cylindres et la machine à vapeur. Sans cette précaution, la machine aurait indubitablement fait explosion et détruit la sucrerie.

Non-seulement les colons de Cuba favorisent l'affranchissement de leurs esclaves en leur procurant les moyens d'acquérir de l'argent, mais ils leur donnent souvent la liberté. Un bon service, une preuve de dévouement, la femme esclave qui nourrit un enfant de la famille, les

soins qu'elle a prodigués à un de ses membres dans sa dernière maladie, l'ancienneté des services, tout reçoit sa récompense, et cette récompense est toujours la liberté. Souvent l'esclave regarde ce bienfait comme une punition et l'accepte en pleurant. Je pourrais citer une foule de traits où l'affection du maître et la reconnaissance de l'esclave honorent l'humanité. Jusqu'à l'époque où la traite fut abolie, toutes les nations qui possédaient des colonies entravaient l'affranchissement. Le maître qui accordait la liberté à son esclave était obligé de débourser en droits de contrôle une somme équivalente au prix de l'esclave. La loi espagnole, plus généreuse, ne soumet ce bienfait à aucune taxe, elle réduit ses prescriptions à une simple *carta de libertad*, faite et signée par le maître, qui la garde dans ses archives et en remet copie au nègre. Nanti de cette pièce, l'affranchi a le droit d'exercer pour son compte toute espèce d'industrie.

Le *liberto* peut, à son tour, posséder des es-

claves et des propriétés; il y en a dont la fortune s'élève à 40 et 50,000 piastres. Mais la plus dure des conditions est celle de l'esclave d'un nègre : maître impitoyable, la férocité naturelle de ce dernier s'accroît par le souvenir de sa propre servitude, et fait revivre pour son esclave la cruauté du sauvage africain. Lorsqu'il a obtenu sa liberté par *coartacion*, il tâche de conserver les franchises des esclaves; car, si l'esclave n'a pas de droits, il n'a pas non plus de devoirs; et le nègre qui, par son affranchissement, jouit des uns, voudrait continuer à s'exempter des autres. Ainsi, tout en possédant des esclaves, des maisons, des terres, il a soin de rester débiteur envers son maître d'un *medio* (50 centimes) par jour, comme redevance des dernières 50 piastres à rembourser sur le prix de sa liberté. Cette redevance, qui le place encore au nombre des esclaves par rapport au fisc, il ne la paie jamais, et il s'exempte, par ce moyen, du service militaire et de l'impôt, à titre d'esclave non totalement libéré.

Quoique l'esclave possède le droit de propriété, à sa mort, son bien appartient à son maître; mais s'il laisse des enfants, jamais le colon de Cuba ne profite de cet héritage; il garde soigneusement le pécule de l'esclave défunt, le fait valoir, et, lorsque la somme est suffisante, il affranchit les enfants par rang d'âge. Souvent même le nègre devenu libre laisse de préférence son héritage à son maître. En voici un exemple entre mille : à l'époque où le choléra régnait ici, une vieille infirmière assistait les nègres de mon frère; elle avait été son esclave; mais, bien qu'affranchie depuis longtemps, elle continuait son service comme par le passé. La maladie s'attaqua à elle; aussitôt elle fit prier son maître de venir la voir : « *Mi amo*, je vais mourir, lui dit-elle, voici dix-huit onces que j'ai encore amassées; c'est pour vous... Cette petite monnaie, *su merced* la partagera entre mes camarades... Quant à ce bon vieux (son mari), il va mourir aussi (il se portait bien); mais en attendant, si *su merced* veut, elle peut

lui donner une once par-ci par-là pour l'aider à traîner sa vie... » La pauvre vieille ne mourut pas, mais elle guérit d'une manière qui mérite d'être racontée. Mon frère, dont la charité angélique se portait partout où l'on souffrait, ne voulut pas quitter la pauvre patiente, et envoya par écrit au médecin des détails sur l'état de la malade, lui demandant de prompts secours pour elle. Dans la violence du mal, les gens de l'art ne suffisaient pas, et souvent les ordonnances se transmettaient d'un infirmier à l'autre, à quelques modifications près. Mon frère reçut, en réponse à sa lettre, trois paquets de poudre, avec injonction verbale de les administrer d'heure en heure. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à les faire prendre à la malade, qui se mourait.... Un instant après arrive le médecin. « Eh bien! dit-il. — Elle a tout pris. — Comment? — Avec peine, mais elle a tout avalé. — Avalé! vous l'avez tuée! Cette potion était destinée à tout autre usage... » Et mon frère de se désespérer d'avoir causé la mort de la

pauvre vieille femme! Il l'avait sauvée. La négresse se calma un instant après avoir absorbé la dernière potion, dormit profondément, guérit, et maintenant elle continue de soigner les malades.

Je citerai un autre fait qui prouve à la fois l'élévation et la délicatesse d'âme d'un esclave. Le comte de Gibacoa possédait un nègre qui, voulant s'affranchir, demanda à son maître le prix auquel il l'imposait. « Aucun, lui répondit son maître; tu es libre. » Le nègre ne répondit rien, mais il regarda son maître. Une larme brilla dans ses yeux, puis il partit. Au bout de quelques heures, il rentra accompagné d'un superbe nègre *bozale* qu'il avait été acheter au *barracone* avec l'argent qu'il destinait à son propre affranchissement. « *Mi amo*, dit-il au comte, auparavant vous aviez un esclave, maintenant vous en avez deux! »

Les nègres s'identifient avec les intérêts de leurs maîtres et sont prêts à prendre fait et cause dans leurs querelles. Le général Tacon, ancien

gouverneur de la Havane, qui a fait tant de choses essentiellement bonnes dans cette colonie, mais dont le caractère dur et inflexible a excité tant de ressentiments, se plaisait à humilier la noblesse par des actes de despotisme. Il avait persécuté le marquis de Casa-Calvo, qui, à force de souffrir, finit par mourir en exil. Quelque temps après, le général Tacon donnait un grand dîner. Plusieurs cuisiniers furent mis en réquisition; mais le meilleur était le nègre Antonio, appartenant à la marquise d'Arcos, fille du malheureux Casa-Calvo. Le gouverneur, ébloui par le prestige de sa haute position, pensa que rien ne devait lui résister, et demanda le cuisinier à sa maîtresse, qui, comme vous le pensez bien, le refusa. Le capitaine-général, piqué au vif, fit offrir à l'esclave, non-seulement la liberté, mais une forte récompense s'il quittait ses maîtres pour venir chez lui ; à quoi l'esclave répondit : « Dites au gouverneur que j'aime mieux l'esclavage et la pauvreté avec mes maîtres que la liberté et la richesse avec lui. »

Les hommes libres de couleur jouissent parmi nous des garanties et des droits accordés aux colons. Ils font partie de la milice et peuvent s'élever jusqu'au grade de capitaine. Les compagnies de gens de couleur sont toujours les plus empressées à défendre l'ordre public. Plus favorisés, plus heureux que les mulâtres de Saint-Domingue, nos hommes de couleur, loin de chercher à les imiter, sont toujours prêts à sévir contre les révoltes des esclaves. Fiers de se sentir rapprochés de la caste blanche par des lois libérales, ils tâchent de se détacher complétement d'une race dégradée.

Il me reste peu de chose à ajouter sur ce grave sujet, monsieur le baron; je me bornerai à une dernière observation.

Supposons que les Anglais parviennent à obtenir sans secousse, sans troubles, l'émancipation des esclaves dans nos colonies : quelle sera chez nous l'existence de plus de sept cent mille nègres en face de trois cent mille blancs? Leur premier sentiment, leur premier besoin, quel

sera-t-il? Ne rien faire. Je l'ai dit : un travail régulier leur est insupportable; la force a seule pu les y soumettre. Les colonies anglaises, après avoir répandu plus de 25 millions de francs, n'ont obtenu d'autre résultat que la ruine de l'agriculture et la transformation de l'ancien esclavage en un état d'oisiveté et de vagabondage plus malheureux et plus immoral que la servitude. N'avons-nous pas encore sous les yeux le triste résultat de la révolution de Saint-Domingue, île jadis riche, florissante, splendide, aujourd'hui pauvre, inculte, délaissée et produisant à peine de quoi nourrir ses oisifs habitants, toujours ivres de vin et de fumée de tabac? La paresse a d'autant plus d'empire sur les nègres qu'elle n'est pas combattue par le besoin. A Cuba, la nature suffit avec luxe à tous leurs désirs; le sol offre, sans culture et en profusion, des racines colossales qu'on assaisonne avec des aromates exquis, sans autre peine que celle de se baisser pour les cueillir. Une maison? Ils n'en ont pas besoin sous une

atmosphère toujours brûlante, où les nuits sont encore plus belles que les jours. Quatre pieux, quelques feuilles de palmier, voilà tout ce qu'il faut pour se garantir de la pluie; puis des tapis de mousse et de fleurs pour se reposer, et la voûte du ciel pour s'abriter. Quant aux vêtements, la chaleur les leur rend inutiles, souvent insupportables. Un nègre indolent et sauvage, étranger à tout désir de progrès, d'ambition, de devoir, s'avisera-t-il jamais de remplacer cette vie imprévoyante, vagabonde et sensuelle, par les rigueurs d'un travail volontaire et d'une existence gagnée à la sueur de son front?

Supposons encore que, par un miracle, l'éducation morale des esclaves affranchis, se développant tout à coup, les amenât à l'amour du travai : devenus laborieux, les nègres ne tarderaient pas à être tourmentés du désir de devenir propriétaires; de là, rivalité, ambition, envie contre les blancs et leurs prérogatives. Sous un régime politique constitutionnel, dans un pays gouverné par des lois équitables, ne pourraient-

ils pas réclamer le partage des mêmes institutions? Leur accorderiez-vous tous vos droits, tous vos priviléges? En feriez-vous vos juges, vos généraux et vos ministres? Leur donneriez-vous vos filles en mariage? — « Ce n'est pas cela que nous voulons! s'écrieront les amis des noirs; qu'ils soient libres, sans doute, mais qu'ils se bornent à travailler la terre, à charrier de la canne comme des bêtes de somme! » — Ils n'y consentiront pas, eux; s'ils font ce métier aujourd'hui, s'ils se trouvent, en s'y soumettant, aussi heureux qu'ils peuvent l'être, dans leur état imparfait d'hommes sauvages, le jour où la lumière de l'intelligence luira pour eux, ils se sentiront hommes comme vous, et vous demanderont compte de leur abaissement; puis, si vous les repoussez, ils vous écraseront, et le champ de bataille restera au plus fort. Faites-y attention : point de quartier entre deux races incompatibles dès qu'elles auront donné le signal du combat.

Nous trouvons un exemple de cette vérité

dans les désastres arrivés à New-York en juillet 1834. A peine les nègres se sentirent-ils libres qu'ils aspirèrent à l'égalité. Comment l'orgueil des blancs répondit-il à l'appel ? par le feu et par le fer. Heureusement le nombre des émancipés étant très faible (1), la terreur les saisit et ils s'enfuirent. Mais où allèrent-ils se réfugier? dans les États à esclaves, pour y demander asile, protection et travail. Ainsi, les nègres que la démocratie affranchit dans le Nord sont refoulés par sa tyrannie et son orgueil dans les États du Sud, et ne trouvent d'asile qu'au sein de l'esclavage. Ce précédent a singulièrement calmé l'exaltation des *abolitionistes* de l'*anti-slavery society* (société contre l'esclavage). Les philanthropes honnêtes et religieux dont cette société se compose avaient jusqu'alors attaqué avec un zèle infatigable les préjugés qui séparent les nègres des blancs, et avaient même essayé de

(1) Il n'existe, dans l'État de New-York, que 44,870 personnes de couleur sur 1,113,000 blancs, et dans la ville de ce nom, 13,000 personnes de couleur sur 200,000 blancs.

mélanger les races par des mariages (1); mais, arrêtés par les conséquences graves de leurs prédications, ils se bornent aujourd'hui à encourager l'exportation des nègres en Afrique. Cette mesure serait la plus sage, si elle était praticable, et surtout si elle était compatible avec la conservation de nos colonies. Ainsi, partout où on a essayé de l'émancipation, le résultat a été : cessation de travail et ruine des colons, ou perturbation et désordre social.

J'en étais là, lorsqu'un journal, où se trouve le récit d'un procès qui vient d'être jugé à la Martinique, me tombe sous la main. Cette relation est accompagnée d'accusations amères contre les colons et de conclusions en faveur de l'émancipation. Il s'agit d'une négresse qui, après avoir été la concubine de son maître, empoi-

(1) De tous les essais des *abolitionnistes* pour rapprocher les deux races, celui des mariages a le plus irrité l'orgueil des Américains, comme tendant davantage à l'égalité. Un révérend docteur ayant le premier célébré, à Utica, le mariage d'un nègre avec une jeune fille de couleur blanche, il y eut dans la ville un soulèvement.

sonne par jalousie le bétail de celui-ci. Le maître impitoyable la jette dans un cachot et la condamne au supplice de la faim; puis, accusé devant le tribunal, il est absous. Rien de plus révoltant! Mais qu'y a-t-il ici de plus odieux, du crime ou du jugement? Sans contredit le jugement. L'action d'une maîtresse qui empoisonne son amant par jalousie et celle d'un homme qui fait périr sa maîtresse par vengeance sont des crimes horribles, mais des crimes commis sous l'influence des passions; on en voit de semblables parmi les blancs. Ce n'est ni un argument de plus ni une preuve de moins pour ou contre l'esclavage. Quant au jugement, il est inique, car il est le résultat de mauvaises lois; et si la législation de la colonie est vicieuse, il n'en résulte pas que l'émancipation soit un bien. Corrigez vos codes; rendez-les plus sages, plus justes, plus humains, et vous pourrez, en accordant aux nègres un sort meilleur qu'il ne le serait par l'émancipation, vous abstenir de dépouiller vos colons et de troubler le monde.

D'ailleurs vous avez encore un moyen d'améliorer le sort des esclaves : maintenez rigoureusement l'abolition de la traite. Les maîtres veilleront avec plus de soin sur l'esclave, propriété dont la valeur augmentera, et ce qui n'aura pas été obtenu par l'humanité sera dû à l'intérêt.

L'expérience prouve qu'il meurt à Cuba près de moitié de plus d'affranchis que d'esclaves. Pendant les années 1832, 1833 et 1834, il est mort dans l'île un nègre libre sur trente, et un nègre esclave sur cinquante-trois esclaves.

Maintenant je vous demanderai :

Les nègres esclaves sont-ils plus heureux en Afrique que dans nos colonies ?

Une fois arrivés en Amérique, trouvent-ils un avantage réel à être émancipés plutôt qu'esclaves ?

La justice et l'humanité s'accorderont-elles avec l'attentat à la propriété et avec la lutte sanglante qui résulterait de l'émancipation ?

Est-ce par un sentiment de philanthropie

réel que les Anglais agissent contre l'esclavage dans les colonies espagnoles? Et les moyens qu'ils emploient pour arriver à leur but sont-ils compatibles avec les sentiments de philanthropie qu'ils proclament?

Le bien-être matériel dont les esclaves jouissent à Cuba, la protection que les lois leur accordent, ne sont-ils pas préférables, pour eux, aux chances d'une vie vagabonde et misérable, pour les colons, aux perturbations horribles que l'existence de ces hordes sauvages, étrangères aux mœurs, aux usages et aux préjugés de la colonie, pourrait y causer?

Éclairez-moi sur ces diverses questions, monsieur le baron; je vous mande ce que l'expérience m'a suggéré; je vous expose mes convictions et mes doutes; l'amour de la vérité a été mon seul guide. La justice abstraite est chose grande et sublime sans doute, mais rarement compatible avec notre faiblesse. Dieu même, pour nous l'accorder ou nous l'imposer, est obligé d'y joindre l'équité, qui la tempère.

# LETTRE XXI

—

SOMMAIRE

La mort à la Havane. — Scène de nuit. — Le bonheur véritable est dans l'équité de l'âme. — Le balcon. — La jeune fille. — Les oiseaux privés. — La négresse. — Pressentiment. — La morte. — Le catafalque — L'enterrement. — Les nègres en grand costume. — Le cimetière. — Les ossuaires. — El señor Espada. — Nègres et blancs inhumés pêle-mêle. — Apothéose de l'égalité et honneur aux hiérarchies humaines. — Le Havanais ne comprend pas la mort. — Vitalité sous les tropiques. — L'homme du Nord. — Prévoyance paternelle à Cuba. — Cuba manque de souvenirs. — Poésie de l'espérance. — La cathédrale de la Havane. — La messe. — Architecture indigène. — Les patronesses des saints. — Les robes de la Vierge. — Tombeau de Christophe Colomb. — Sainte-Hélène et Cuba. — La vie des grands hommes ne s'accomplit qu'au delà du tombeau.

## LETTRE XXI

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

Vous, mon cher marquis, observateur si fin, si délicat, vous qui, ayant parcouru l'Europe, avez recueilli de si riches moissons, et dont l'esprit philosophique a su si bien apprécier le bien et si sévèrement condamner le mal, vous me permettrez de lever un coin du voile qui couvre encore à votre pénétration nos régions tropicales. Vous y trouverez plus de nature que

d'art ; et si vous jugez que l'une ne vaut pas mieux que l'autre, vous conviendrez au moins que nous avons pour nous encore l'espérance.

La nuit était belle et brûlante; les rayons de la lune se faisant jour à travers les barreaux de ma fenêtre ouverte, répandaient leur douce lumière sur les fleurs peintes de ma moustiquaire, et venaient mourir en reflets roses sur les draps de mon lit. Bleu et brillant de myriades d'étoiles, le ciel se reflétait à la surface de la mer, qui, pétillante de mille feux, remplissait l'espace d'étincelles fugitives tour à tour dispersées et emportées par la brise. Tout était grandeur, silence, volupté dans la nature. Quoique fatiguée de ma journée, je ne pouvais, en face de tant de beautés, me décider à échanger la veille pour le sommeil, la vie pour la mort.

— Non, me disais-je, la vie n'est pas si misérable que le prétendent certains esprits fâcheux, certaines âmes exigeantes et superbes : la vue du ciel, la beauté de la nature, la lumière,

la paix de la conscience, biens à la portée de tous, sont, pour l'homme, de sublimes éléments de bonheur. Ces dons magnifiques et les jouissances qui résultent de la santé, de la force, de l'usage de nos facultés, et dont l'énumération serait infinie, sont autant de sujets de reconnaissance éternelle envers la Providence. Et pendant que je faisais ces réflexions, mon regard, à travers ma moustiquaire, apercevait, à la clarté de la lune, des masses de cactus et de lianes toutes brillantes, qui, suspendues au toit de la maison voisine, se répandaient sur le mur et allaient se perdre en se jouant entre les barreaux du balcon. Ces cactus, ces lianes et ce balcon ramenèrent naturellement ma pensée sur une jeune fille que j'y apercevais souvent à la fin du jour. Elle venait humer l'air, et restait couchée sur sa *butaca*, pendant qu'une négresse, assise à terre, lui tenait les pieds des deux mains sur ses genoux pour qu'ils n'effleurassent pas la terre. Deux *tomeguines* privés

voltigeaient autour des plantes grimpantes qui couvraient le balcon, et, tout joyeux, venaient recevoir en chantant les graines que la jeune fille leur distribuait. Elle était grande, belle et d'une excessive maigreur. Sa peau délicate était pâle et transparente; et quoique dans un état habituel de langueur, elle avait parfois des mouvements de folle gaieté : alors ses grands yeux noirs, profonds et voilés de longs cils, brillaient d'un éclat extraordinaire. Elle prenait la tête crépue de sa négresse; elle folâtrait avec elle, la frappait doucement sur les joues et faisait cent autres folies; puis, lasse, souffrante, elle retombait sur le dos de sa *butaca*, et jouait machinalement avec les grains du chapelet pendu au cou de l'esclave, qui, attentive, inquiète, le regard attaché sur ses moindres mouvements, semblait ne vivre que de la vie de sa maîtresse. Je ne sais quel charme, quel attrait me portait derrière ma persienne à l'heure où la jeune fille paraissait : j'aimais à la regarder parce qu'elle était belle,

je l'aimais parce qu'elle souffrait, et je craignais chaque jour de ne pas la retrouver le lendemain. —Ne vous est-il jamais arrivé, mon cher marquis, d'éprouver une inquiétude secrète, sans cause, qui ressemble à la peur, et qui n'est souvent qu'un pressentiment avant-coureur immédiat d'un malheur? Depuis plusieurs jours elle n'avait point paru. Je ne sais quelle crainte vague s'emparait de moi en y songeant. Ce soir-là les fenêtres, comme toujours, étaient ouvertes, et quoiqu'un calme profond régnât dans la ville, je croyais entendre du fond de mon lit quelque agitation dans l'intérieur de la maison; mais à peine si je le remarquai. Dans nos habitations à jour, on est si accoutumé à plonger chez le voisin, qu'on ne trouve plus de charme à la curiosité.

La nuit s'avançait; la brise de terre commençait à fraîchir et à répandre un calme plein de douceur sur mes sens; je dormais déjà, lorsque je fus éveillée par des cris comme je n'en avais pas entendu depuis mon enfance : c'était de la

douleur, de la rage africaine!... — Une voix rauque et brisée répétait sans cesse : « *Mi amo! mi amo! niña! ah! niña de mi corazon!* »

— C'est une négresse qu'on bat, m'écriai-je.

L'âme indignée, révoltée, je sautai de mon lit, comme si j'eusse pu empêcher le mal, et d'un bond je me trouvai cramponnée aux barreaux de ma fenêtre. — Mais — quel triste spectacle, grand Dieu! Le salon où donnait le balcon voisin était dans l'obscurité : au delà, la vue se trouvait arrêtée sur un lit de sangle posé au milieu d'une seconde pièce, sur lequel je n'apercevais, à la distance où je me trouvais et à la lueur des bougies, qu'un bras pendant hors du lit et une forêt de cheveux noirs traînant jusqu'à terre. — Plus loin, un homme assis, les deux mains sur le visage, se livrant à tout le désordre de la douleur; — puis, une négresse, presque sans vêtements, se roulait par terre, criait et s'abandonnait au plus violent désespoir : — je compris tout! — Pauvre fleur! à peine éclose, ton calice ne s'est ouvert que

pour renvoyer au ciel le parfum qu'il avait déposé dans ton sein !

Le jour suivant, dès le matin, un silence profond régnait dans la maison. Les croisées étaient ouvertes, la porte d'entrée abandonnée à tout passant. Au milieu du salon, sur un catafalque éclairé de pyramides de bougies et bordé de cierges, reposait la jeune fille, en habit de religieuse de Santa-Clara. Sa tête était ornée d'une guirlande de roses blanches, et tout son corps couvert de fleurs jetées par les curieux qui pénétraient sans cesse dans la maison pour répandre de l'eau bénite sur la défunte. Le père et la négresse avaient disparu : deux prêtres seuls priaient auprès de l'ange et faisaient les honneurs au public, pendant que les deux *tomeguines*, huchés sur le balcon, étourdis et joyeux, becquetaient en jouant les gouttes de rosée qui brillaient encore sur les cactus de la veille.

Le lendemain, le convoi réuni se mit en marche pour le cimetière.

L'enterrement d'une personne de haut rang, à la Havane, est entouré de pompe, comme s'il devait payer la dette entière du souvenir. Le corps est déposé sur une voiture à quatre roues, la seule peut-être qui existe dans la ville. Des prêtres priant à haute voix suivent immédiatement; puis un grand nombre de nègres, habillés en grande livrée, ornés de galons à armoiries sur toutes les coutures et en culotte courte, marchent sur deux rangs, portant des torches à la main. Les *quitrins* de luxe arrivent ensuite; chaque personne seule occupe le sien, et le convoi se prolonge considérablement. — Un nègre en livrée, mon cher marquis, est un spectacle curieux, divertissant et fort peu en harmonie avec la gravité d'un convoi; et c'est à grand regret que je suis obligée, pour satisfaire à la vérité historique, de mêler aux tristes images qu'offre ce récit la peinture fidèle de ce costume brillant et grotesque, porté seulement dans les enterrements. Des cohortes africaines, ainsi accoutrées, se prêtent mu-

tuellement dans les familles pour augmenter l'éclat des enterrements. Mais comme, dans l'habitude ordinaire de la vie, les nègres sont fort peu vêtus, qu'ils ont des épaules accoutumées à peine à se soumettre au poids d'une manche de chemise : lorsqu'ils se sentent accablés par ces habits de drap alourdis par les galons, et leurs têtes affublées de chapeaux à trois cornes; quand, au lieu de leurs larges pantalons de toile, ils se trouvent emprisonnés dans des culottes collantes de drap, on les voit souffler comme des marsouins, les habits ouverts, les coudes des manches portés jusqu'au milieu du bras, par la tendance de l'épaule à s'en débarrasser, et, pour compléter la caricature, les chapeaux en arrière ou sur le coin d'une oreille, conservant à peine assez d'équilibre pour ne pas tomber de la tête.

Le convoi partit : j'aurais voulu le suivre. Je sentais le besoin de prier pour tout ce que j'avais perdu : — mon père, l'image sainte de Mamita, planèrent autour de moi le reste de la

nuit; et le lendemain, à sept heures du matin, j'étais en *quitrin* sur la route du cimetière.

Je sortis de la ville par la porte de la *Punta*. Après avoir longé les murailles sur le bord de la mer, nous passâmes devant l'ancienne prison, qui sert actuellement de caserne à une partie de la garnison, et en tournant vers la droite, nous traversâmes la belle promenade de la *Punta* et ses immenses allées de sycomores. Bientôt la mer reparut à droite, bleue, calme, éblouissante des jets de lumière qui tombaient à flots du ciel sur sa surface. A ma gauche s'étendait une végétation splendide, baignée par les rayons brûlants du soleil ; mais loin de s'affaisser sous sa puissance, elle se montrait haute, orgueilleuse, jeune et riante, se dessinant dans de moelleux contours, étalant ses grâces dans ce golfe de lumière et d'or. A cette vue, je sentis un rayon de joie qui me pénétra au cœur. En vain mon esprit cherchait dans cette nature resplendissante quelques accords doux et mélancoliques qui répondissent aux sentiments douloureux,

aux pensées de mort qui m'avaient assaillie pendant une partie de la nuit; je ne trouvais partout que la vie, la vie mouvante, jeune et parée de sa robe de noce. Mais bientôt, non loin de la côte, j'aperçus la tour de *San-Lazaro*, prison d'État, avec ses murs noircis par le temps, et tout échevelés et luisants du limon de la mer.

Quelques pas plus loin, à droite, l'hôpital des *lazarinos* et la maison des aliénés vinrent tour à tour attrister mon cœur. — Ainsi, me disais-je, partout où la nature se manifeste, tout est grandeur, magnificence! partout où le pied de l'homme pose son empreinte, il n'y reste que souffrance et misère! — Peu d'instants après, nous étions en face d'un portique en pierres de taille, simple, de bon goût, orné de bas-reliefs dans le fronton, et flanqué des deux côtés d'énormes massifs d'arbres dont les fleurs et les fruits retombaient en profusion sur les urnes funéraires posées aux extrémités; nous étions à la porte du cimetière. Le cimetière se compose de deux longues allées pavées en

dalles plates, formant une croix grecque, qui se divise en quatre compartiments égaux entourés chacun d'une grille et de cyprès d'une grandeur prodigieuse. La première chaussée conduit à une chapelle qui se trouve en face, à l'extrémité de l'enceinte. J'étais à peine arrivée, que, toute troublée, le cœur ému, je me dirigeai d'un pas précipité, malgré la chaleur excessive, vers le fond de l'enceinte, non sans tourner la tête à droite et à gauche, dans l'espoir d'apercevoir un monument, une ligne, un mot qui m'indiquât la dernière demeure de mes parents les plus chers. — Mais rien! aucune espérance ne venait encourager mes recherches : un terrain inégal et boursoufflé comme du sable mouvant et volcanique s'offrit d'abord à ma vue. A mesure que je me rapprochais de la chapelle, j'apercevais quelques pierres sépulcrales. — C'étaient des tombeaux rangés en lignes, avec ces indications générales à la tête de chaque rangée :

*Para los presidentes gobernadores.*

Puis plus bas :

*Para los generales de los reales exercitos.*

*Para los obispos.*

*Para los ecclesiasticos.*

Puis, sur la ligne de la noblesse, quelques pierres tumulaires avec les noms et les titres des derniers morts. — Du reste, point de fleurs, point de couronnes, aucun symbole cultivé par le souvenir de chaque jour. — Puis, le nom de mon père, de *mamita*, nulle part.

Lasse, découragée, je m'appuyai un moment sur une des colonnes de la chapelle. — « *A quien busca la Señora?* (Que cherche la Señora?)» bourdonna à mes oreilles une voix rauque et joviale. Je tournai la tête et j'aperçus près de moi un homme de mine ouverte, à peine vêtu, coiffé d'un énorme chapeau de paille. « Je cherche l'endroit où reposent les restes de mon père et de mon aïeule, lui dis-je. — Si la *niña* me dit leurs noms et l'année de leur mort, nous verrons. » Je lui donnai les indications. « San Cristobal, s'écria-t-il, ce bon saint lui-même, avec toute sa force, ne saurait sou-

lever le poids qui le recouvre! Le cimetière de la Havane, voyez-vous, est trop petit pour le petit nombre de ses habitants, et nul ne saurait avoir une place à part : chacun est enterré à son tour et tous pêle-mêle; puis, lorsque le terrain commence à se gonfler, voyez-vous là, niña, eh bien! alors, on fouille la terre, on nivelle le sol, tout prêt ensuite à recevoir de nouveaux hôtes, pendant que les os des anciens vont grossir les masses que voilà. » — Et il me désignait du doigt quatre ossuaires pyramidaux qui formaient — profanation exécrable! — les quatre coins du cimetière.

Jusqu'en 1805, les morts, ici, avaient reposé sous le parvis des églises. A cette époque, pendant le gouvernement de don Francisco Someruelos et par l'influence de l'évêque, *el señor Espada*, la Havane fut douée d'un cimetière. Ce digne prélat, aussi saint qu'éclairé, convaincu des graves inconvénients attachés à l'habitude d'enterrer les morts dans les églises, particulièrement sous l'atmosphère brûlante des tro-

piques, demanda au gouvernement supérieur l'autorisation et les fonds nécessaires pour faire construire un cimetière. Il obtint l'un, et ne voyant pas arriver les autres, il se chargea de faire l'œuvre à ses propres frais. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de ses ouailles l'adoption de ce saint asile, et qu'il put leur persuader que l'âme pouvait aller au ciel, même quand le corps repose sous le soleil, au milieu de la nature. Le saint homme, entraîné par l'exaltation de la vertu évangélique, de peur que la vanité n'établît trop de différence entre la tombe du riche et celle du pauvre, défendit l'érection de tout monument et même tout achat de terrain. Il permit ensuite que les nègres fussent inhumés pêle-mêle avec les blancs. Néanmoins, il établit des lignes de démarcation pour les corporations et les autorités, consacrant ainsi une hiérarchie après la mort, pendant que, pour ménager l'envie du pauvre, il ajoutait l'amertume à la douleur du riche en lui enlevant les cendres de ses proches. Au reste, l'erreur du

saint prélat ne diminue en rien ses vertus et ses bienfaits, dont la mémoire sera toujours chère aux Havanais.

Mais il serait juste et louable de modifier le règlement du cimetière, et de l'agrandir, pour que la mère aille pleurer son enfant sur sa tombe, et qu'en y déposant une fleur, en pressant de sa main la terre qui le couvre, elle puisse croire qu'elle le caresse ; pour que la jeune fille, en collant ses lèvres contre le marbre qui renferme les restes de sa mère, puisse lui demander encore un conseil, une bénédiction ; — et enfin, pour que dans ce cimetière, œuvre du progrès et de la piété, la dépouille des morts ne soit pas jetée aux vents, comme aux voiries de Montfaucon.

D'ailleurs, l'imagination mobile des Havanais n'est que trop portée à l'oubli. La vie intérieure de l'homme n'est que le reflet de la nature extérieure qui l'environne. Le Havanais n'a pas la pensée de la mort. Il ne la comprend pas, ne s'en inquiète pas, en parle gaiement, comme d'un

banquet, comme d'une fête. — Sous un climat puissant, où la vie est partout, pénètre partout, l'énergie ardente de la vitalité absorbe toutes les facultés, et les tient sous sa puissance par la renaissance perpétuelle de la nature. Comment l'homme du Midi, constamment frappé par le spectacle saisissant d'une végétation grandiose et splendide, dont la sève variée se reproduit sous mille formes, sous mille couleurs, et dont la vie est éternelle, accoutumé à voir sans cesse sous ses yeux les fleurs, les boutons et les fruits se renouveler à la fois sur les arbres, sous un ciel toujours chaud, toujours pur; — comment, dites-moi, mon ami, comment comprendrait-il la mort? La vie, c'est la jouissance, et il jouit de tout et toujours. La mort passe à côté de lui, et il ne s'en aperçoit pas; il n'en a pas le temps, agité, ébloui, ardent, heureux qu'il est! — L'homme du Nord, au contraire, accoutumé à lutter contre l'âpreté d'un climat dénué des secours de la terre pendant une partie de l'année, ayant toujours sous ses yeux le spectacle désolant de

la nature dépouillée, se trouve tout naturellement familiarisé avec l'idée de la destruction et s'y complaît par habitude. Les privations, le travail, la souffrance, le rapprochent de la mort. S'il chante, c'est une ballade sur ses ancêtres, dont il rappelle les hauts faits ; s'il rêve, il évoque les mânes des héros de sa tribu ; et pendant ses heures de loisir il arrose religieusement l'arbre qu'il planta sur la tombe de sa mère. Sous une atmosphère lourde, épaisse, dépourvue de soleil, en face de glaces éternelles et d'arbres dépouillés, aucune variété, aucun mouvement ne vient distraire ses pensées ; rien de gracieux, de voluptueux dans la nature, ne vient agiter ses sens. A force de calme, le sang se fige dans ses veines, et il finit, pour ainsi dire, par vivre en mourant.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que chez les Havanais cette influence de la nature et du climat affaiblisse la faculté de la douleur, comme celle du souvenir ; bien au contraire, l'intimité des liens de famille, la vie sociale

concentrée dans les affections tendres et dans les plaisirs de l'amour, développent en lui la faculté de sentir, exalte ses regrets à la perte des objets qui lui sont chers. Mais son affliction est aussi violente que fugitive, et je doute qu'on ait jamais vu d'exemple dans ce pays, comme dans certains pays septentrionaux, de ces douleurs profondes qui durent autant que la vie, et dont on finit par mourir : ici, la douleur peut tuer, mais non durer.

Je me permettrai une observation que vous apprécierez, je n'en doute pas, avec toute la sagacité de votre esprit. A la Havane, le fils n'attend pas la mort de son père pour jouir de l'opulence. Le chef de la famille, à mesure que chacun de ses enfants arrive à l'âge de raison, lui fait sa part, et lui dit en la lui remettant : «*Hijo mio, fomentate* (Mon fils, soutiens-toi).» Et comme on élève une fortune en peu de temps, avant que le père ait accompli sa carrière, les enfants sont riches de leur propre bien, souvent plus riches que leur père : ainsi,

le sentiment pur et saint de l'amour filial est rarement souillé par de coupables calculs, qui répugnent autant à la morale qu'à la nature.

Préoccupée par ces réflexions, je ne m'étais pas aperçue que nous étions déjà dans la ville, et que mon *negrito* allait toujours devant lui, sur sa mule, en attendant mes ordres. Nous aurions marché longtemps encore, si le son retentissant d'une cloche n'était venu frapper mes oreilles : nous étions auprès de la cathédrale.

La cathédrale actuelle de la Havane, dans les premiers temps modeste chapelle consacrée à saint Isidore, fut reconstruite en 1724 par les jésuites. Peu d'années après, la compagnie de Jésus ayant été expulsée, son église devint la première paroisse de la ville. Son architecture n'a ni style ni antiquité : c'est un mélange de gothique, de mauresque et de mexicain primitif qui, comme tous les ouvrages de l'art chez les peuples jeunes, est l'imitation naïve de la nature. Sur les découpures africaines et du moyen-âge, on voit se grouper des fruits entre-

lacés par des lianes et des guirlandes de fleurs, puis des imitations de feuilles de papayer larges et lustrées, comme de légers rubans, se tortillant avec souplesse autour de colonnes sans base, couronnées de panaches exubérants, en corolle d'ananas. Cette richesse luxueuse, jeune et puissante, jetée ainsi naïvement à flocons sur ces vieilles formes traditionnelles, me rappelle ces villes superposées qu'on trouve en Italie, où les générations, foulées et refoulées les unes sur les autres, se servent mutuellement de linceul ; où la vie succède à la mort, sous une autre forme, à un étage supérieur ; où des jardins ravissants s'épanouissent à la chaleur des catacombes. Comme vous voyez, mon cher marquis, Cuba manque de la poésie des souvenirs : ses échos ne répètent que la poésie de l'espérance.

Nos édifices n'ont pas d'histoire ni de tradition : le Havanais est tout au présent et à l'avenir. Son imagination n'est frappée, son âme n'est émue, que par la vue de la nature qui l'environne ; ses châteaux sont les nuages gigan-

tesques traversés par le soleil couchant; ses arcs de triomphe, la voûte du ciel; au lieu d'obélisques, il a ses palmiers; pour girouettes seigneuriales, le plumage éclatant du *guacamayo;* et en place d'un tableau de Murillo ou de Raphaël, il a les yeux noirs d'une jeune fille, éclairés par un rayon de la lune à travers la grille de sa fenêtre.

Le son des cloches devenait de plus en plus strident et sonore. Je ne sais, mais il me semblait que cet appel m'était plus particulièrement adressé. J'avais à prier pour mon père, pour mamita.

J'entrai dans la cathédrale : la messe finissait. Tout était éclat dans l'intérieur de l'église. De hautes pyramides de bougies allumées, comme des foyers ardents, rehaussaient la magnificence des autels tout éblouissants de dorures, de reliques et de flambeaux en or et en argent incrustés d'émaux et de pierreries. Toute l'église était jonchée de fleurs, dont les parfums divers se mêlaient à l'odeur de l'encens. Ces émanations

inappréciables, l'harmonie suave de l'orgue et l'extrême chaleur portaient à la fois le trouble et l'ivresse dans les sens. La sainte Vierge surtout était de toute beauté, éclatante de pierreries, de couronnes de fleurs et de gazes d'argent : on célébrait sa fête.

Les dames de la haute noblesse sont chargées du service particulier des saints et de la Vierge. Chaque église a sa dame patronesse qui organise et dirige le service du saint qu'on y vénère. Sa maison est composée de plusieurs employés et d'un majordome qui gère les biens du saint, provenant de sommes considérables à eux léguées par des âmes pieuses. La dame patronesse surveille l'administration des fonds. Elle se charge exclusivement de renouveler les costumes de la Vierge, dont la garde-robe est somptueuse et variée, ainsi que les ornements de son autel, composés de mille joyaux, de vaisselle d'or et d'argent et de draperies de dentelles. Lorsque les jours de fête arrivent, c'est un assaut de luxe et de magnificence. Si le re-

venu est insuffisant, la patronesse couvre les frais, car il faut qu'à tout prix elle fasse honneur à sa foi et à son amour-propre. Le jour de l'adoration du saint, la patronesse invite sa société aux offices, et lui offre un magnifique *refresco* chez elle en sortant de l'église. Voici un fait arrivé l'année dernière, le jour de ma patronne, la vierge de *las Mercedes*, révérée particulièrement ici. Ma tante, la comtesse douairière de Montalvo, patronesse de la Vierge, avait commandé les plus riches étoffes à Madrid pour le costume du jour de la fête, qui se trouvait à la fin de septembre, c'est-à-dire en plein équinoxe. Les étoffes étaient attendues depuis deux mois, mais elles n'arrivaient point. La semaine de la neuvaine arrive, et point de robe neuve.

Ma tante était au désespoir, tout était désolation dans la maison..... lorsque, la veille même de la fête, apparaît dans le port un navire tout désemparé; ce navire apportait le trésor attendu; et quoique l'équipage, se croyant perdu, eût, pour diminuer le lest, jeté à la mer

une grande partie de la cargaison, il avait non-seulement conservé le précieux dépôt, mais il l'avait exposé, et la caisse magique était devenue l'objet de prières ferventes.

L'arrivée du bâtiment, la veille même du jour de la fête, après un si grand danger, est comptée au nombre des miracles de la Vierge de *las Mercedes*.

L'office approchait de sa fin, on sortait de l'église. Je ne sais si la prière collective est plus efficace que la prière individuelle ; quant à moi, je ne prie jamais avec autant de ferveur que lorsque je suis seule ; aussi je laissai s'écouler ce torrent humain, contemplant avec plaisir blancs, hommes de couleur et nègres mêlés. Fière du bon sens et de l'humanité de mes compatriotes, je me disais, en songeant à nos voisins du Nord : « Ici au moins les rangs s'effacent là où la religion règne, et la maison de Dieu est la maison de tous ! » Ma prière était finie, j'allais partir ; mais au moment de traverser l'église, je ne sais quelle pierre tumulaire vint

frapper ma vue à la droite du maître autel. Toute préoccupée de mes recherches du matin, je revins sur mes pas... C'était une pierre modeste scellée dans le mur; au-dessous d'elle on lisait cette inscription naïve et toute primitive.

« O restos e imagen del gran Colon!
« Mil siglos durad, guardados en la urna
« Y en la remembranza de nuestra nacion. »

Sur la surface de la pierre on avait empreint grossièrement les traits d'un homme... ou plutôt d'un dieu, car Hercule en fit moins et fut admis dans l'Olympe. Salut, illustre héros!... Colomb! Salut! toi, dont la vertu égala la foi, et dont la foi égala la volonté!... Grand cœur, haute intelligence, qui sus reculer les bornes du monde connu, en affrontant tous les dangers, toutes les injustices! modeste, simple dans la grandeur; fort, haut, puissant dans l'adversité!... Toujours en proie aux passions et à l'envie de la médiocrité, mais regardant en pitié la faiblesse humaine, il ne fit jamais le

mal; et, grand, immense, continua son vol dans les régions supérieures, comme l'aigle du désert. La nature de Colomb est une belle création de Dieu, prédestinée à changer la face du monde; mais en le douant de son rayon divin, fanal lumineux qui devait le guider dans ses recherches lointaines, il voulut le soumettre aux plus pénibles, aux plus douloureuses épreuves, pour qu'il n'oubliât pas qu'il était homme.

Je ne sais ce qu'il y a de plus merveilleux dans Colomb, de sa volonté ou de sa foi; mais, sans aucun doute, ce qui l'éleva au-dessus de sa propre gloire, ce fut sa sollicitude pour la postérité; et s'il se présente grand et touchant à la fois, lorsqu'en pleine cour, entouré de tout l'éclat du trône, assis à côté du roi Ferdinand et d'Isabelle, il raconte avec une modeste simplicité ce qu'il a vu, sans s'arrêter à ce qu'il a fait; si plus tard il se montre héroïque lorsque, maître souverain au milieu de ses conquêtes, il baisse la tête au nom du roi prononcé par l'infâme Bobadilla, et se laisse charger de fers, Co-

lomb ne fut jamais plus digne d'admiration que ce jour où, retournant en Espagne à bord de *la Niña*, pour rendre compte de sa première découverte, il se trouva assailli par une violente tempête au milieu de la mer Atlantique.

Les matelots invoquaient les saints, faisaient des vœux, avaient recours aux charmes : le désespoir était partout ; leur perte paraissait inévitable, et on s'attendait à chaque instant à être englouti sous les flots.

... Que faisait Colomb pendant que la mort se présentait à lui sous une forme si effrayante ?... Il écrivait le récit circonstancié de son voyage, le plaçait soigneusement dans une boîte de fer-blanc enveloppée de toile cirée, puis l'enfermait dans un gâteau de cire, et, après avoir pris les plus minutieuses précautions pour qu'il fût préservé de l'eau de la mer, il le jetait au fond de l'Atlantique, dans l'espoir qu'un accident heureux viendrait découvrir un dépôt si précieux au monde !

Colomb mourut à Valladolid, abîmé dans les

douleurs de l'âme et du corps, et sans avoir même pu léguer son nom au nouveau monde qu'il avait découvert. Ses restes furent envoyés à Séville, de là à Saint-Domingue, et enfin transportés à la Havane en 1796. Ainsi, après sa mort comme pendant le cours de sa vie, sa destinée fut de courir le monde ; mais la Havane saura garder un si bel héritage. La dépouille mortelle de Colomb reposant sur cette terre qu'il dévoila au monde au prix de tant d'efforts et de souffrances, sur laquelle il implanta le bienfait de la civilisation, est une grande pensée, remplie de noble et touchante poésie.

La destinée de l'homme célèbre sur la terre ne finit pas avec la mort, ce n'est qu'au fond de sa dernière demeure que le cadre de sa vie est achevé ; c'est là que l'harmonie se complète. La vie de Colomb n'a terminé son cours qu'en 1796, sur le sol havanais. Là, se trouve sa réhabilitation et sa récompense.

Le rocher de Sainte-Hélène, tombeau de Napoléon, devint dépositaire, non-seulement

de sa grandeur et de ses malheurs, mais un simulacre visible et matériel de ses fautes et de son expiation : toucher à cette tombe fut une profanation, un assassinat, le meurtre d'une gloire, une faute qui dérangea l'ordre moral de toute une destinée. En fouillant cette terre consacrée par la volonté de Dieu, en remuant les cendres du héros, on a troublé l'ordre admirable des conséquences de sa vie ; et, chose remarquable, le souvenir de cette grande gloire qui ne cessait de retentir dans le monde entier, lorsque son corps, comme un géant endormi, reposait sur son rocher sauvage, paraît enseveli avec lui dans le caveau prosaïque qu'il occupe. Napoléon à Sainte-Hélène appartenait au monde; aux Invalides, il n'est plus qu'à la France !

Mes lèvres effleurèrent la pierre sainte qui protége les restes de Colomb, et je sortis de la cathédrale faisant des vœux pour que le gouvernement espagnol élève un jour à cet homme illustre un monument digne de sa vie et de sa mort.

# LETTRE XXII

—

SOMMAIRE

Les deux veillées. — Mon parent l'observateur. — Le *velorio*. — Le *sacateca*. — Les culottes du mort. — Scène nocturne. — La veuve. — Les amours. — La *tertulia*. — Minuit. — L'orgie. — Facétie. — L'Espagne et son étiquette sur l'estrade mortuaire. — L'insouciance créole à table. — Don Saturio. — *Velar el mondongo*. — Le *lechon*. — Le chien. — *Ño Pepe el mocho*. — *El matador*. — Le bal. — Le mouchoir brodé. — Le Bouvier. — Promenade à la *finca*. — Amours. — Repas homérique. — Mœurs bourgeoises et mœurs rustiques.

# LETTRE XXII

A MADAME LA VICOMTESSE DE WALSH (1).

Havane, le 18 juin.

Suivez-moi, chère madame, vous dont l'originalité piquante n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce au milieu des élégances parisien-

(1) Cette lettre était écrite, lorsque madame la vicomtesse de Walsh fut enlevée à ses amis, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Cette perte a été vivement sentie par tous ceux qui la connaissaient. La bonté de son âme, l'originalité de son esprit, lui gagnaient tous les

nes et des devoirs de la vie civilisée; venez dans un lieu inconnu et singulier vous mêler par la pensée à des mœurs qui n'ont pas été décrites et qui à peine ont été observées. N'avons-nous pas dans notre monde assez d'empreintes effacées, pour que les vives saillies de ces médailles qui viennent d'être frappées et brillent encore de leur éclat natif, nous attirent par un certain charme? Que de nuances équivoques dans notre Europe, où tous les rayons et toutes les couleurs se confondent et finissent par composer un crépuscule incertain! Ici, les couleurs sont franches et vives; elles plaisent par une grâce sauvage étrangère à notre vie habituelle.

Je venais d'écrire hier soir une lettre à un

cœurs. Elle réunissait à toutes les grâces féminines un courage et une volonté énergiques, voilés par une légèreté pleine de charme et de bienveillance. Passionnée et ardente dans ses affections, elle possédait cette loyauté vaillante, si rare, qui commande le respect pour ceux qu'on aime, et savait défendre ses amis absents jusqu'à les faire aimer de ses ennemis.

de mes amis; je lui apprenais comment on traite à la Havane le grand problème de la mort, lorsqu'un de mes parents, d'un âge assez avancé et observateur gai, entra chez moi et voulut savoir quelle espèce de renseignements j'adressais à l'Europe sur l'île de Cuba. C'est un esprit distingué et cultivé qui figurerait très-bien dans les salons de Paris et de Londres. Il a fait de longs voyages et se plaît encore aujourd'hui à parcourir toutes les côtes et tous les recoins de notre île, pour y découvrir quelques détails de mœurs qui amusent sa curiosité et sa vieillesse.

« Vous avez raison, me dit-il après avoir lu « ma lettre au marquis de C.; dans ce pays on ne « sait pas et on ne veut pas mourir. La destruc- « tion n'est jamais présente à nos pensées, tant « la renaissance est prompte ici et la fécondité « inépuisable. Vous êtes femme, et femme du « monde. Vos habitudes et vos idées ne vous « ont pas permis de descendre à ces observations

« populaires et intimes qui seules peuvent faire « bien juger une race.... Savez-vous ce que « c'est qu'un *velorio* (1)? »

« — Voilà qui doit être fort gai, mon cher « parent, lui dis-je.

« — Infiniment plus gai que vous ne pensez; « et quand le bonheur me conduit à la cam- « pagne et que je puis faire partie d'une des « troupes qui veillent le *mondongo* (2), je pro- « fite avidement de la circonstance.

« — Un *mondongo*, la *veillée des morts* et « celle des... voilà deux passe-temps peu at- « trayants.

« — C'est ce qui vous trompe. La poésie pas- « torale, la gaieté champêtre, la grâce des mœurs « ingénues, sont le fond véritable de ce diver- « tissement que nos gens de campagne appellent « *velar el mondongo*. Quant à l'autre cérémonie « funèbre du *velorio*, elle fait jaillir du fond de

1) La veillée des morts à la Havane.

2) Les entrailles d'un porc.

« son deuil autant de folles plaisanteries, d'é-
« pigrammes, d'amourettes hasardées et de
« mariages imprévus que vos bals et vos *routs*
« européens. Non-seulement les amis d'un
« mort, mais les personnes qui, sans l'avoir
« connu, veulent lui faire honneur, se réu-
« nissent autour du cadavre et le veillent pen-
« dant une nuit. Il y a des gens qui ne manquent
« pas un seul *velorio*, entre autres ce don Sa-
« turio, que je vous ai montré l'autre jour,
« homme aux lèvres épaisses, à l'œil fixe et
« sans lumière, au front bas et à la bouche dila-
« tée par un éternel sourire, vraie caricature de
« volupté insouciante. Avant-hier même ce
« personnage, d'ailleurs innocent, et qui me
« considère beaucoup, entra chez moi et me
« dit :

« — Un de mes parents est décédé ; venez
« avec moi au velorio.

« Puis, d'une voix plus basse et d'un ton
« moitié plaisant, moitié mystérieux :

« — Vous vous amuserez : il y aura de jolies

« personnes, et, par-dessus tout, un souper « magnifique.

« Il était neuf heures du soir : je mis ma ca- « saque de condoléance et je m'acheminai vers « la maison mortuaire, où j'arrivai en peu de « minutes.

« A peine me trouvais-je dans la cour, qu'au « milieu du tumulte et des conversations mè- « lées, ces mots vinrent frapper mon oreille :

« — Quelles culottes portera le défunt?

« — Nous n'y sommes pas encore, répondit « de l'intérieur une voix chevrotante; celle de « coutil rose.... ou celle de drap violet...

« Alors je vois une vieille traverser la cour « en chancelant, passer devant moi, et qui, « soulevant le rideau noir :

« — Pas de culottes, s'écria-t-elle, c'est « inutile. Il portera l'habit de San-Francisco.

« — A la bonne heure, répliqua du fond de « la chambre une voix lugubre et de circon- « stance, qui contrastait singulièrement avec « le mouvement et le tapage qui se faisaient

« dans la cour; à la bonne heure, *ña* (1) *Bar-*
« *bara!*

« C'était la voix du *sacateca* (2). Au bout
« de quelques minutes le mort fut exposé; et
« chacun de lui jeter de l'eau bénite. A mon tour
« je soulevai le rideau noir. Au sommet de plu-
« sieurs gradins disposés en forme d'autel, et
« qui s'élevaient à plus de douze pieds, on voyait
« le cadavre livide. On l'entoura de torches,
« dont le reflet rouge se jouait tristement dans
« les replis bleus de la robe de Saint-François :
« c'était un spectacle plein de terreur. La *tumba*
« était isolée, le visage du mort à découvert :
« ces yeux fermés avec de la cire bouillante
« laissaient encore échapper, à travers leurs
« paupières tirées, quelques globules blancs qui
« ressemblaient à des larmes figées, et sur le
« corps immobile et roide se répandait une clarté
« blafarde et vacillante. On avait ouvert les
« portes et l'on donnait accès à qui voulait en-

(1) Abréviation populaire de doña.

(2) Celui qui fait métier d'habiller les morts.

« trer ; c'était convier les intérêts et les pas-
« sions des vivants au grand enseignement des
« morts.

« Mon tour arriva. — La clarté de la lune,
« presque aussi vive que celle de l'aube en
« France et en Angleterre, entrait par les fe-
« nêtres ouvertes, tombait sur les degrés tendus
« de noir de la pyramide mortuaire, et se mê-
« lant aux lueurs rougeâtres des cierges, sem-
« blait ranimer la figure du mort.

« Ce spectacle mélancolique n'était pas du
« goût du docteur Saturio, qui m'accompagnait.
« Il crut devoir m'attirer d'un autre côté, sous
« prétexte de me présenter à la veuve et aux
« parents, qui occupaient une salle voisine. C'é-
« tait quelque chose de triste que la situation
« de cette pauvre femme, contrainte à faire pa-
« rade de sa douleur, se tenant immobile au
« milieu d'un cercle qui chuchotait et s'entre-
« tenait bas des nouvelles du jour et des af-
« faires de la ville ; puis, chacun de se tourner
« par intervalles vers la veuve avec un visage

« de circonstance, dont les muscles mal tendus « portaient encore, dans la grimace de la tris- « tesse, la trace récente de la gaieté. Heureuse- « ment pour elle, les visiteurs se renouvelaient « constamment, et elle n'était obligée de parler « à personne.

« Un petit orphelin, assis sur les genoux de « sa mère, apercevant la tombe à travers la « porte ouverte, s'écriait : « Maman, pourquoi « papa est-il là-haut? Comme il est bien vêtu! « Dis-lui que je veux l'embrasser. » Vous « comprenez que ces touchantes paroles chas- « sèrent bien vite le docteur Saturio; il tira un « cigare de sa poche et l'approcha de la lampe; « puis il se hâta de me dire : « Restez ici; je « vais à la cuisine prendre une tasse de café. » Je « me débarrassai bientôt à mon tour de la cor- « vée qui m'était imposée, et je fus quitte en « quelques minutes de ces conversations ba- « nales, si désolantes pour les affligés, si fasti- « dieuses pour les indifférents. Je quittai la « veuve et passai dans une autre chambre. Là

« se présentait le spectacle le moins analogue « au silence et à la tristesse des cérémonies « mortuaires : une quarantaine de personnes « des deux sexes y formaient plusieurs groupes « animés ; les plus jeunes s'occupaient de ces « jeux qu'on appelle *innocents ;* d'autres cau- « saient fort à leur aise et mêlaient à leur con- « versation des éclats de rire. Quelques-uns en- « touraient une vieille femme, la même qui « avait donné son avis sur le pantalon du mort, « et qui racontait avec une prolixité scrupu- « leuse ses mérites, ses richesses, ses vertus et « tous les détails de sa maladie. Un personnage « triomphait au milieu de l'allégresse de cette « salle : c'était le docteur don Saturio. Il se « multipliait, prenait part aux jeux innocents, « apportait du chocolat à celle-ci, des dragées à « celle-là, à la vieille du vin muscat, riant, fu- « mant, causant, ne s'oubliant pas, et d'une « gaieté contagieuse qui faisait retentir la salle « entière. Je portais envie à ce brave homme « sur lequel glissaient avec tant de facilité

« toutes les méditations sérieuses et toutes les « pensées de la mort, bouffon habituel des veil- « lées funèbres, caractère que la Havane seule « peut se vanter de posséder.

« Je sortis un moment pour prendre l'air. En « traversant un corridor, des voix douces et « murmurantes frappèrent mon oreille, non « loin de la salle où gisait le mort.

« — As-tu vu, Pepilla, comme elle l'a re- « gardé? Avec quelle fureur elle a brisé son « éventail lorsqu'on le condamna à m'embras- « ser? disait une jeune fille à son amie en s'ap- « puyant sur son épaule.

« *—Lo viste, Pepyia, como lo mirò?—Ya, lo « vi, ya. — Y con que furia rompiò el abanico, « cuando le condenaron á darme un beso?.....*

« *— Y el! que colorado se pusò!*

« O riantes illusions de la vie, puissante « sève de la jeunesse, ardeur des passions créa- « trices! fus-je tenté de m'écrier, comme votre « magie dérobe aisément à des yeux créoles le « sérieux de la mort! J'en étais là de mes ré-

« flexions lorsqu'en tournant la tête j'aperçus « dans la chambre du mort le cigare flamboyant « du docteur Saturio, qu'il rallumait à l'un des « cierges du défunt. Le bruit des rires et des « causeries devenait de moment en moment « plus tumultueux, et lorsque minuit sonna, le « fracas général, l'écho des pas qui traversaient « les corridors, les voix vibrantes des jeunes « filles, le babil aigre et traînant des vieilles, « les douces et vives paroles des jeunes gens, « le frôlement des robes et le déplacement des « chaises, formèrent un concert qui aurait dû « éveiller le mort sur son catafalque.... Le « mort resta tranquille, et les vivants allèrent « souper.

« — Ce dut être un grand moment pour don « Saturio.

« — Il fut magnifique. La serviette étendue « d'une épaule à l'autre, une fourchette à la « main droite et brandissant un couteau de « la main gauche, il détruisait un jambon, lan- « çait des bons mots de la plus antique espèce,

« dépeçait les volailles dont il pouvait s'empa-
« rer et en faisait disparaître les meilleures
« parties dans les profondeurs de son estomac;
« c'est ainsi que cet ami des morts continuait
« avec beaucoup de succès son règne noc-
« turne. Vers la fin du souper, ce fut à lui que
« les convives durent les plus burlesques des in-
« ventions pour égayer les derniers moments.

« La voix monotone du *sereno* (1) venait se
« mêler par intervalles à ce tapage infernal, à
« cette folle orgie, à la fin de laquelle don Sa-
« turio, appesanti par les vapeurs du vin, alla
« s'asseoir dans une *butaca*, au fond de la cour,
« et s'y endormit.

« Voilà, ma chère amie, ce qui s'appelle une
« *veillée des morts* dans notre pays. C'est une
« curiosité de nos mœurs bourgeoises qu'il ne
« faudrait pas regarder comme la règle géné-
« rale, et qui n'appartient nullement aux habi-
« tudes aristocratiques. Mais je n'ai pas chargé;

(1) Crieur public de nuit.

« j'ai même adouci le tableau réel de cette fête « funèbre.

« — Et comment se termina-t-elle?

« — Aux dépens du pauvre Saturio.

« Les jeunes gens fumant leurs cigares dans « le patio (1) ne tardèrent pas à l'environner. Je « les suivis : une gaieté vive régnait dans cette « cour, et les conversations des amoureux, « placés sous les berceaux de lauriers-roses et « de *mimosas*, mêlaient leurs murmures aux « rires joyeux des raconteurs.

« — *Valgame Dios!* voilà un homme à peindre! « s'écria l'un des jeunes gens en s'approchant « du docteur Saturio endormi et la bouche « ouverte.

« Un bouchon brûlé fut bientôt prêt, et la « victime fut ornée des favoris et des mous- « taches qui manquaient à son visage. Ce « furent alors des exclamations sans fin. « Une jeune fille courut chercher un miroir

(1) Cour.

« dans l'appartement du mort, et se plaça de-
« vant Saturio, qui se réveilla : effrayé de sa
« propre figure, il se sauva en poussant des
« cris qui ajoutèrent à l'hilarité générale.

« Tout était fini. — Les pâles clartés du jour
« se mêlaient aux rayons de la lune, et je rega-
« gnai mon logis, laissant cette bande joyeuse
« continuer dans le patio, obscurci par la fumée
« des cigares, ses causeries et ses amours. Que
« dites-vous du *velorio?* L'Espagne et son éti-
« quette trônant sur l'estrade mortuaire ; l'in-
« souciance créole autour du mort ; une étour-
« derie sauvage venant se mêler à ces souvenirs
« de civilisation pompeuse, n'est-ce pas là un
« ensemble unique, formé de contrastes inat-
« tendus, et n'y trouveriez-vous pas le sujet
« d'un tableau à décrire?

« — Vous m'avez fort intéressée, dis-je à mon
« parent ; assurément les peintres de mœurs
« bourgeoises, Charles Dickens, Teniers ou Le
« Sage, tireraient bon parti de votre *velorio.*
« Mais je suis très-curieuse de savoir un peu ce

« que c'est que le *velar el mondongo*, désigna-
« tion, je l'avoue, assez peu attrayante.

« — Oh ! c'est tout autre chose. C'est une cou-
« tume qui appartient à une classe inférieure,
« et que vous chercheriez en vain dans l'inté-
« rieur de nos villes. Ce divertissement gastro-
« nomique se renouvelle à la Noël, à Pâques et
« aux Rois, ainsi qu'aux fêtes patronymiques.
« On se réunit au bord d'une rivière ou d'un
« ruisseau, hommes et femmes, jeunes ou vieux,
« les hommes avec leurs pantalons de toile, leurs
« souliers de daim et leurs chapeaux de *jarei* (1)
« aux rebords gigantesques ; les femmes sont
« en mousseline blanche et en souliers de soie.
« El *matador*, la chemise relevée jusqu'à l'é-
« paule, joue le rôle principal dans cette scène
« bizarre que les derniers rayons du soleil
« éclairent. Il s'agit de faire tomber une victime
« très-peu noble, un veau ou un petit cochon,
« qui servira au repas homérique de l'assem-

(1) Paille.

« blée. C'est là, comme vous voyez, un début « peu élégiaque pour une scène idyllique, ma « chère Merced, et je me garderai bien de vous « décrire pied à pied des préparatifs culinai- « res qui révolteraient votre délicatesse. Pen- « dant que femmes et hommes président à la « fête, assis à terre sur leurs talons, heureux « plus que des rois, dans la maison voisine, les « patriarches de la tribu jouent *al burro* ou *al* « *tutiflor* (1), et le chien de la maison, prenant « sa part du divertissement général, guette l'in- « stant favorable pour escamoter une portion « du repas. Muni de sa proie, il se sauve à toutes « jambes, poursuivi par les cris du groupe tout « entier... Mais l'attention générale ne tarde pas « à être attirée par la *negrita* qui arrive distri- « buant des tasses de café édulcorées de casson- « nade (*raspadura*) ; l'avant-scène gastromique « finit, et la portion poétique commence.

« — Vers les neuf heures, un personnage nou- « veau se montra.

(1) Jeux de cartes.

« — Ah! s'écrie une *guajirita* (1), j'entends « la voix de *ño Pepe el mocho* (2). Cette guajirita « n'avait pas douze ans, ou, comme on le dit si « poétiquement dans le pays, elle n'avait pas « vu *accoucher* douze fois le cocotier planté par « son père le jour de sa naissance. En effet, c'é- « tait Pepe le poëte.

« — *Guenas* (*buenas*) *noches*, *caballeros*, « leur dit-il en s'approchant (Bonne nuit, che- « valiers); votre *mondongo* a une fameuse « odeur!

« — Bonne nuit, bonne nuit, lui répondent « vingt voix à l'unisson... Et ta mandoline?

« — Je l'apporte; jamais je ne me laisse « prendre au dépourvu.

« Mais à propos, Merced, savez-vous ce que « c'est qu'un *guajiro?* — Si je le sais? lui « répondis-je (3). — Oh! celui-ci, Pepe le

(1) Petite guajira.

(2) Señor Pepe le tondu.

(3) Voyez la lettre précédente, t. II, p. 1, lettre XVIII, à madame Sophie Gay.

« tondu, c'est la perle des *guajiros*, riche « comme Crésus, troubadour intarissable, char- « riant son maïs deux ou trois fois par année, « et passant le reste du temps à courir le pays, « sa mandoline à la main, pour chanter ses *de-* « *cimas*, que tout le monde aime et désire : *de-* « *cimas*, de jalousie, *decimas* d'amour heureux, « *decimas* de vengeance et de passion, qu'il dis- « tribue aux jeunes filles, selon l'état de leurs « cœurs; homme utile, chargé de toutes les « commissions du pays, et qui les exécute fidè- « lement dans l'équipage que voici : des lunettes « de fer sur le nez, la chemise par-dessus le « pantalon et la guitare en sautoir sur l'épaule. « *Ño Pepe* est un homme aussi important dans « le pays que les plus célèbres lions dans les « salons de Paris et de Londres.

« — Ah çà ! s'écrie-t-il, qui prendra le *tiple* (1)?

« — Je m'en charge, répond *ño Silvestre*, pe- « tit homme aussi gai que tortu, et qui, en ef-

(1) Mandoline.

« fet, écorchant des ongles le *tiple* métallique,
« accompagne les *coplas* de *ño Pepe*, pendant
« que la dissection et le nettoyage du mondongo
« s'achève, et que le *lechon*, embroché dans un
« morceau de bois de fer (*yaya*), et mis en mou-
« vement par un négrito, tourne avec majesté
« devant la braise enflammée, et projette sur le
« spectateur son ombre appétissante. On ren-
« tre, et bientôt commence notre fameux *zapa-*
« *teo*. Des tabourets aux siéges de cuir entourent
« la salle. Les uns assis, les autres accroupis
« à terre, guettent avec une curieuse volupté
« cette lutte qui commence, la lutte charmante
« et caractéristique de *los zapateadores*. Je ne
« vous dépeindrai pas ce que vous connaissez
« si bien, ces petits pas qui se pressent avec
« une volupté enfantine, exprimant d'une ma-
« nière ravissante l'agilité, la vivacité, la naï-
« veté des danseurs. Le plus alerte escamote la
« place de son rival et lui succède, frôlant avec
« ses pieds agiles, en avant et en arrière, le
« plancher retentissant, et se démenant avec une

« étourdissante légèreté. Bientôt une des jeunes « filles lui jette la récompense désirée, le mou- « choir brodé, parfumé, portant des initiales « et mille festons emblématiques. Elle, à son « tour, aux yeux noirs, à la taille souple, vive « et ardente, ramenant avec le bout de ses « doigts les plis de sa robe de mousseline, pour- « suit et cherche tour à tour *el hombre* (le dan- « seur), l'invitant par une coquetterie pleine « de charme; puis elle lui échappe avec une « vivacité taquine, s'agite dans les mille dé- « tours de sa danse ingénue, comme le poisson « frétille dans l'eau limpide, à droite, à gauche, « partout, et, après mille détours, se retrouve « à la place qu'elle avait quittée.

« Ce qui me charme, ma chère Merced, quand « j'assiste à ces divertissements populaires, c'est « de voir la poésie prendre peu à peu le dessus, « et s'élever, par un mouvement insensible, « jusqu'à effacer tout à fait le vulgaire prétexte « de la fête. Nous voici au *tiple*, au mouchoir « brodé, aux danses langoureuses et pétillantes

« de désir ; toutes les idées gastronomiques ont « disparu ; un cliquetis rapide frappe et agace « l'oreille ; les *zapatetas* s'animent par degrés ; « la danse finit par acquérir un caractère de vi- « vacité frénétique. Le mouchoir jeté par quel- « que rival embarrasse-t-il un instant les pas « de l'habile danseur, il se dégage dextrement « de l'obstacle qu'on lui oppose, et continue « la danse au milieu des applaudissements gé- « néraux.

« Ainsi se passe la nuit, jusqu'à ce que le « premier sourire de l'aube soit annoncé par la « voix mâle de quelque *guajiro* qui salue le re- « tour de l'astre du matin par ces mots : *Voilà « le Bouvier!!!* En effet, son observation as- « tronomique ne tarde pas à se confirmer : de « petits nuages roses flottent bientôt dilatés sur « l'émeraude du ciel ; le laboureur s'ache- « mine en guidant le pas lent de ses bœufs ; « le muletier s'en va chantant sur la route, au « son des clochettes monotones que chaque pas « de ses mules fait tinter, et le toit de *guano*

« (feuilles de palmier) qui donne à nos paysa-
« ges un aspect si caractéristique, brille d'une
« lueur dorée. A peine le soleil se montre,
« toute la troupe se met en marche et va pren-
« dre le café dans quelque *finca* (1). On s'en-
« gage dans de petits sentiers cachés et tour-
« noyants qui se perdent dans les champs de
« maïs ; on arrive couvert de rosée chez le
« maître de la *finca*, qui n'a guère que cinq
« ou six tabourets à offrir à ses hôtes ; mais la
« terre est là, et les uns s'accroupissent, les
« autres s'étendent appuyés aux *ceïbas* (2) qui
« entourent le *batey* (3), et tous fument et sa-
« vourent leur café. Quelques-uns errent avec
« leurs belles par monts et par vaux, jusqu'au
« moment où l'ardeur du soleil les force de
« rentrer. Les jeunes gens rejoignent alors le
« reste de la troupe avec d'énormes *puchas* (4)

(1) Espèce de métairie.

(2) Arbre gigantesque.

(3) Grand espace ou esplanade devant les maisons de campagne.

(4) Bouquets.

« à leurs vastes chapeaux, et les jeunes filles « couvertes de fleurs à la tête, sur le sein et à « la ceinture. On retourne ainsi à la maison, « et l'on s'assied autour de la large table de « *yaya* (1) qui supporte l'appétissante terrine « couronnée d'une vapeur odoriférante, et ac- « compagnée, d'une part, d'un petit porc qui « montre les dents à ses bourreaux, et de l'au- « tre, d'une petite montagne de bananes frites, « disposée sur un grand plat de bois (*batea*). On « voit çà et là de petits gâteaux de *cassave*, in- « dispensable escorte du *lechon*. Bientôt vingt « cuillers se plantent à l'envi dans la *ca-* « *zuela* (2), qui bientôt reste nette et propre « comme si elle sortait des mains du potier. « *Lechon*, bananes frites, gâteaux de cassave, « tout disparaît en peu de moments; la fumée « des cigares couvre le champ de bataille, qui « n'offre plus que des débris...

(1) Bois de fer.

(2) Terrine.

« .... Et de la veillée du mondongo, comme « de la veillée du mort, il ne reste plus, chère « cousine de *mi corazon*, que de nouveaux ger- « mes de vie, de frais souvenirs, de riantes es- « pérances, des illusions nouvelles, des ma- « riages et des amours. »

# LETTRE XXIII

—

SOMMAIRE

Des lois et de l'administration de la justice à la Havane. — Chaos de la jurisprudence. — Sans lois, point de société. — Le fripon a beau jeu contre l'honnête homme. — Conflit des juridictions. — Les sorcières de Macbeth. — Insuffisance des lois des Indes. — Toutes les autorités intéressées à l'état actuel des choses. — Codes différents et contradictoires. — Les plaideurs et les juges. — Le juge *lego*. — Variété de juges et d'avocats. — *Pica pleytos*. — *Pedaneos*. — Impossibilité d'être jugé. — Le papier timbré. — Nécessité d'une réforme. — Procédure en charrettes. — Heureux résultat d'une réforme. — Impunité actuelle des ministres de la loi. — Le cabinet du juge. — Ruine à la suite d'un procès non jugé. — Réponse d'un juge. — La visite d'un avocat. — Squelette, pièce de conviction. — Les habitants de Cuba entrent aujourd'hui dans la condition générale des peuples.

## LETTRE XXIII

A M. BERRYER.

Havane, 20 juillet.

Vous désirez que je vous communique, mon spirituel et éloquent ami, quelques renseignements sur la législation de notre colonie. Vous aurez peine à concevoir par quelle anomalie la douceur des mœurs, l'heureuse nature des caractères et la facilité des âmes conservent à

la Havane une sorte de bien-être social, en dépit des plus étranges abus qui aient jamais été organisés et enracinés pour la destruction de toute société humaine. Vous serez surpris de tant d'irrégularité; vous, brillant législateur, habitué aux formes consacrées de ce vieux droit romain épuré par l'expérience des siècles, vous croirez que mes récits fantastiques se jouent de votre sagacité, si je vous raconte à quelle espèce de juridiction est soumise cette île bienheureuse, ma patrie.

L'administration de l'injustice remplace ici l'administration de la justice. Jamais conte de fées n'a égalé en singularités comiques et en inventions extravagantes le chaos des lois, le dédale des tribunaux, le désordre des codes, l'anarchie des juridictions et le bataillon confus des vautours de la loi, qui se disputent les lambeaux des fortunes assez malheureuses pour tomber dans leurs griffes insatiables et légales.

Les patrimoines se perdent, les mois et les années s'ensevelissent, les générations des

plaideurs y usent leurs forces, et jamais la sentence attendue ne vient couronner de son dénouement l'équité de la cause la plus évidente. — Non, je le répète, vous n'y voudrez pas croire; et si, après avoir étudié de près les étranges cavernes sans nombre et sans issue de cette chicane infinie, où s'engloutissent des trésors, des larmes et des montagnes de papier timbré, j'essaie d'en dévoiler à l'Europe et à la métropole l'odieuse et ridicule irrégularité, c'est, croyez-moi, dans l'espoir que cet aveu, qui m'afflige, ne sera pas inutile; c'est dans l'espoir que l'attention éveillée se portera enfin sur ce sujet, le plus important de tous; c'est avec le vif désir que ma faible plume porte remède au mal le plus intime et le plus fatal d'une patrie que j'aime et à laquelle je serai heureuse de laisser ce témoignage de ma tendresse inaltérable.

Que l'on ne parle point de réforme politique, d'indépendance nationale, non pas même d'industrie, d'agriculture, de chemins de fer et de

tout ce qui fait la prospérité matérielle des nations civilisées. Avant qu'il y ait pour l'île de Cuba une justice avec une sage réforme, tout perfectionnement est impossible : sans elle, aucune amélioration ne porterait ses fruits.

L'ordre, qui est la représentation idéale de la puissance divine se manifestant dans la nature, n'a pas, vous le savez mieux que moi, mon ami, d'autre symbole dans la société humaine, que la loi : dans tout pays où la loi n'est pas sacrée, la société n'existe pas. C'est par le bénéfice particulier des plus douces mœurs; c'est par cette puissance d'ordre, ingénue, spontanée, qui repose dans les natures heureuses et faciles, que le désordre, organisé depuis des siècles par la loi elle-même, n'a pas réduit en débris et en cendres la civilisation de notre île.

Je pourrais vous dire en peu de mots : A Cuba, il n'y a pas de tribunaux, il n'y a pas de codes, il n'y a pas d'avocats, et j'aurais dit la vérité. Mais contre cette assertion s'élèveraient tout à coup des montagnes de procédures qu'on ap-

porte aux plaideurs sur des charrettes, des bataillons d'assesseurs, des escadrons de juges, dont les uns sont tenus de savoir écrire,—*letrados*, — et dont les autres sont obligés de ne rien savoir, — *legos;* — sans compter des couvées d'*escribanos* et des volées de *pica-pleytos*, — pique-procès, — qui vous prouveraient victorieusement que la justice abonde dans l'île de Cuba. — Hélas! mon ami, elle y surabonde, et vous allez voir comment.

Nous sommes très-riches en fait de lois. Nous possédons onze codes et seize tribunaux. Tout est, en outre, disposé pour la plus grande commodité du juge, pour l'agrandissement de la clientèle et de la fortune de l'avocat. De loi en loi, de code en code, il n'y a pas de contradiction que ne puisse aisément faire jaillir de nos vieux documents la main d'un homme habile ou seulement patient. Il n'y a pas de délai où de déni de justice dont un plaideur ne puisse se procurer la bonne fortune, jusqu'à faire mourir de lassitude les enfants et les petits-

enfants de son adversaire, épuisés et haletants dans le labyrinthe de ces lois contraires et dans les rangs tortueux de cette armée de jugeurs. Vous n'ignorez pas dans quelle situation languit la jurisprudence espagnole; eh bien! non-seulement nous sommes soumis à ce régime, mais tout ce que la distance des lieux, le despotisme des gouvernements et l'application de lois et d'ordonnances destinées aux vaincus peuvent ajouter à la législation espagnole de confusion et d'arbitraire, nous le subissons depuis des siècles.

Imaginez, mon ami, quel édifice, ou plutôt quelle masure barbare ce doit être que ce monument sans fenêtres et sans lumières, qui a pour base les vieilles lois gothiques du *fuero-juzgo*, pour premières assises, les lois espagnoles des *fueros-viejos*, et pour étage supérieur, les lois féodales et romaines *des siete partidas*, *la novisima recopilacion*, — mélange indigeste de lois et d'arrêtés concernant toutes les races et toutes les époques; puis, pour couronne-

nement ridicule d'une si absurde fusion, les lois des Indes, — *leyes de Indias*, — les ordonnances des intendants de la Nouvelle-Espagne, — *intendentes de la Nueva-España*, — sans compter un nombre infini d'arrêts rendus par des tribunaux supérieurs dans toutes les circonstances et pour tous les cas possibles, jugeant noir demain ce qu'ils avaient jugé blanc hier, et connus sous le nom de *reales ordenes* et *reales cedulas ;* documents singuliers qui font autorité, sans consulter un corps de lois, et qu'on trouve déposés dans tous les bureaux des administrations coloniales. Pour terminer cette mosaïque monstrueuse, il faut ajouter, comme la dernière coupole du plus absurde des mélanges, les arrêts des cours royales, — *audiencias reales*, — résultat contradictoire des volontés diverses qui ont gouverné l'île. Que votre imagination, gaie comme le sont toutes les imaginations riches, se représente le chicaneur havanais suspendu et haletant sur le bord d'un immense lac empoisonné de toutes les lois, de toutes les

opinions, de tous les arrêtés imaginables, lançant son filet en face de son adversaire, aussi utilement occupé, et tous deux tirant à la fois le poisson qu'il leur faut! — Ici, à toute loi répond une loi contraire; à tout arrêté un arrêté fait antithèse; ce que la jurisprudence gothique décrète, la législation relative aux Indes le détruit. — Étrange situation pour l'avocat et pour le juge, qui vont à la chasse de l'iniquité, battant ainsi toute leur vie le buisson de la loi, pour faire lever à chaque instant les lièvres les plus contradictoires! — C'est détruire non-seulement toute équité, mais, ce qui est plus fatal pour un peuple, toute conscience du vrai et du juste. Le mensonge seul et la fraude trouvent leur compte à cette législation du chaos, et l'on croit entendre les trois sorcières de Macbeth qui, dansant autour du chaudron magique, répètent en chœur : *Ce qui est noir est blanc ; ce qui est blanc est noir ; il n'y a rien de vrai sous le ciel.*

Vous me trouverez, mon ami, bien sévère,

bien irritée; mais, d'un côté, l'aspect du désordre blesse ma nature, et de l'autre, les maux de la patrie blessent mon cœur. Si du moins, comme dans l'ancienne France, quelque bonne disposition légale, résultat de l'expérience, mise en œuvre par des écrits sages, planait sur cet océan de contradictions burlesques, on pourrait espérer, sous la main de magistrats intègres; cet élément salutaire corrigerait l'anarchie antique des lois primitives. Mais, par un malheur particulier à notre pays, la meilleure partie de nos lois en est devenue la plus inutile; je veux parler des lois des Indes, qui ont mérité beaucoup d'admiration dans leur époque et relativement à leur but; mais le temps, l'extinction de la race indienne et les progrès de la civilisation les ont rendues tout à fait inutiles. Applicables aux populations vaincues, elles sont lourdes aujourd'hui aux populations descendant des anciens conquérants; leur mansuétude était bonne pour des races dans l'enfance; notre race civilisée a besoin de liberté, d'in-

dustrie, en place de cette charité chrétienne et sublime, esprit unique des lois des Indes, employé à épargner les vaincus et inspiré par le bon et saint Las Casas. Les conquérants espagnols rédigèrent ces lois bienfaisantes, et proportionnées à l'état social encore imparfait des peuples qui s'étaient soumis à leur glaive : l'application de cette partie de notre code à la civilisation est une évidente absurdité.

Vous me demanderez sans doute pourquoi cet abus, ou plutôt pourquoi ces abus de toute sorte n'ont pas frappé plus tôt les esprits sages, et n'ont pas provoqué l'accomplissement d'une réforme si facile, qui consisterait à résumer les meilleures lois dans un code complet et unique. Il n'y a pas de Havanais bien élevé qui ne comprenne cette nécessité et n'appelle de tous ses vœux cette réforme ; et je dois ajouter que, parmi les membres des tribunaux et du barreau, il n'y a pas un honnête homme qui ne joigne ses vœux aux cris de ses concitoyens ; mais vous savez combien est puissant et solide

ce tissu qui maintient les abus par les intérêts et les intérêts par les abus. Quels sont, dites-vous, les pivots de cette étrange machine? — L'intérêt du fisc, l'intérêt des avocats, l'intérêt des juges, des greffiers, des huissiers, des assesseurs, et de toute la tourbe qui vit de la loi.

Pour réformer et fondre dans un système d'unité ces codes contradictoires qui pèsent sur nous, il faudrait que les avocats le provoquassent, que les magistrats l'accomplissent, que la métropole le voulût. Mais plus les lois sont confuses, plus les procédures s'éternisent; plus il se salit de papier timbré, et plus, lorsque ce papier sali se débite, il tombe de piastres fortes dans les caisses du fisc et dans les trésors des juges, des avocats et de leur suite. Ainsi, de tous ceux qui ont puissance et droit pour nettoyer cette étable à procès, il n'en est pas un qui n'ait un intérêt direct à perpétuer, à aggraver, à étendre le mal. La victime, c'est la masse de la population elle-même, qui n'a ni titre, ni

autorité, ni pouvoir pour échapper à cette saignée permanente et secouer toutes les sangsues attachées à chacun de ses membres.

Il semble qu'on ait épuisé les ressources du plus ingénieux artifice pour atteindre à la fois l'éternité des procédures, l'impossibilité des jugements et la multiplication infinie des juges qui ne jugent jamais.

Si nous quittons un moment le ton de cette indignation que vous me pardonnerez sans peine, vous rirez avec moi de ces ricochets de tribunaux qui peuvent faire voyager un pauvre petit procès d'année en année, et peut-être de siècle en siècle, à travers seize juridictions différentes.

Croyez-vous qu'au sommet de cet escalier comique, on ait placé, comme en Angleterre et en France, un jurisconsulte profondément versé dans les lois? — Non, non; c'était un procédé beaucoup trop naïf, et nous avons des inventions bien autrement savantes : le chef de la justice est le capitaine-général, juge de cape et d'épée,

— *de capa y de espada*, — fait apparemment pour juger avec le glaive, et que l'on appelle aussi *juez-lego*.

Vous trouvez cet échafaudage assez plaisant, n'est-ce pas? — Mais attendez Ce juge n'est juge qu'à condition de ne pas juger ; il touche à la loi comme Sancho Pança touchait au festin qu'on plaçait devant lui ; et le roi a soin de nommer, pour l'aider dans les décisions qu'ilne rend pas, trois avocats assesseurs du gouvernement, — *asesores de gobierno*, — qui remplissent précisément auprès de lui le rôle des médecins de Sancho Pança.

Outre les appointements de plus de 5,000 fr., — mille piastres, — que l'État paie à ces adjudants de l'intelligence du juge suprême, les pauvres plaideurs leur livrent annuellement en honoraires un tribut de 45 à 50,000 francs — 14 à 15,000 *pesos*. — Quant au grand-juge, qui ne fait rien, il reçoit toujours un franc, — *una peseta*, — pour chaque signature qu'il laisse tomber à côté de celle de son assesseur ; ce qui lui vaut

par an environ 60,000 francs. — Ces assesseurs vous semblent déjà assez drôles; ils vont le devenir davantage : vous allez les voir changer de face, et au moyen d'une petite métamorphose et d'un nouveau titre, comme le valet d'Harpagon, qui devient cocher après avoir été valet de chambre, devenir juges à leur tour, juges tout seuls, sous le titre de *tenientes de gobernador*. Alors ils laissent de côté le juge suprême, dont l'autorisation n'est pas même nécessaire à la légalité de leur sentence.

A ces deux juridictions, dont l'une, comme vous le voyez, se transforme et se partage d'une manière toute nouvelle, puisque les assesseurs sont tour à tour aides-de-camp et généraux, succède un troisième degré de juridiction, celui de deux alcades ordinaires, — *alcaldes ordinarios*, — élus par l'*ayuntamiento*. Il n'est pas défendu à ces messieurs de connaître les lois; mais, dans le cas contraire, on s'en passe très-bien, et ils prennent le titre de juges laïques, — *jueces legos* — de la justice, avec

l'accompagnement nécessaire de deux assesseurs, pour leur apprendre ce qu'ils doivent juger; en sorte que leur état-major devient plus brillant que celui du capitaine-général lui-même. Mais dans tous les cas la *peseta* ne leur manque pas pour rémunération de leur signature.

Suivez-moi, s'il vous plaît, mon ami, et ne vous étonnez pas si le capitaine-général, que vous avez déjà vu paraître comme *frère-lai*, reparaît maintenant à nos yeux sous le nouveau titre de juge militaire, accompagné d'un auditeur de la guerre et de deux fiscaux, — *fiscales*, qui sont aussi avocats. Sous ce titre, il préside le tribunal spécial auquel sont déférées les causes qui regardent les membres de l'armée. — Cette irrégularité, ces transformations sont toujours accompagnées de la perception de la *peseta* par le président, et des *pesos* pour l'assesseur et les *fiscales*. — Voilà, si je compte bien, quatre manières d'être jugé, ou peut-être de ne pas être jugé. Mais ce n'est pas tout : nous avons encore

le tribunal de la marine, celui de l'artillerie et celui des conspirations, qui, — par une espèce de luxe, — comprend les attaques de grand chemin, et le tribunal des gentilshommes de la chambre; puis le tribunal qui juge les débiteurs du trésor public; et le tribunal de commerce; et la cour ecclésiastique, dont l'évêque est le juge; et le tribunal de la poste; et celui des testaments et des biens des enfants; et celui des *pica-pleytos;* et enfin, car nous arrivons au bout de cette kirielle interminable, le tribunal des demandes verbales, qui ne s'occupe que des affaires au-dessous de cinquante piastres fortes. — Les auteurs comiques solliciteraient en vain leur imagination pour lui demander une complication aussi originale que cette vaste machine, destinée à exprimer les *pesos* et les *pesetas* des plaideurs. Si M. de Balzac, ou M. Eugène Sue, ou quelque fécond romancier vivait au milieu de cette civilisation, il aurait bientôt construit le plus amusant de tous les contes.

Supposez un soldat de marine ou du corps d'artillerie engagé dans le même procès avec un avocat, un marin, un *pica-pleytos* et un débiteur de la *real hacienda :* le procès une fois engagé rebondira nécessairement, comme la balle sur la raquette, du tribunal militaire à celui de l'artillerie, de celui de l'artillerie à celui de la marine, et ainsi de suite, à travers les seize degrés de juridiction, qu'il pourra bien parcourir de nouveau, moyennant le facile procédé des appels, qui exigent le renouvellement total des procédures, élevant ainsi montagne sur montagne de papier timbré. — Cela ne peut pas être autrement : chacune des professions a ses priviléges, — *fueros*, — et ne manque pas de s'en prévaloir devant ses juges naturels, dit-elle ;... si bien que, de juge naturel en juge naturel, toutes les générations successives jouissent du droit de plaider, et jamais de celui d'être jugées. Je ne dois pas oublier les *pedaneos*, ou juges de campagne, — capitaines de quartier, — qui brochent sur le tout, au nombre de deux

delà la mer. Charles V s'était épouvanté de son œuvre, et il avait reculé devant son empire. Cette abdication dont Voltaire a tort de se moquer n'est que la terreur d'un homme dont la main ne peut soutenir le sceptre qui lui pèse. Quand j'étudie dans l'histoire la destinée de ce royaume, sur lequel le soleil ne se couchait jamais, je me rappelle cette légende allemande d'un cavalier qui, ayant volé un beau cheval, le sent tout à coup grossir, grandir, s'élever et précipiter l'écuyer présomptueux, pour éclater bientôt en tonnerres et en fumée. L'Espagne est parvenue à une terrible époque de dissensions et de douleurs qui permet à peine au plus habile de ses gouvernans de jeter un coup d'œil sur ses colonies lointaines.

Toutefois le moment est venu de songer à ces colonies fidèles et fécondes. L'absorption britannique menace de les envahir ; elles peuvent, si on les néglige, devenir inutiles ou dangereuses, et les plus faciles réformes les changeraient en greniers d'abondance pour la mère-

patrie, en foyer lumineux pour la civilisation des Antilles, en gloire pour l'Espagne civilisatrice. Revenons à l'état actuel des choses.

Une lutte interminable a dû s'établir entre les diverses compétences et les priviléges multipliés dont je vous ai donné la liste. A ce malheur on a opposé une calamité nouvelle, comme ces médecins qui essaient de guérir une maladie par une autre, ou plutôt qui ajoutent un mal inutile à des infirmités incurables. Le tribunal de compétence,—*junta superior de competencias*,—qui a pour objet de mettre d'accord tant de prétentions, n'aboutit qu'à recueillir une nouvelle moisson de *pesos* et de *pesetas*. On peut accorder jusqu'à un certain point les compétences contradictoires; mais les lois qui se combattent, qui les accordera? — Mais les interprétations des juges, les arrêtés des gouverneurs, qui souvent ont cassé la résolution de leur prédécesseur, *e sempre bene*, comment les accorder? La sentence portée à l'extrémité orientale de l'île, le jugement contraire porté

les obstacles que présentent la nullité des garanties; la persévérance du fripon triomphe de l'équité honnête, facile à se décourager, car toutes les chances se multiplient pour l'improbité contre la probité, pour la ruse contre la candeur, pour la rapacité contre la délicatesse. —L'ame s'attriste, mon ami, et la pensée ne peut se défendre des angoisses d'une sévère méditation, quand on réfléchit à quoi tient le sort des populations et des races, et combien il faudrait peu de chose pour donner l'essor à toute une prospérité paralysée, à de grandes destinées enchaînées peut-être à jamais. Donnez à l'île de Cuba deux choses, des chemins et une législation, aussitôt l'ordre matériel et l'ordre moral vont changer.—Toutes les questions accessoires et subsidiaires de la traite, du gouvernement, des institutions politiques, des impôts, seront emportées par un torrent irrésistible de résultats qui ne demandent que ces deux améliorations pour éclater. Les professions qui tiennent au barreau et à la magistrature, forcées aujour-

d'hui à détourner à leur profit une grande partie de la fortune publique et privée, au lieu d'être un objet de crainte et souvent de haine pour leurs concitoyens, prendraient, si l'État les rétribuait, l'honorable position d'une indépendance utile aux autres et conforme à leur capacité ; elles n'y perdraient rien en fait d'argent, elles y gagneraient tout en fait d'honneur. — Vous souvenez-vous d'un mot bien profond que le célèbre auteur de Werther a placé dans son roman : — « Souvent dans les plus mauvaises choses humaines il y a plus de malheur que de crime. »

Vous blâmez sans doute la négligence de notre métropole, qui, sans faire acception de notre époque et de nos progrès, soutient à travers l'Océan le géant difforme de cette législation qui nous écrase. Elle est moins coupable que malheureuse. Il y a longtemps que les vastes bras de la monarchie espagnole étaient impuissants à étreindre les conquêtes que le génie chrétien et castillan avait faites par

cent soixante-quatre, et qui, nommés par le gouverneur-général, exercent avec une latitude miraculeuse cette tyrannie des petits, mille fois plus oppressive que le despotisme suprême : amendes, emprisonnements arbitraires, arrestations, testaments à vérifier ou à légaliser, réclamations au-dessous de dix piastres, tout cela est de leur ressort, tout cela se paie, non des deniers de l'État, mais des deniers de la population, forcée, comme dans tout le reste de cette organisation judiciaire, d'acheter l'injustice et de payer sa ruine. — Il faut voir notre juge *pedaneo* tirant tout l'argent possible de son écritoire, multipliant les accusations pour augmenter ses bénéfices, à genoux devant l'homme puissant qui peut lui faire perdre son emploi, et pressurant le pauvre qui n'a point d'arme ou de recours contre cette obsession inévitable!

Depuis le *juez-lego*, ou capitaine-général, jusqu'au *juez-pedaneo*, ou petit juge de paix de village, tous les individus composant la grande

machine judiciaire n'ont qu'un intérêt, celui de perpétuer les procès, source abondante et unique de leurs profits. Il est impossible que tous ces encouragements donnés à la fraude, que toutes ces primes accordées à l'iniquité, ne portent atteinte à la moralité des habitants de cette île. Jusqu'à présent ils se sont bornés à esquiver par des compromis la ruine des familles, ou, quand ils sont sages, à se garer, autant que faire se peut, de cette monstrueuse jurisprudence comme d'une avalanche; mais le fripon a beau jeu, et s'en sert comme d'une chance malhonnête de fortune : il commence par s'emparer de la propriété d'autrui, soit par emprunt, soit par fraude, puis il le lance dans cette mer sans fin de tribunaux, de gens de loi et de papier timbré, renouvelle sans cesse les appels, et reste provisoirement tranquille possesseur du bien qu'il a usurpé. En attendant une réforme si impérieusement nécessitée, la prospérité de notre beau pays demeure entravée, les échanges et les transactions sont paralysés par

dans la même cause à son extrémité occidentale, le procès-verbal timide ou menteur du juge *pedaneo*, l'arrêt du tribunal militaire favorable au soldat et cassé par le tribunal maritime si la partie adverse est un marin; comment rétablir l'harmonie dans un concert de telles dissonances?—Je vous l'ai dit, mon ami, il faut les âmes les plus douces, les plus nourries de miel, les plus désireuses de paix, pour que la guerre ne soit pas aux quatre coins de l'île. Il faut aussi que parmi les ministres de cette loi tortueuse et désorganisatrice, il se trouve des esprits assez droits et des cœurs assez honnêtes pour en corriger l'immoralité féconde.

Croiriez-vous que lorsqu'un homicide est commis à soixante lieues de la Havane, dans les terres, il faut que les pauvres gens cités en témoignage viennent à la ville à travers un pays sans routes, dépenser, je ne dis pas leur fortune, mais les dernières ressources de leur pauvreté, sans que la loi leur accorde aucune indemnité? Si ces abus n'ont pas été redressés,

c'est que toutes les indemnités sont : pour les juges, à commencer par le capitaine-général, qui touche, comme arbitre de la loi, 25,000 piastres par an ; pour les alcades, qui touchent de 4 à 5,000 piastres ; pour les assesseurs titulaires, auxquels on paie, pendant la marche du procès, marche sinueuse comme vous savez, quelquefois mille piastres, plus ou moins, selon le degré de lenteur et le nombre des paperasses judiciaires. Chaque page que ces messieurs grossoient leur vaut une peseta ; et la plupart des procès s'élèvent à quatre ou cinq volumes de quatre cents à six cents feuilles chacun.

L'État accorde au lieutenant du gouverneur mille piastres par an, traitement qui s'accroît de 14 ou 15,000 piastres, par le déluge d'écritures dont nous avons parlé. Avocats, défenseurs, *procuradores* et *escribanos* gagnent par page exactement le même prix. Il faut voir avec quelle habileté ces messieurs, d'un mot faisant une ligne, de six lignes une page, profitent

ter les paroles d'un des avocats les plus habiles dans l'escrime juridique, dont j'ai fait tout à l'heure le portrait, homme chargé de dettes nées de ses vices, à qui l'on demandait comment il pouvait dormir tranquille dans cette situation de fortune : « Demandez plutôt à mes créanciers, répondit-il, comment ils peuvent dormir. Ils savent bien que je ne les paierai que quand je le voudrai, et que les intérêts et le capital sont également entre mes mains ! » — Mais la plus jolie anecdote de ce genre est celle-ci : elle fournirait, certes, une comédie charmante, si la vraisemblance ne manquait pas quelquefois à la vérité la plus authentique.

Un habile dans ce genre, et qui est parvenu à une sorte de célébrité perverse par l'audace et la ruse avec lesquelles il s'est servi des armes terribles que lui offrait la législation du pays, voyageait un jour dans l'un des plus riches cantons de l'île. Il passa près d'une propriété magnifique, dont la situation pittoresque, la fertilité et le bon entretien le frappèrent d'ad-

miration. Voilà notre homme, enchanté, qui s'arrête, l'examine le lendemain sous tous ses aspects, et finit par s'y introduire. Le propriétaire, assez étonné de la visite, écouta patiemment le promeneur, qui, après avoir couvert d'éloges les champs, les bois et les *potreros* du maître, lui demanda s'il voulait lui vendre son domaine. Sur le refus de ce dernier, auquel, d'ailleurs, notre avocat faisait une offre inacceptable, il s'en alla et dressa ses batteries, bien résolu de conquérir ce qu'on ne voulait pas lui vendre. Il y avait dans une partie assez éloignée de la propriété une grotte que notre homme avait remarquée, et à laquelle on pouvait aboutir de l'extérieur sans rencontrer aucun obstacle.

L'avocat se rend la nuit au cimetière d'un village : il recueille un des squelettes que l'incurie havanaise laisse toujours exposés à l'air, va le jeter dans la grotte et intente au propriétaire, à cause de ce malheureux squelette, un procès avec sommation, assignation et frais

pour une des régions du monde les plus mal administrées et les plus faciles à régir; si les hommes d'État de l'Espagne, parmi lesquels se trouvent des intelligences supérieures et sagaces, s'arrêtaient un moment pour écouter cette voix faible, mais soutenue par la raison, par les faits, par les intérêts, peut-être par les craintes de l'avenir; si je pouvais hâter la destruction, sans violence, de ce système barbare, ruine des familles, plaie du pays, nuisible à la métropole, où la loi est muette, où des rames d'écriture n'aboutissent qu'à verser des trésors dans des mains avides, où l'esprit de corps, entretenu et fomenté par les *fueros*, donne à chaque privilége un espoir d'accomplir l'iniquité, à chaque profession la certitude d'échapper à la loi, à chaque classe sociale une forteresse pour s'y défendre sans craindre le châtiment de ses délits, comptant pour chaque crime sur un asile spécial! — Lamentable confusion, augmentée encore par la mauvaise subdivision des districts judiciaires et par l'impunité donnée à tous les ministres

de la loi, quelle que soit la flagrante immoralité de leurs actes.

Il m'aurait été facile d'égayer cette lettre de plus d'une anecdote qui vous aurait amusé, si le côté triste et sérieux de notre système judiciaire n'avait frappé mon esprit et ne s'était pas emparé de toute ma pensée. J'aurais pu vous montrer le ministre de la loi escortant la charrette des procédures dans les rues de la Havane ; j'aurais pu entrer dans le cabinet du juge, et vous le faire voir enseveli de toutes parts entre des murailles de dossiers et occupé pendant des années à déchiffrer cet *imbroglio* sans fin, à propos d'un procès dont le résumé pourrait tenir dans une feuille volante ; j'aurais pu vous faire voir un petit procès absorbant le temps et les soins de trois générations, et une de mes parentes, riche de quatre millions de piastres, à laquelle les chicanes suscitées par ses cohéritiers, après la mort de son mari, n'ont pas laissé, au moment de son décès, de quoi fournir aux frais de son enterrement ; j'aurais pu vous répé-

de l'élasticité de la loi et entassent des volumes in-folio, qu'il faut ensuite porter sur des charrettes chez le client ruiné. — Savez-vous ce que coûte ce chaos légal à la population havanaise? Trois millions de piastres fortes par an. Le compte est facile à faire : nous payons au trésor royal 300,000 piastres de papier timbré, dont chaque feuille vaut au moins cinq piastres quand elle fait partie d'un procès. Ainsi tombe dans l'escarcelle de l'*escribano*, de l'*asesor*, du *juez-lego*, du *teniente*, du *procurador*, de l'*alcalde*, de l'*oydor*, du *pedaneo*, du *fiscal*, de l'*abogado* et de l'*auditor*, la somme colossale que je viens d'annoncer. Pour rendre la vie à cette colonie magnifique, il faudrait le sacrifice d'une partie de ce tribut, mais d'une partie seulement, — car le papier timbré serait toujours d'usage. — Ce sacrifice, dis-je, serait aussi efficace si les assesseurs recevaient des appointements de l'État, si l'exercice de la justice et de son administration était livré aux juges seuls et que l'absurde hypothèse du *juez-lego* fût supprimée,

si les magistrats indépendants, touchant des honoraires suffisants et inamovibles, avaient à appliquer un code simplifié, extrait des anciennes législations du pays : alors tous les abus disparaîtraient à la fois. Sans doute le trésor public serait obligé de rétribuer la hiérarchie judiciaire ; mais, d'une part, l'accroissement de la prospérité publique fournirait largement la compensation de ce déboursé, par l'augmentation du produit des impôts et par les droits de mutation encouragée par la confiance dans les lois ; et, de l'autre, notre commerce et nos finances acquérant un développement nouveau, apporteraient des tributs plus considérables. Supposez que les trois millions de piastres soient employées à l'industrie et au commerce de l'île, cette somme ne produirait-elle pas des intérêts dont la métropole recueillerait le bénéfice ? — Que je serais heureuse, mon ami, si les germes que contiennent ces observations d'une femme guidée par le simple bon sens et l'amour du pays pouvaient devenir fertiles

si exorbitants dès l'abord, que le propriétaire, après avoir subi cet assaut pendant huit mois, se découragea et demanda grâce à son adversaire, aimant mieux renoncer en faveur de ce terrible ennemi à la propriété convoitée, que de rester exposé plus longtemps à la batterie qu'on avait ouverte contre lui.

On ferait un volume d'anecdotes aussi singulières, et la scène burlesque du *Légataire universel* n'a pu être représentée au naturel que dans notre pays. Déjà don Joaquin Uriarte a présenté, sur cette matière si importante de la réforme judiciaire, un excellent mémoire qui contient à peu près tous les points capitaux du sujet. Avant lui, quelques publicistes avaient appliqué les mêmes observations à l'état déplorable mais moins monstrueux de la législation espagnole; car une des singularités de cette belle race ibérique, si vigoureuse pendant des siècles, c'est de posséder, même au sein de la décomposition sociale, une foule d'esprits puissants et lumineux, auxquels il ne manque que

l'occasion et la possibilité de se déployer, d'agir et d'être utiles. C'est à eux que j'adresse ici la prière sérieuse d'une âme patriotique et d'un esprit réfléchi : je leur demande de ne pas laisser périr dans l'anarchie morale et dans la ruine pécuniaire le plus beau domaine que possède l'Espagne par delà les mers, de fixer un moment leurs pensées, d'étendre une main protectrice sur ce pays du soleil que le génie espagnol a découvert, que l'industrie espagnole a fécondé, et qui, pour enrichir davantage la patrie elle-même de sa propre richesse, ne réclame que la faculté de soulever un peu la pierre de ce tombeau dont la loi le couvre. Il ne faut pas qu'aux yeux de l'Europe la gestion coloniale de l'Espagne et son administration lointaine apparaissent plus longtemps sous cette forme arriérée et barbare. Le temps est venu et les circonstances pressent : l'Angleterre est là qui guette sa proie ; l'Amérique septentrionale, avide de commerce et propriétaire d'esclaves, nous regarde d'un œil d'envie et se

trouve prête à faciliter notre ruine. Les découvertes industrielles de l'Europe opposent à la production du sucre colonial une rivalité dangereuse; la population blanche n'a pas encore remplacé par les bras des travailleurs européens les services de la race noire, qu'une philanthropie mal comprise lui dispute; enfin, tous les symptômes se réunissent pour nous annoncer qu'il est temps de ne plus compter sur le bonheur d'une position unique, sur des ressources presque miraculeuses dans leur abondance et sur une prospérité qui se renouvelait d'elle-même, de quelques entraves qu'on la chargeât. Race favorisée, qui avait prospéré sans lois précises, sans régularité administrative, avec une agriculture dans l'enfance et une industrie non perfectionnée!

Nous rentrons aujourd'hui dans la condition générale des peuples. Après avoir été les enfants gâtés de la nature, il ne nous est plus permis de conserver cette heureuse et charmante insouciance du jeune âge. Que la mé-

tropole nous donne le bienfait de bonnes lois, administrées régulièrement par des hommes honorables et indépendants (elle en trouvera ici même qui font exception et la gloire du pays), et ce grand bienfait, digne d'elle, suivi d'une éternelle reconnaissance, entraînera après lui tous les perfectionnements matériels, toutes les améliorations de détail, tous les développements d'industrie et de civilisation que l'île de Cuba espère encore.

# LETTRE XXIV

—

SOMMAIRE

Du gouvernement de la Havane. — Mot d'Oxenstiern. — Dictature militaire conservée de nos jours. — La politique n'est que l'art de se conformer aux temps. — Répugnance des métropoles à favoriser le libre progrès d'une colonie. — L'Angleterre et les États-Unis. — Danger chimérique. — La charge de capitaine-général, telle qu'elle est établie, impossible à bien remplir. — Arrêté de Ferdinand VII. — Véritable danger pour la colonie. — Les Havanais écartés des emplois publics. — La représentation nationale accordée, puis interdite sans motifs par les cortès de 1837. — Lois spéciales promises et non accordées. — Mot sublime de Mirabeau. — La résistance aux progrès naturels des choses humaines porte malheur. — Des gouvernements qui se sont succédé. — Le général Tacon. — Don Luis de Las Casas. — Le prince d'Anglona. — Modifications nécessaires.

## LETTRE XXIV

A M. DE GOLBÉRY.

Havane, 12 juin.

Que faites-vous maintenant, mon ami? Rétablissez-vous des textes grecs? Êtes-vous juge, savant, député, agriculteur ou châtelain? Soignez-vous vos foins? récoltez-vous vos vignes? Faites-vous la guerre à un Allemand pour la France, ou à quelque Français pour l'Allemagne? Je vous connais et vous aime dans toutes ces ca-

pacités. La diversité de vos attitudes et de vos aptitudes embarrasse un peu une correspondance aussi lointaine que la nôtre. Toutefois j'ai envie aujourd'hui de vous parler politique, et la plus singulière politique du monde. Quittez l'Académie des Inscriptions; descendez de votre ancien manoir, si vous y êtes, et venez vous asseoir sur les bancs de la Chambre des Députés, où, en attendant le président, nous causerons de l'île de Cuba, de son gouvernement, de sa politique. Elle vous rappellera trop le mot d'Oxenstiern : « Ce qui gouverne le monde, « mon fils, c'est bien peu de sagesse et beau- « coup de folie. »

L'Espagne a peur que sa colonie ne la quitte; voilà toute sa politique. River les anneaux qui l'enchaînent, lorsqu'elle n'a ni la volonté ni le pouvoir de s'émanciper, voilà quelle est la constante et unique préoccupation de l'autorité. Quant à un gouvernement légal, à une administration régulière, à un régime sérieux et prévoyant, c'est un luxe dont nos hommes d'É-

tat ont pensé jusqu'à présent que nous pouvons nous passer. La colonie est encore soumise à une dictature féodale, née du moyen-âge et de la conquête, sans rapport avec le progrès du temps, avec les circonstances, le commerce, l'industrie et les nécessités de l'île, qui se meurt, ainsi étouffée, sans loi et sans gouvernement réglé; mais elle reste espagnole, et c'est tout ce qu'on lui veut. L'Espagne, tout occupée de sa vie intérieure, ne se doute ni du mal qu'elle nous fait ni de la frivolité de ses craintes. Elle se cramponne follement, malgré les leçons du passé, à cette politique meurtrière qui a frappé de paralysie subite les facultés héroïques d'un grand peuple.

Le gouvernement de l'île de Cuba se réduit à un pur despotisme militaire, concentré sur la tête d'un seul homme, sans contrôle, sans responsabilité, sans surveillance. Souvent ce chef a été homme honnête, homme capable; mais sa toute-puissance est inévitablement contraire à l'intérêt de la colonie qu'il régit. Il faut, pour

qu'il conserve un pouvoir illimité, qu'il la représente dangereuse et toujours prête à prendre son vol vers l'indépendance. Le capitaine-général tient tout sous sa main; toutes les autorités lui sont soumises; tout tremble devant lui; le sort de chacun dépend de sa volonté ou de son caprice; il peut emprisonner, déporter, condamner à son gré et sans jugement préalable; et la presse, enchaînée, dort d'un sommeil profond.

Comme vous voyez, nous sommes encore ici sous une autorité dictatoriale semblable à celle qu'exerçait le vice-roi sur la Flandre espagnole; pouvoir extra-légal, nécessaire jadis aux conquérants pour maintenir sous leurs lois les populations sauvages. Mais quelle anomalie singulière dans la civilisation moderne, qu'un Fernand Cortez contemporain, qu'une autocratie féodale conservée à l'état de pétrification, exerçant sa dictature arriérée en 1840! Il est surprenant qu'un tel anachronisme n'ait pas réussi à étouffer le commerce dans une île toute com-

merciale, à nouer dans sa croissance une prospérité pleine de sève, lorsque ce symbole stérile du passé s'assied, pour la glacer, au sommet de toute cette civilisation qui ne demande qu'à jaillir et à s'épancher.

Vous savez mieux que moi, mon ami, que la politique n'est que l'art de se conformer aux transformations du temps, et de faire passer les peuples, sans violences et sans secousses, à travers les phases diverses que doivent subir leurs institutions et leurs mœurs. C'est ce qu'ont fait admirablement les Espagnols lorsque, entre le douzième et le seizième siècle, ils se sont montrés tour à tour athlètes du catholicisme, défenseurs de l'Europe chrétienne, investigateurs héroïques du Nouveau-Monde. La majesté de cette vie antérieure les avait ensuite fixés et immobilisés dans leur passé héroïque; ils ont laissé à d'autres peuples l'honneur de continuer ce grand rôle de civilisateur.

Il y a toujours dans les métropoles une source de répugnance impérieuse à favoriser le libre

progrès d'une colonie; l'Angleterre elle-même, la plus habile des temps modernes en fait de colonisation pratique, a oublié une fois ce devoir, et sa fille légitime, l'Amérique du Nord, tout anglaise cependant de cœur et de volonté, a battu sa mère et s'est émancipée. Tant qu'elle avait été juste envers sa colonie américaine, il n'y avait pas eu le moindre danger. Au fur et à mesure de sa croissance, elle avait réformé ses lois et établi une harmonie progressive entre ses institutions et ses mœurs; et c'est au travail éclairé du philosophe Locke et du ministre Shaftesbury dans la rédaction de lois libérales, que l'Angleterre dut, pendant un demi-siècle de plus, la possession de ses États dans l'Amérique du Nord.

Mais quand le despotique lord North voulut exercer un pouvoir arbitraire et traiter la colonie comme un enfant asservi, cette faute grave décida la rupture des liens qui l'attachaient à la mère-patrie. Il est curieux de lire, dans la correspondance de Franklin, de Washington et du gouverneur Morris, combien les

Anglo-Américains étaient éloignés de vouloir se révolter, combien ils étaient fiers du titre d'Anglais, et quelle faible concession eût suffi pour conserver à l'Angleterre cette possession magnifique. Aujourd'hui même, les Anglais ne gardent le Canada, malgré les souvenirs français, qu'à force de prudence politique et de concessions sages. Là, du moins, ces concessions pourraient sembler périlleuses en face des Américains du Nord et au milieu d'une population hostile à leur métropole; cependant, telle est la puissance d'une politique habile, d'accord avec la situation et se servant du flot qui la porte, que le vieux Canada français est encore une colonie britannique!

Quant à nous, je le répète, nous sommes profondément, exclusivement Espagnols. Aucune des dissidences qui séparaient de la vieille Angleterre les puritains de l'Amérique ne nous éloigne de la mère-patrie. L'intérêt de l'Espagne est le nôtre; notre prospérité servirait la prospérité espagnole; le développement de

notre commerce l'enrichirait; le désir de l'émancipation ne pourrait éclore que du sein d'une oppression trop prolongée.

Vous savez que la race indienne n'existe plus parmi nous : nous sommes tous Espagnols. Aucune des conditions du Mexique et du Pérou, aucun des motifs qui les ont précipités vers une indépendance dont ces républiques nouvelles profitent si peu, ne se retrouve parmi nous. Accoutumés à considérer le titre d'Espagnol comme un honneur, l'événement qui nous détacherait de l'arbre généalogique nous apporterait une déchéance, et non un bonheur. D'ailleurs le résultat de l'émancipation du continent méridional est assez triste et assez sanglant pour ne nous donner aucun désir de l'imiter. Ce malheureux spectacle ne peut que fortifier parmi nous le sentiment aristocratique, déjà très-énergique; et, pour ceux qui connaissent ce pays, c'est quelque chose d'insensé que de lui supposer la plus légère sympathie démocratique.

Ainsi vous me demanderez, après tout, quels sont les pouvoirs représentatifs dans l'île de Cuba, quelle est la balance de ces pouvoirs, comment ils s'équilibrent. Je vous répondrai en peu de mots : — Nous avons un roi : — c'est le capitaine-général ; — il a pour conseil de ministres : — le capitaine-général, — lequel se sert à lui-même de chef de la justice, de ministre de la marine et de préfet de police. Il constitue aussi sa chambre haute et sa chambre basse ; tel est notre gouvernement représentatif; il n'est pas compliqué, comme vous voyez.

Le capitaine-général, de plus, représente la guerre; son sceptre, c'est l'épée, dont il fait tour à tour une plume de légiste, une *vara* de magistrat, un fouet de maître d'esclaves et une férule de précepteur ; il juge tout, il est maître de tout. L'esclavage des blancs est le premier élément politique de cette île, à laquelle on reproche l'esclavage des noirs.

L'homme le plus habile ne suffirait pas à bien remplir la charge de capitaine-général ; l'homme

le plus vertueux y conserverait difficilement son intègre justice. Tous les détails de la vie privée lui appartiennent ; tout l'ensemble de la vie publique dépend de lui ; il exile qui lui déplaît, comme il révoque un jugement à son gré, car il est la justice même.

La charge de capitaine-général n'est conférée que pour cinq ans, mais on peut la proroger. Comme vous voyez, le premier principe de la politique espagnole relativement à l'île de Cuba, — politique surannée et dangereuse, — est de remplacer la proximité par la toute-puissance, et d'écarter les dangers que pourrait faire naître l'éloignement du pouvoir central, en déléguant l'autorité éphémère à un dictateur militaire. Ce principe fatal est écrit dans l'ordre royal du 28 mai 1825, adressé au capitaine-général. — « S. M.,—ainsi s'exprime ce document curieux et qui a du moins le mérite de la franchise, -- autorise pleinement V. E. à se regarder comme investi de tous les pouvoirs conférés par la loi aux gouverneurs de villes en

état de siége : en conséquence, Sa Majesté donne à Votre Excellence le pouvoir le plus ample et le plus illimité, pour bannir de l'île les personnes employées ou non employées, quelles que soient leurs professions, leur rang ou leur naissance, pourvu qu'il les juge dangereuses à la sécurité de l'île, ou que leur conduite publique ou privée lui inspire des soupçons, les remplaçant entièrement par des serviteurs fidèles envers Sa Majesté et des personnes qui inspirent toute confiance à Votre Excellence.

« Votre Excellence a également le droit de suspendre l'exécution de tous les ordres ou arrêtés relatifs aux diverses branches d'administration. Votre Excellence fera en tout ce qu'elle jugera convenable au service royal. »

Cet ordre de Ferdinand VII n'a jamais été révoqué, et nous vivons encore sous cette loi violente, aggravée encore depuis par des dispositions nouvelles qui en augmentent l'arbitraire et l'étendue. Enfin, l'état normal de l'île est, à proprement parler, un état de siége. — Mais

pourquoi cette terreur? Que pourrions-nous opposer à la métropole, en cas de dissidence et de conflit? Elle est maîtresse de toute la force armée, et a pour auxiliaire la terreur qu'inspirent plus de 800,000 esclaves.

D'une part, les républiques méridionales ne nous présentent aucun espoir de protection efficace; d'une autre, la fierté chevaleresque du sang, nos habitudes de politesse aristocratique, le catholicisme invétéré de la population, nous éloignent instinctivement des républiques du Nord. Tous nos penchants espagnols répugnent à cette fusion. Mais il ne faut jamais placer les intérêts des hommes en opposition avec leurs devoirs ni même avec leurs goûts : il s'opère alors des transactions inattendues et qui surprennent le monde.

Si notre répugnance pour les mœurs américaines du Nord était une fois vaincue, et si la douleur trop vive de l'oppression détachait jamais l'île de la mère-patrie, je ne doute pas qu'il n'y eût là un grave danger, et que les États-Unis

eux-mêmes ne le favorisassent de tout leur pouvoir. Vous jugez que la fédération démocratique avec les États du Nord offre une grande facilité d'association, sans exiger aucun changement de mœurs et d'habitudes. Pourquoi placer l'île sur cette pente déplorable? Pourquoi ne pas la retenir sans effort et sans peine, par la prévoyance et la bienveillance, dans le cercle de sa nationalité, dont elle serait désolée de sortir?

Aucune autorité politique, aucun emploi public, ne sont accordés aux Havanais; les charges, les places et les honneurs sont tous réservés aux Espagnols envoyés de la métropole. Cette méfiance ou ce dédain blesse profondément les créoles, dont les cœurs et les bourses ont toujours été ouverts à la métropole, et qui en échange se trouvent assimilés aux habitants d'une ville en état de siége. C'est méconnaître tous les éléments de la situation; c'est changer violemment un état de choses qui ne demande qu'à s'améliorer; c'est attirer sur sa tête les calamités que l'on redoute. L'Espagne, en ses

jours de danger, nous a promis cependant, et d'une manière solennelle, des institutions bienfaisantes.

Lorsque l'Espagne, soulevée contre Napoléon, réunit toutes ses forces pour repousser une agression injuste, des députés représentant les possessions américaines de l'Espagne vinrent s'asseoir dans l'assemblée des Cortès convoquées à Cadix. Parmi eux se trouvèrent quelques hommes de talent. Le comte de Montalvo, un des Havanais les plus distingués, M. de Saco, connu par plusieurs ouvrages d'un haut mérite. Il leur arriva ce qui arrive aux Irlandais qui entourent O'Connell au parlement d'Angleterre. Formant un groupe compacte au milieu d'une assemblée divisée, ils purent quelque temps décider la plupart des questions, en portant à droite ou à gauche le poids de leurs votes. D'accord avec le parti libéral, qui d'ailleurs avait toutes leurs sympathies, les députés américains firent voter, le 15 octobre 1810, l'égalité complète des droits entre les

Espagnols des deux mondes, mesure juste, favorable aux intérêts de la colonie et de la métropole, et qui fut sanctionnée par la constitution de 1812. L'île de Cuba fut représentée jusqu'en 1814 aux diverses assemblées des Cortès.

Effacée par la rentrée de Ferdinand VII, restituée en 1820, la constitution rendit aux députés de Cuba leur existence et leur position, que, sans provocation aucune, détruisit en 1823, avec la constitution elle-même, la révolution nouvelle. — Quoi! ce qui était juste hier serait injuste demain! Tristes leçons données aux peuples! En faisant vaciller si souvent les lois et les institutions, seul flambeau terrestre des nations et des races, ce mouvement qui les agite et les inquiète finit par détruire leur vie morale.

Il faut pardonner beaucoup à l'Espagne, qui subit encore cette oscillation douloureuse à laquelle aucun groupe social ne résisterait. Ses malheurs sont l'excuse de l'abandon involontaire dans lequel les guides de ses destinées

compromises ont laissé languir une colonie si importante.

Cuba suivait de loin les tristes alternatives de la constitution espagnole.

A la mort de Ferdinand, on vit paraître le statut royal, *estatuto real*, et s'assembler les États, *Estamientos*, qui rendirent à Cuba le droit de représentation. En 1836, la révolution de la *Granja* effaça de nouveau la constitution de 1812, et avec elle le droit de représentation pour la Havane.

Déjà les députés de Cuba s'étaient mis en marche, et quelques-uns d'entre eux étaient arrivés à Madrid, lorsque leur mandat fut brisé tout à coup par une révolution faite au nom de la liberté. Le 16 janvier 1837, les Cortès, réunies en séance secrète, résolurent de ne point admettre dans leur sein les députés des colonies, et de les gouverner désormais par des lois spéciales. Cela fut encore décidé sans provocation de notre part, après que nous avions accepté la constitution, qui fait de l'île de Cuba partie in-

tégrante de la nation espagnole, et quoique l'égalité des droits fût admise depuis longtemps comme loi fondamentale entre les colonies et la métropole, et, enfin, en dépit de la lettre missive qui autorisait les élections de la Havane et invitait les députés à se rendre à Madrid.

Il fallut donc que notre île se considérât désormais, non comme sœur, mais comme sujette; non comme égale, mais comme soumise. Une commission de seize membres, nommée pour examiner la question, confirma la résolution prise en séance secrète, et le gouvernement y donna les mains. L'énergique protestation des représentants coloniaux vint se briser contre tant de volontés hostiles. Ainsi, la colonie, blessée dans son intérêt, dans son droit, dans ses sympathies, dans son légitime orgueil, resta privée de tout moyen de défense ou de réclamation contre l'ancienne machine d'oppression militaire qui pèse encore sur elle. L'Espagne constitutionnelle aime et désire la liberté; qu'elle se rappelle donc le mot sublime de Mi-

rabeau, ce mot qui a retenti au milieu des premiers succès de la révolution française : *Vous voulez être libres, et vous ne savez pas être justes!* Le moment est venu où l'Espagne doit rendre à notre colonie sa représentation nationale et ses droits enlevés. Ce sera un acte d'équité nécessaire, une garantie pour son pouvoir, un gage d'alliance indissoluble avec sa colonie. Elle comprendra que le pouvoir féodal d'un dictateur militaire ne vaut pas pour elle un pouvoir légal, raisonnable, équitable, et qui serait mille fois plus ferme et plus durable s'il était confié à un gouverneur-général entouré d'un conseil colonial qui ne lui enlèverait aucun de ses priviléges nécessaires. Que l'on permette donc aux métamorphoses de l'humanité de s'accomplir avec une pacifique liberté, et qu'on ne s'obstine plus à soutenir des formes sans vie, au lieu de laisser la vie se développer et changer la forme. La résistance insensée aux progrès naturels des choses humaines amène toujours des catastrophes. Renonçons enfin à cette sou-

veraineté patriarcale et plus que despotique, établie chez nous par la conquête, et passons, il en est temps, à un gouvernement d'accord avec les intérêts de la métropole et les nôtres : rien de plus simple, rien de plus facile. Il ne s'agit pas de démocratie, d'émancipation, d'indépendance; il n'est pas question de supprimer les droits de la métropole, de soulever des chicanes stériles, de diminuer le nombre des troupes. Il suffirait d'un conseil colonial, élu par les habitants mêmes de Cuba, assez nombreux pour que l'assemblée ne dégénérât pas en monopole exclusif, et assez souvent renouvelé pour qu'il n'assumât pas une dictature permanente.

Le gouverneur-général, président naturel de cette législature, conserverait un pouvoir imposant; il resterait maître des forces de terre et de mer et chef de toute l'administration.

Soumises à ce régime, les colonies françaises, avant la Révolution, étaient parvenues à une telle prospérité, qu'il a fallu, pour la compro-

mettre, l'épouvantable contre-coup de 1790.

Le progrès des colonies anglaises, longtemps gouvernées d'après les mêmes principes, n'a pas été moins constant, et elles ne succombent pas même aujourd'hui, malgré les efforts combinés de toute la philanthropie européenne.

C'est un honneur pour les hommes investis d'un pouvoir si vaste et si terrible, d'avoir pensé à améliorer le sort de la colonie qui leur était confiée. On compte, je dois le dire, un petit nombre de ces hommes respectables; et ceux mêmes qui n'ont pas profité de leur force pour faire le bien, ont donné plus de preuves d'incurie et d'intérêt personnel que de violence et de cruauté. Parmi les noms de ceux qui ont mérité l'affection et la reconnaissance des Havanais, j'en citerai plusieurs. Don Louis de Las-Casas, l'homonyme du saint protecteur des Indiens, s'est vivement intéressé à la prospérité du pays. Vers la fin du dix-huitième siècle, ce disciple des Turgot et des Franklin établit à la Havane une société éco-

nomique, au sein de laquelle il convoqua tous les hommes distingués du pays, et qui fut le premier germe de nos progrès actuels. Il fut fondateur de la bibliothèque publique, de notre premier ouvrage périodique, rédigé gratuitement par les membres de la société économique, de l'hospice et de la maison de bienfaisance pour les enfants orphelins pauvres. La Havane doit à ce capitaine-général une foule d'institutions philanthropiques, dont il est vrai que mes concitoyens se sont empressés de faire les fonds. Sans préjugés et sans haine contre les Havanais, entouré de la confiance et de l'amitié publiques, la gratitude universelle l'a suivi dans le tombeau. Notre prospérité date de son gouvernement.

Personne ne connaissait mieux le caractère créole que le général Vivès : mollesse, facilité, tolérance, tels furent les caractères de son administration toute paternelle, du reste pauvre et imprévoyante quant aux destinées et aux progrès de Cuba. Mais s'il n'introduisit aucune ré-

forme parmi nous, il ne fit de mal à personne; et, pendant les dix années de sa gestion, Cuba offrit un asile, même aux exilés politiques forcés de fuir le sol embrasé de l'Espagne.

A ce gouvernement paisible, qui se faisait trop peu sentir, succéda la gestion également honnête par l'intention, mais dangereuse par le fait, de Ricaforte, neveu de l'archevêque de Leon. Sans prévention contre les créoles, mais faible et entouré de gens avides, il suivit et creusa la route indolente et passive de Vivès. Sous son administration, les désordres se multiplièrent à tel point qu'il fallut nommer à sa place un gouverneur d'une trempe de caractère plus ferme.

Le successeur de ces deux chefs indolents fut le célèbre général Tacon, dont le nom fait frémir de colère la plupart des habitants de la Havane; c'est pour eux le symbole de la tyrannie. Cependant il a trouvé des défenseurs, la plupart Espagnols, qui font valoir les perfectionnements matériels que la colonie a dus à la

persévérance de sa volonté, et qui, partant de là, vont jusqu'à l'élever à l'héroïsme. Ses ennemis, presque tous membres de la noblesse havanaise et victimes de sa rigueur, s'écrient avec amertume contre ses arrestations imméritées, ses bannissements despotiques, la brutalité de ses formes et de ses actes.

Il faut cependant chercher à concilier ces deux opinions par une juste impartialité.

Les circonstances où se trouvaient l'île de Cuba et l'Espagne étaient critiques. Le général Tacon, habitué au métier des armes, homme de guerre plutôt qu'administrateur, contemporain, par le caractère et les idées, des premiers conquérants de l'Amérique plutôt que fils de la civilisation actuelle, ne manquait pas d'activité, de sagacité, de droiture. Une forêt d'abus l'accueillit à son arrivée ; il y porta la hache, sans ménager les personnes et sans égard pour les intérêts. Espagnol, il n'eut point pour les Havanais la sympathie que méritent leurs mœurs douces et aimables. Sans pitié pour le faible,

sans considération pour les familles, foulant aux pieds les préjugés et les bienséances, il acheta des améliorations utiles au prix de la haine universelle. « Je ne suis pas venu ici, disait-il tout haut, pour faire le bonheur de l'île, mais pour servir l'Espagne. » De là, une irréconciliable hostilité entre Tacon et notre aristocratie; de là, la dureté imperturbable avec laquelle il traita les colons les plus respectables. Les âmes, envenimées par ces procédés, furent insensibles à ses bienfaits.

Grâce à l'incurie des gouverneurs précédents, la Havane était devenue un repaire de brigands; plus de police, plus de sécurité, non-seulement dans les villages et les campagnes, mais dans la capitale elle-même. Dans les rues les plus fréquentées, le vol et l'assassinat marchaient tête haute. Les commis des banquiers ne pouvaient aller en recette qu'escortés de soldats au milieu du jour; on entendait, à midi, le cri funèbre *ataja!* arrête! retentir dans les places publiques. Le vol, la vengeance, ne

profitaient pas seulement de cet état de choses ; le meurtre était souvent l'effet d'une ivresse du sang. Le jour tombé, tous les habitants se barricadaient dans leurs maisons.

Sous le soleil des tropiques, deux passions, celle du jeu et celle de la vengeance, menaçaient, par leur impunité, la société elle-même. On voyait des criminels et des condamnés se promener librement, grâce aux immunités, et continuer ouvertement leur vie coupable. Les fonctionnaires gardaient dans leurs poches l'argent destiné à l'entretien des prisons ; sans éclairage et sans police, les rues n'étaient pas même pavées ; enfin, la désorganisation sociale était partout.

A la voix du dictateur, tout changea. Le général Tacon arracha à la municipalité les fonds dont elle ne faisait aucun usage, pava les rues, les éclaira par des lampes à réverbères, construisit des marchés et des promenades, créa un champ de manœuvres, éleva une prison, et arrêta les dilapidations particulières que l'habi-

tude avait transformées en loi. Une fois les rues pavées et éclairées, des gardes de nuit et des patrouilles exercèrent une surveillance impitoyable. Les maisons de jeu, fréquentées par les fils des meilleures familles, furent fermées, les loteries quotidiennes anéanties. Mais la main redoutable qui détruisait tous ces abus pesait si durement sur le pays, qu'elle semblait vengeresse plutôt que réformatrice. Tacon était un bienfaiteur brutal, qui trouvait des ingrats parce qu'il était barbare. Tout soupçon de résistance à ses vues était puni de la manière la plus cruelle. La terreur l'environna bientôt, et un groupe d'Espagnols, la plupart sans considération et sans fortune, devint l'instrument de sa dictature. Chaque jour, l'abîme qui le séparait des intérêts et des affections du pays se creusait, et l'isolait davantage. On affirme qu'une inquisition odieuse était organisée, et que des délations calomnieuses en étaient le résultat; que le secret des lettres avait été violé de sa propre main; on citait des faits de rapa-

cité et de péculat qu'on aurait peut-être pardonnés à d'autres, mais qui n'ont jamais été prouvés. On s'élevait contre un système d'espionnage qui suivait les citoyens de la Havane jusqu'à Barcelone et à Cadix.

La clameur générale s'élevait contre lui avec une violence qui augmentait encore l'obstination de sa tyrannie. Ni l'influence du climat ni les habitudes créoles ne purent dompter son caractère intraitable; ses qualités même étaient en désaccord avec tous les traits du caractère national. Il ne pardonnait pas, ne cédait jamais, et ne savait ni s'arrêter ni fléchir. Lorsque la municipalité — *cabildo* — essaya de lui opposer cette force d'inertie, la plus puissante de toutes, aussitôt le maniement des fonds dont elle disposait lui fut enlevé. « Puisque les fonds pour le pavage, lui dit Tacon, vous servent à ne point paver, et que ceux pour l'éclairage vous servent à ne pas éclairer, je saurai mieux faire. » Et la capitale s'éclaira, et les rues devinrent praticables. Tacon semblait jouir à

la fois de son infatigable activité et de la colère de ses ennemis; il répétait en riant à ses familiers : « Qui se fait obéir n'a jamais tort. — *En joue, feu!* c'est le mot d'ordre de ma politique. »

C'était jouer le rôle de Pizarre deux siècles trop tard; c'était d'ailleurs séparer impolitiquement la nationalité havanaise de la nationalité espagnole.

Le commerce, les classes moyennes, les employés espagnols, se groupèrent autour de ce chef qui était en horreur à la propriété foncière et agricole de la haute aristocratie. Il restait calme dans cette situation, et lorsqu'on lui faisait quelques représentations sur sa conduite : « Je ne gouvernerai pas autrement, disait-il; si l'on n'est pas de mon avis, qu'on me rappelle. »

La terreur qu'il inspirait était telle, qu'il ne se trouva pas d'avocat qui voulût se charger d'attaquer devant les tribunaux un officier public espagnol accusé de malversation.

Comme Louis XI, Tacon fut utile et haï.

C'était dans la confiance des Havanais, et non

dans une volonté despotique, que le général Tacon aurait dû chercher le levier de sa politique. Rien de plus étranger à nos caractères que la persécution et la dureté. Il y a chez nous tant de pitié pour le malheur, une tendresse d'âme si facile à émouvoir, que nous prenons toujours le parti du faible et du condamné. Ces qualités généreuses et charmantes s'insurgèrent à la fois contre le gouvernement de Tacon : ceux qui aimaient la liberté, et ceux qui vivaient dans la dissipation, partisans de l'aristocratie, joueurs prodigues, esprits philosophiques et indépendants, membres des municipalités et du barreau, tous s'irritaient contre le dictateur.

Il finit par s'isoler totalement de la population supérieure de la Havane, qui le regardait comme un bourreau, et ne s'appuya plus que sur la portion commerçante, presque toute espagnole, de la population.

Après l'insurrection de *la Granja*, le général Lorenzo proclama la constitution dans l'île, et

toute la partie orientale se souleva. De nombreux exils, prononcés par le général Tacon, sans forme de procès, étouffèrent la révolte, ou plutôt la prévinrent sans coûter une goutte de sang. Dans cette circonstance, sa prudence ne fut pas appréciée, et on cria contre l'arbitraire de ses arrestations. Le général Tacon fut enfin rappelé et remplacé par le général Espeleta, homme probe et conciliant, mais qui ne resta que par intérim. Tacon fut escorté à son départ par un concert discordant de malédictions et de bénédictions, d'invectives et d'éloges, qui ont laissé à l'historien la tâche la plus pénible. Le commerce de la Havane demandait une statue pour son protecteur; les membres des familles qu'il avait privées d'un père ou d'un frère réclamaient sa mise en accusation. — Tout ce tumulte venait tourbillonner sur la tête blanchie d'un homme de soixante-cinq ans, petit, d'un tempérament faible, qui se contentait de répondre à ses ennemis par un exposé très-simple de son gouvernement, et

qui alla mourir en Europe, sans se préoccuper le moins du monde des inimitiés qu'il laissait vivantes sous le tropique.

Toutes les réformes utiles de Tacon furent puissamment secondées par l'intendant-général des finances de l'île, don Claudio Pinillos, comte de Villanueva, homme habile, intègre et actif, dont la capacité financière est venue souvent au secours de la métropole. En moins de trois ans, le produit des rentes doubla, et les impôts baissèrent sur quelques points. Cuba, qui, avant 1808, recevait du Mexique près de deux millions de piastres pour fournir à ses dépenses d'utilité publique, n'eut plus recours qu'à ses propres ressources, et l'on vit s'élever un aqueduc de deux lieues de long, des casernes, des douanes, un quai. Les rues de la Havane, autrefois infectes, furent arrosées par des eaux jaillissantes. Un chemin de fer de trente-six lieues de parcours relia la ville au riche district de Guines, et toute la gestion du comte de Villanueva laissa dans les esprits des traces

d'autant plus favorables que, Havanais lui-même, plein d'urbanité et de douceur dans ses relations personnelles, il ne corrompit par aucune violence et aucune maladresse le souvenir de ses bienfaits envers l'île. Tant que le comte de Villanueva et le général Tacon purent s'entendre, cette harmonie prévint la scission des intérêts espagnols et havanais, et le soulèvement des esprits. Plus tard, quand les choses furent plus envenimées, l'intendant se détacha de Tacon, et continua son administration bienfaisante, sans prendre part à la guerre qui se livrait autour de lui.

Au nom de cet excellent intendant il est juste de joindre celui de don Francisco Ramirez, né dans les Asturies, et qui, venu fort jeune en Amérique, apprit à estimer les Havanais, qui n'oublieront pas ses services. Il donna la première impulsion à notre éducation primaire, fonda plusieurs chaires et plusieurs écoles, lutta contre le commerce de Cadix en faveur de la liberté de nos ports, favorisa la colonisation

blanche, et créa le village de Nuevitas, au nord de Puerto-Principe.

Citons encore avec éloge le prince d'Anglona, gouverneur-général; son administration, qui a succédé à celle d'Espeleta, s'est distinguée par plusieurs actes d'utilité publique et d'embellissement local, mais surtout par la courageuse fermeté de sa conduite envers les autorités britanniques. C'est lui qui a rétabli et réparé l'ancienne promenade qui porte aujourd'hui le nom de promenade d'Anglona; la bonne compagnie s'y porte maintenant de préférence à celle de Tacon, que l'animosité publique semble poursuivre dans ses œuvres mêmes.

Il faut le dire, la situation d'un capitaine-général devient chaque jour plus difficile. Placé entre les efforts de l'Angleterre, l'influence des États-Unis, et le besoin de progrès qui se fait sentir dans les classes supérieures, il a besoin de s'appuyer sur les Havanais pour se maintenir avec utilité et avec honneur. Il faut qu'il rapproche de lui et fasse participer à l'adminis-

tration ceux qui possèdent dans l'île un intérêt agricole et territorial. La moisson que le trésor d'Espagne recueille parmi nous en deviendra plus abondante. Toutes les fois qu'on a laissé un Havanais prendre part aux affaires, le commerce a prospéré, l'industrie a fleuri, les caisses de l'État se sont remplies. La voix d'Arango a été écoutée, elle a valu à l'Espagne quelques millions.

# LETTRE XXV

—

SOMMAIRE

Les femmes havanaises. — Caractère de leur organisation physique. — Luxe poétique de la nature. — Point de corset. La *butaca*. — La *volante*. — Passion pour la danse. — L'orchestre. — La musique du pays. — Caractère du rhythme. — Le Strauss havanais. — Son costume. — Les pauvresses. — Maisons à jour. — *Adios, hasta cada momento*. — « Cette maison est à vous. » — Pudeur et nudité. — Choix pour les mariages. — Les femmes des pays à esclaves. — La petite négresse. — Beauté des enfants. — Luxe des Havanaises. — La jeune mère. — *Pepyo*. — La grand'mère.

# LETTRE XXV

A GEORGE SAND.

Cuba, 1er juillet.

A qui, plutôt qu'à vous, adresserai-je mes observations sur les femmes de mon pays, sur leur manière de vivre et de sentir, à vous qui comprenez si bien mon sexe et dont la plume éloquente a si souvent intéressé les âmes généreuses aux souffrances des femmes dans les so-

ciétés civilisées? Ne vous attendez pas à des récits ardents et pathétiques, colorés par les feux des tropiques, à de tragiques histoires, dont l'intérêt repose sur la jalousie furibonde et le poignard ensanglanté. La Havanaise chaste, quoique d'une âme et d'une nature ardentes, ignore les raffinements romanesques de cette vie de cœur, ces tourments et ces voluptés imaginaires, fruits éclos en serre chaude, qui n'ont ni parfum ni saveur, passions souvent factices, plantes parasites qui dessèchent la jeune sève dans sa première verdeur.

La Havanaise est en général de taille moyenne et mince; mais, quelque grêles qu'elles soient, ses formes sont toujours vivement accusées. Elle a les extrémités petites et délicates comme celles d'un enfant. Ses pieds, menus et potelés, sont habituellement chaussés, ou, pour mieux dire, enveloppés de satin blanc, car ses souliers ont à peine des semelles, et n'ont jamais pressé le pavé des rues. Le pied d'une Havanaise n'est pas un pied, mais un luxe poétique de la na-

ture. Son cou, finement attaché, fait pivoter mollement sa tête douce et voluptueuse. Sa taille n'a jamais été comprimée dans un corset, et quoique naturellement mince, elle reste en rapport avec les autres formes de son corps, sans demander la beauté à une disproportion exagérée que l'art et la nature repoussent à la fois. La liberté dont elle jouit dès l'enfance, la douce et constante chaleur de l'atmosphère, conservent à ses membres toute leur fraîcheur et leur souplesse primitives, et donnent quelque chose de doux, de velouté et de tendre à sa peau, souvent d'une blancheur pâle, mais sous laquelle on entrevoit un reflet chaud et doré, comme si le soleil l'eût pénétrée de ses rayons. Ses mouvements, empreints d'une certaine langueur voluptueuse, sa démarche lente et paresseuse, sa parole douce et cadencée, contrastent parfois avec la vivacité de sa physionomie et avec les jets de feu qui s'échappent de ses yeux noirs, longs, et dont le regard n'a point son pareil. Elle ne voit jamais le soleil que lors-

qu'elle voyage. Elle ne sort qu'à la nuit tombante, et jamais à pied. Outre l'inconvénient de la chaleur, la fierté aristocratique lui défend de se mêler au monde des rues. Laborieuse, dès le matin on la voit occupée à travailler de ses propres mains les hardes destinées à ses nègres ou la layette de son enfant. Mais lorsque l'ardeur du soleil pèse sur l'atmosphère, toute occupation lui devient impossible. Elle marche à peine et passe au bain ou à manger des fruits une partie de la journée ; le reste, à se bercer sur la *butaca*. Vers la brune, la gracieuse sylphide, habillée de blanc, la tête ornée de fleurs naturelles, se met en mouvement, monte en *volante* (1), va chez les marchands, ne descend jamais, se fait apporter tour à tour le magasin entier sur son marchepied, puis va prendre le frais. S'agit-il de se mettre en route, d'aller à la campagne : elle passe tranquillement de la *butaca* à la *volante*, affronte le plus ardent soleil, en robe blanche, tête nue et sans ombrelle. On

(1) Voiture découverte du pays.

dirait un héros sur la brèche affrontant le canon.

Par un contraste facile à expliquer, les Havanaises aiment la danse avec fureur; elles passent des nuits entières sur pied, agitées, tournoyantes, folles et ruisselantes, jusqu'à ce qu'elles tombent anéanties.

La contredanse havanaise se danse avec le corps plutôt qu'avec les pieds : c'est un mélange de valse, d'un certain pas glissé et de balancements, qui présente un caractère de mollesse et de volupté indéfinissable, et se prolonge jusqu'au moment où la fatigue des danseurs vient au secours de l'orchestre. Ces musiciens sont parfaitement plaisants par la recherche de leur costume. La musique de la contredanse havanaise, comme le pas de la danse lui-même, reproduit complétement le caractère créole, mêlé en tout de langueur et d'élan. La phrase de la cantilène, toujours syncopée, fait régulièrement un temps d'arrêt avant d'accomplir le rhythme, puis reprend d'un bond comme si, attardée à la mesure, elle s'empressait de la

compléter. Ces airs havanais sont pour la plupart en mode mineur, comme presque toutes les mélodies primitives; et les inspirations des compositeurs étant l'œuvre de l'instinct plutôt que de l'art, se nuancent d'harmonies étranges et naïves dont le charme est à la fois mélancolique et délirant. C'est toujours le maître d'orchestre, l'élégant nègre *Placido*, le *Strauss* havanais, qui invente les airs de danse. Rien de plus original que ses compositions, si ce n'est son costume, exactement calqué sur celui de 98 en France. Il porte un habit en queue de morue, des culottes jaunes attachées aux genoux par des rubans qui tombent jusqu'à la moitié de la jambe. Il est chaussé de bas de soie chinés, de souliers en peau de daim avec une rosette couleur pensée, et, pour compléter le costume, il porte un jabot et des manchettes en dentelle.

La femme de haute classe, ici, comprend les avantages de sa position et en a les habitudes, mais elle est simple et d'un caractère doux : elle ne cherche à convaincre personne de son

importance par la roideur, l'impertinence, le dédain. Il y a quelque chose d'adorable dans cette câlinerie souple, dans cette pudeur de la grandeur qu'elles emploient envers leurs inférieurs; et souvent j'admire la bonté angélique de ma tante, lorsqu'elle voit arriver dans son intérieur, dans la partie la plus intime de sa maison, près de son lit, de pauvres femmes qui entrent partout ici sans se faire annoncer, et qui, avant de lui demander l'aumône, commencent par s'asseoir sans qu'on les y invite; là, elles restent autant que bon leur semble, sans que rien leur fasse sentir qu'elles importunent.

Une des habitudes auxquelles il est difficile aux Européens de se faire ici, c'est de voir pénétrer partout les gens du dehors. Toutes les portes sont ouvertes, y comprise celle de la rue, qui n'est jamais refusée à personne. Vous avez autour de vous cent nègres pour vous servir, et pas un ne vous garantira des fâcheux. Les femmes reçoivent à toute heure : cette cou-

tume de vivre à jour, commandée impérieusement par le climat, peut d'abord paraître fatigante pour l'habitant du Nord, accoutumé à jouir à son gré de l'isolement et de la méditation; mais d'autres avantages peuvent le dédommager amplement. Si l'on reçoit à toute heure, on se gène peu avec les visiteurs : l'habitude vous en fait des amis, et l'affection remplace l'empesé de la politesse. Les personnes que vous adoptez deviennent membres de la famille et partagent vos peines et vos plaisirs. Quant aux importuns, on ne s'en inquiète guère; les hommes partent, les femmes continuent à manger des fruits et à se bercer; et, si elles sont parfois trop entourées, du moins elles ne sont jamais délaissées. Vos femmes, en France, sont plus maîtresses de leur temps et règlent à leur gré leurs rapports sociaux; elles ont des jours, des heures marquées pour recevoir, et s'arrangent pour ne pas être importunées, mais ce soin de leur personnalité leur est payé en égoïsme. La stricte politesse remplie, elles

voient s'éloigner les visiteurs, souvent pendant des mois, parfois des années, si elles ne rappellent la foule par des fêtes et des plaisirs. Avouons que, quels que soient les inconvénients de la cordialité créole, il est doux, pour les femmes surtout, qui par instinct éprouvent le besoin de s'appuyer sur l'affection, de s'entendre dire par un ami : « *Adios, hasta cada momento* (1) ! » A leur tour, elles sont adorables dans leurs manières et dans leur hospitalité envers les étrangers. A la première visite, elles vous adoptent comme l'ami de la maison; et quand une d'elles vous dit : « *Esta casa es suya,* » ce n'est pas une vaine formalité, mais une offre sincère du cœur; vous pouvez être sûr de trouver tous les jours, chez elle, votre couvert à table, et à la campagne votre lit.

Rien n'égale la grâce naïve, la parole caressante de nos femmes et l'harmonie qui existe entre la tendre musique de leur voix, le tour

(1) « Adieu, jusqu'à chaque moment. »

original de leurs phrases et leurs gestes attrayants. Pourtant, rien d'immodeste dans leur laisser-aller, rien d'inconvenant dans leur gaieté.

L'intimité de la vie de famille pourrait offrir des inconvénients graves, si l'habitude n'en éloignait le danger. Cette familiarité, cette nudité même, n'ont d'égale que leur innocence. La publicité constante de la vie privée, l'aspect continuel des nègres dans l'état complet de nature jusqu'à l'âge de huit ans, détruisent chez nos jeunes filles une seule pudeur, celle de la vue, et ne portent aucune atteinte à la pureté de la pensée, à l'honnêteté du cœur qu'elles conservent toujours. Leur imagination n'ayant jamais été flétrie par des lectures dépravées, par de mauvaises maximes, ne s'exalte point à faux et ne va pas d'avance à la recherche des secrets de la nature. Ainsi, cette naïveté primitive des mœurs havanaises, sans danger pour des tempéraments ardents et d'un développement précoce, serait une source de

scandale et de désordre dans un pays d'Europe, pour certaines femmes du Nord, pâles, irritables et attardées qui, devançant l'amour par une culture forcée, perdent la virginité du cœur avant de connaître la passion.

Ici la jeune fille, encore enfant, épouse l'homme de son choix, pourvu toutefois qu'il soit son parent. Une famille s'allie rarement à une autre; la haute noblesse, si avenante dans les rapports ordinaires de la vie, redoute beaucoup les mésalliances et même le mélange d'un sang étranger, fût-il aussi pur que le sien. Ces unions entre deux enfants de la même famille, élevés ensemble, sont presque toujours heureuses. L'amour mutuel, se confondant avec l'affection tendre d'une camaraderie enfantine, semblable à l'amour fraternel qui lui survit, ne permet dans aucun cas ni l'oubli, ni les mauvais procédés. Malgré les dangers qu'éveillent, avec un sang brûlé par le soleil, le laisser-aller de la vie intime et les habitudes sensuelles des femmes, elles sont pudiques par un profond

instinct d'honnêteté naturelle. Leur éducation simple, leur piété ardente et exaltée, les portent à tout ce qui est bien, par amour plutôt que par crainte de Dieu.

Un fait m'a paru digne de remarque : c'est qu'à la Havane, comme dans tous les pays à esclaves, la femme est plus hautement placée qu'ailleurs. Reine d'un vasselage attentif, entourée de considération et d'amour, ayant beaucoup d'influence dans sa maison, elle est rarement accessible à une mauvaise pensée. Comme on n'a jamais consulté l'ambition, la vanité, la cupidité pour le choix d'un mari, l'homme qu'elle épouse se trouve toujours en rapport d'âge et de goûts avec elle. Elle l'aime, et n'arrive pas au lit conjugal, le cœur en révolte, l'imagination entraînée vers d'autres liens et d'autres désirs. Elle n'est pas condamnée à toujours feindre, le plus cruel des supplices. Sa vie est plus modeste, ses jouissances ont moins d'éclat que celles de la femme dans les pays où la civilisation est plus raffinée; mais

elle ne subit pas les tortures de la vanité humiliée, les angoisses mortelles d'un cœur fatigué par une recherche vaine, usé par des sentiments factices ou passagers, livré à la jalousie et à l'ennui. Elle ne s'est pas vue punie de l'amant par le mari, et du mari par l'amant. Jugée sévèrement par l'opinion et par elle-même, dégoûtée de tout, délaissée dans son intérieur, elle ne cherche pas à se dédommager de sa vie manquée en déversant sur la vie des autres les amertumes de son cœur. Enfin, elle n'a jamais eu la pensée infernale de chercher une émotion dans les douleurs d'une autre, en enlevant sans amour l'amant de son amie.

Aussitôt qu'une petite fille commence à bégayer, on lui fait cadeau d'une petite négresse qui devient sa compagne de jeux, puis sa femme de chambre, et qui, au bout de quelques années, obtient la liberté. La nourrice est une espèce de matrone qui devient libre, si elle est esclave, aussitôt qu'elle a fini d'allaiter; mais elle reste dans la maison, où elle est fort

considérée. L'attachement de ces négresses pour leurs nourrissons est une sorte de culte, une adoration véritable. Absorbées dans ce sentiment unique, leurs propres enfants leur deviennent à peu près indifférents.

Rien de comparable à la beauté des enfants à la Havane. Ce sont des fleurs à la fois puissantes et exquises qui s'épanouissent à la chaleur de ce ciel éblouissant. Pas un ruban, pas un lien n'a jamais pressé leur chair délicate. Leur costume se réduit à une légère chemise de linon qui ne leur va qu'au-dessus du genou, très-décolletée sur la poitrine, garnie de dentelles et sans manches, avec des nœuds de ruban sur leurs épaules; leur petite tête est nue ainsi que tout le reste du corps; puis on les jette sur une natte. Il faut voir alors ces petits membres en liberté s'arrondir, puis se roidir, cherchant sans entraves à développer leur force et leur vie; et cette peau élastique et vivace, raffermie par le contact de l'air, faire naître à chaque mouvement, à chaque essai, de petits

plis, de ravissantes fossettes, des grâces adorables! Non, l'Albane n'a jamais rien imaginé de plus charmant.

Ce léger costume des enfants est pourtant fort coûteux. Chaque petite chemise est brodée en soie de couleur et ne sert qu'une fois. On pourrait la broder en laine, elle serait plus solide; mais c'est justement pour ce motif qu'on ne le fait pas. Le luxe des femmes est d'une grande recherche; — ce n'est pas un luxe d'apparat, mais de sensualité. C'est pour elles une manière d'être et de vivre, car leur costume est de la plus grande simplicité : le matin un peignoir ou robe ample en linon; le soir, elles sont aussi habillées de linon; mais elles portent des manches courtes, des corsages décolletés, et leur tête, coiffée en cheveux, est toujours ornée d'une simple fleur naturelle placée sans art et sans apprêt. Sous cette simplicité se cachent des délicatesses rares; leur linge est de la plus fine batiste garnie de dentelles; elles en changent plusieurs fois par jour. Les robes de linon, tou-

jours brodées et garnies également de dentelles, ne se portent que dans leur première fraîcheur : aussitôt blanchies, elles passent aux négresses. Une Havanaise ne se sert que de bas de soie et ne les porte que neufs : en les ôtant, elle les jette. Ses petits souliers sont bientôt hors de mise et abandonnés, comme le reste, aux négresses, dont le costume ne manque pas d'originalité. C'est chose tout à fait divertissante de voir ces négresses traverser, chantant ou fumant, ces immenses salons éclairés en tous sens par les rayons du jour! Avec leurs robes de linon jetées sur une chemise qui ne va pas au-dessous du genou, le tout tombant sur la poitrine et les épaules, souvent au delà, avec leurs souliers de satin en pantoufles bordant leurs cous-de-pieds et leurs jambes noires comme l'ébène, on les prendrait pour des chauve-souris aux ailes transparentes, voltigeant à la clarté du jour.

Une Havanaise ne porte jamais deux fois ses robes de bal, bien qu'elles soient du plus grand

luxe et envoyées à grands frais de Paris mais une jeune fille aimerait mieux n'aller jamais au bal, que de s'y présenter pour la seconde fois avec le même costume. — Au théâtre, les femmes sont toujours en grande toilette et portent souvent des diamants, ainsi qu'au bal : elles en ont en grand nombre, toujours montés à Paris. Les draps de lit, comme tout le reste de leur linge, sont en batiste fort empesée; et ma surprise fut grande lorsqu'on me présenta pour la première fois un essuie-mains en linon garni de dentelles et très-amidonné. Les lits sont en fer, sanglés et couverts en damas. Ma tante a eu l'attention de me régaler, en ma qualité d'Européenne, d'un petit matelas en damas bleu, de l'épaisseur d'un pain à cacheter. Les oreillers sont en étoffe pareille, couverts de linon, brodés d'entre-deux, puis d'une large dentelle au bord et fermés par des nœuds de rubans bleus; les rideaux du lit, aussi en linon, relevés par des nœuds de rubans pareils; les draps sont en batiste très-claire; celui de dessus, seule couver-

ture dont on fasse usage ici, est toujours garni de dentelles. — Je vous laisse à penser l'effet piteux que pouvaient faire, à côté de ce luxe merveilleux, mes chemises en simple toile de Hollande et mes pauvres bas de fil d'Écosse!... Mais ce qui fut un véritable scandale pour tous, ce sont de malheureux souliers en maroquin noir aperçus au fond de mes malles : — « Jésus Maria! s'écria-t-on, qu'est-ce que « c'est?... Ces souliers pour ton pied! pour « ton pied de la Havane encore! fi!!! » — J'en étais vraiment mortifiée; car on ne comprenait pas que ma peau se fût endurcie en Europe au point de supporter le supplice de tels souliers. Et pourtant, pensais-je avec amertume, à part moi, j'ai tant de peine à marcher comme les autres femmes en Europe!

L'extrême jeunesse des mères et le développement précoce de l'enfance nuisent extrêmement à la première éducation. L'enfant prend d'abord sa mère pour sa camarade, et la noncha-

lance créole prive celle-ci de l'énergie indispensable pour reprendre ses droits et sa gravité de mère. En face de la faiblesse maternelle, l'enfant devient volontaire et impérieux. Le mal est moins grave, quant à l'éducation des filles, dont le caractère doux, souple et tendre, s'exalte d'une vive tendresse pour leurs parents; mais l'éducation première des garçons est souvent manquée. Vous en aurez une idée si vous assistez avec moi à une petite scène dont j'ai été témoin il y a deux jours, et qui peut servir de type à toutes les éducations havanaises.

C'était dans l'après-midi : j'étais établie avec quelques jeunes femmes dans le salon, en face du port, chacune assise, ou pour mieux dire couchée sur une ample *butaca* en maroquin. La journée était brûlante; pourtant la brise agitait portes et fenêtres et se jouait avec les blanches et légères draperies de nos peignoirs. Un immense plateau de fruits, posé au milieu de nous, devenait la proie de notre soif ardente et désor-

donnée. Plus avide que les autres, je comptais savourer ces trésors dont j'avais été longtemps privée; — tout à coup et au milieu de ma folle joie, pendant que je saluais tendrement chacune de ces anciennes et chères connaissances, et que je leur donnais des preuves non équivoques de mes souvenirs, je vis entrer un petit homme, que j'aurais pris pour un nain, sans ses beaux yeux au regard limpide et naïf, sans la peau de son visage fine comme le duvet d'une pêche. Il pouvait avoir un peu moins de douze ans. Il portait des bottes et un habit à la française, un jabot, un chapeau sur la tête et une badine à la main... Vous auriez dit le *chat botté!*

« *Mama*, dit-il en entrant, ma voiture est « prête, je vais dîner avec un de mes amis; « adieu, à ce soir!

« — Mais *Pepyo*, reprit sa mère, de sa voix « languissante et douce, *Pepyo*, quelle idée as- « tu de sortir par cette chaleur?

« — Il ne fait pas chaud, mama.

« — Mais je ne veux pas que tu dînes dehors;

« tu as déjà passé la journée d'hier avec tes « amis.

« — Je passerai encore celle-ci, mama.

« — Mais tu sais que tu dois aller au bal ce « soir; il faudra que tu rentres pour faire ta toi- « lette, cela te fatiguera.

« — Cela ne me fatiguera pas, mama. »

Et à chaque réponse, il mangeait un fruit.

« — Enfin, *Pepyo*, je ne veux pas que tu sor- « tes... entends-tu?

« — Adieu, mama. »

Et faisant une pirouette, il disparut.

« — *Que muchacho!* » dit la mère d'un ton moitié tendre et moitié chagrin en le suivant des yeux.

Et il n'en fut plus question.

« — Dis-moi, *China*, dis-je à la mère, est- « ce ainsi que vous élevez vos enfants ici?

« — Et que faire?

« — Les faire obéir.

« — Et comment?

« — Avec de la volonté.

« — Et s'il ne veut pas faire ce qu'on lui dit?

« — On l'enferme.

« — *Y si le da la alferecia* (1)? »

Ces mères si faibles n'hésitent jamais lorsqu'il s'agit de se séparer de leurs enfants pour les faire élever en Europe; c'est avec un courage héroïque qu'elles les lancent au milieu des mers à la recherche des connaissances nouvelles et des enseignements utiles à la vie. C'est bien la nature des femmes..... pusillanimes dans les petites choses, sublimes dans les grandes.

Mais, pauvre mère, ne sais-tu pas que ta tendresse aveugle impose à ton enfant une tâche immense et que tu l'obliges à étouffer un jour les mauvais germes que ta faiblesse a développés en lui et qui souvent deviennent incorrigibles? que ta coupable indulgence le rend impérieux, personnel, lâche à la peine? que l'amour maternel véritable n'est pas dans la volonté qui plie, mais dans la force qui guide? que

(1) « Et si cela lui donne l'attaque de nerfs. »

la tendresse filiale s'allie avec le respect, et que la bonté qui inspire la confiance n'est pas incompatible avec la fermeté inexorable qui impose ce qui est juste? qu'il n'y a rien de frivole et d'indifférent pour l'enfance? enfin que les premières impressions, comme les racines de l'arbre, développent et nourrissent de leur sève les branches et les feuilles?...

Chers compatriotes, pardonnez ces avis à la sympathie de votre sœur!

Néanmoins, et malgré les mauvais résultats que produit la faiblesse des jeunes mères, la tendresse filiale est ici plus exaltée que partout ailleurs. Cette bonté inépuisable du cœur maternel agit puissamment sur des natures ardentes, prédisposées à ne vivre que par les affections. Toutes les douceurs de cette existence indépendante, de cette minutieuse tendresse dont l'enfant est entouré, se confondent avec l'image de celle qui en est l'âme et la parent de toutes les joies du cœur, de toutes les émotions de la reconnaissance.

C'est une chose touchante de voir le respect dont les mères de famille sont ici entourées lorsqu'elles arrivent à un âge avancé ! Souche puissante d'une postérité nombreuse, la grand'-mère est le but de toutes les attentions, de la vénération de tous. Les fêtes, les banquets de noces ont lieu chez elle ; on la voit présider la grande table, simplement vêtue, ses cheveux blancs, qu'elle n'a jamais cherché à cacher, relevés et nattés. Toutes les recherches, toutes les gâteries sont pour elle ou viennent d'elle. Et lorsque arrive le jour qui doit terminer cette vie patriarcale, elle s'éteint doucement, sans peine et sans remords, comme elle a vécu.

La femme du grand monde en Europe est souvent bien à plaindre lorsque l'âge lui enlève les charmes de la jeunesse; car il est rare qu'elle sache vieillir. Il faut du bon sens, de la prévoyance, et peut-être toute la vie qui a précédé, pour qu'elle arrive préparée à cette époque solennelle. Mais que devient-elle lorsque tous ses moments n'ont été consacrés qu'aux

agitations de la vanité et de la galanterie, et qu'après avoir donné sa vie entière aux plaisirs factices, elle se les voit enlever tour à tour par la jeunesse qui l'environne? Alors, elle jette les yeux autour d'elle et s'aperçoit pour la première fois, que n'ayant pas pris l'habitude de l'abnégation, ayant vécu pour elle-même et pour elle seule, personne ne se croit en devoir de se dévouer pour elle. Isolée et pleine d'amertume, elle cherche à se faire des amis dans la vie politique, dans la vie d'intrigue, et meurt comme elle a vécu, courant à la recherche du bonheur dans des agitations stériles et impuissantes.

# LETTRE XXVI

—

SOMMAIRE

De l'agriculture à la Havane. — Topographie de l'île. — Les brises. — Puissance de la végétation. — L'agriculture dans l'enfance. — Première sucrerie dans l'île. — La Compagnie des Indes. — Monopole. — La contrebande. — Les Anglais s'emparent de la Havane. — Ils infectent l'île de nègres. — Essor de l'agriculture. — Les colons de Saint-Domingue à Cuba. — Culture du café. — Revenu exorbitant des sucreries. — La ferme de la Beauce. — Prodigalité. — On a tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise. — Les engrais. — Danger qu'offre la destruction des forêts. — Richesse des forêts de Cuba. — Impossibilité de les exploiter, faute de routes. — Nécessité de planter des forêts artificielles. — Les chemins de fer seront là lorsque les plantations auront grandi. — Si la dévastation réglée continue, d'ici à cent cinquante ans il n'y aura pas une forêt dans l'île. — Variété d'arbres. — Revenu surprenant d'un bois soumis à des coupes réglées. — 12,000 piastres de capital donneront 9,750 piastres par an. — L'oranger perd ses fruits dans la poussière des routes. — Au bout de dix ans, une plantation de ce fruit, qui aura coûté 24,153 piastres, donnera 19,000 piastres de revenu. — Le miel. — Excellence de la cire de Cuba. — Le fil d'ananas. — Préparation facile de cette précieuse matière première. — Grandeur prodigieuse des légumes de Cuba. — La vie et la mort dans un

fruit. — La banane. — Ses métamorphoses. — Le riz. — Point de machine en 1842. — Les caféteries. — Diminution de leur valeur. — Luxe désordonné. — Panique des propriétaires. — Il faut finir ce qu'on a commencé. — Vices de l'exploitation à perfectionner. — Les Arabes la font mieux. — Beauté des plantations de café. — Souvenir d'Europe. — Les savanes. — Les dangers de la liberté pour les bestiaux. — La tournée du *savanero*. — La meute de *Gibaros*. — Ménage des animaux. — Inondations. — Pertes considérables qu'elles occasionnent. — Le maïs originaire de Cuba. — Dissidence des opinions à cet égard. — Preuves incontestables de son droit de cité. — Il était sacré pour les aborigènes. — La maloja. — Manière simple de la cultiver. — Exploitation onéreuse des sucreries. — Le cacao croît spontanément dans l'île. — Puissance de sa végétation inconnue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Manière singulière de le semer. — Friandise des vaches et des perruches. — Exploitation riche et imparfaite. — Richesse inépuisable pour les nouveaux colons qui viendront habiter dans l'île. — Éventualité de la prospérité havanaise. — Pourquoi. — Imprévoyance de la prospérité facilement acquise. — Insouciance du cultivateur.

## LETTRE XXVI

A M. GENTIEN DE DISSAY.

Cuba, 10 juillet.

Vous me demandez, mon cher Gentien, des détails statistiques, industriels et agricoles sur mon pays natal, ses produits, ses ressources. En vérité, voilà des sujets bien effrayants pour une femme ; toutefois, je vais tâcher de vous satisfaire de mon mieux.

Vous savez que notre île, située dans l'océan Atlantique entre les deux continents américains, se trouve, par sa position unique, l'entrepôt du commerce et de la navigation du Nouveau-Monde. Bornée à l'ouest par le golfe du Mexique, à l'est par l'île Saint-Domingue, au nord par le canal de Bahama et les îles Lucayes, et au sud par la mer des Antilles, sa position, dans la zone torride, à trois degrés de la ligne boréale, la protége contre l'excessive chaleur, ordinairement si intense dans ces latitudes. Le terme moyen de sa température, au mois de juillet, est de 28 à 30 degrés, et au mois de janvier, de 21 à 22 (Réaumur). Mais cette présence constamment voisine du soleil, cette température à peu près la même toute l'année, concentrent autour du sol un foyer brûlant, qui deviendrait intolérable, à certaines époques de l'année, sans la brise de mer qui s'élève régulièrement, en tout temps, de dix à onze heures du matin, et dure jusqu'au coucher du soleil; alors elle est remplacée par la brise

du soir. La première, imprégnée de la fraîcheur des courants, porte avec elle je ne sais quoi de tonique qu'elle enlève à la partie saline de la mer; la seconde arrive à son tour chargée du trop-plein des vapeurs embrasées de la terre, rétablit l'équilibre, emporte avec elle et décharge son électricité dans la mer. La configuration de l'île, longue et étroite, est irrégulière: elle forme un arc, dont la partie convexe se trouve du côté du pôle arctique. Sa longueur est de deux cent vingt lieues maritimes (deux cent vingt-sept lieues, selon M. de Humboldt); sa partie la plus large, de 37, et la plus étroite, de 7 degrés. La superficie de l'île, calculée à trois mille cinq cents lieues havanaises (de cinq mille *varas*), est sillonnée par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes roulent avec leur sable de la poudre d'or. Elles sont en général peu étendues à cause de la latitude du terrain et de la direction des montagnes qui, s'élevant au centre de l'île, les déversent au nord et au sud, et augmentent ainsi la vitalité

puissante de la terre. On compte jusqu'à cent dix rivières qui ont des noms; il y en a peut-être autant qui n'en ont pas.

La partie occidentale de l'est contient de belles lagunes d'eau douce; mais une partie des côtes du sud, où le terrain est bas, se trouve sujette aux inondations. Des salines abondantes, non-seulement peuvent fournir aux besoins des habitants, mais elles ont longtemps approvisionné le Mexique et d'autres pays voisins; aujourd'hui elles donnent toujours un excédant, et deviendraient un objet considérable de commerce, si les plus belles, comme celles de *Guanes* et celles de *Sal*, n'étaient pas infructueuses par négligence ou par oubli. Des sources d'eaux minérales, abondantes et de toutes qualités, surgissent sur plusieurs points de l'île : celles de San-Diego et de San-Juan de Contreras sont les plus renommées, ou plutôt les seules que l'on ait encore soumises à l'analyse.

Des rosées abondantes, des pluies réglées, à de certaines époques de l'année, la chaleur

douce et constante de l'atmosphère, une couche végétale pure, et dont l'épaisseur considérable s'alimente encore des dépouilles que laissent les forêts primitives, donnent à la végétation de cette île une vigueur et une puissance merveilleuses; le sol même ne suffit pas à la contenir. Une quantité immense de plantes envahissent l'air et y cherchent la vie et l'expansion que leur refuse la terre, trop chargée de ses produits. A peine échappées de leur berceau, flexibles, ondoyantes, elles s'enlancent d'arbre en arbre, de rocher en rocher; elles montent et descendent sur les murs, sur les toits des maisons; les corolles ouvertes, elles cherchent l'action bienfaisante du soleil, et leurs feuilles exubérantes s'épanouissent au souffle de la brise. Une multitude de plantes parasites, douées d'une force vitale prodigieuse, s'élèvent jusqu'à la coupole des arbres; et là, se jouant au milieu de leurs riches panaches, suspendues avec grâce sur ces colosses de nos forêts, elles balancent leurs fleurs délicates et flexibles au milieu des

branches mobiles et gigantesques. En Europe, les fleurs rampent, ici elles s'élèvent et volent comme des oiseaux, comme des mouches dorées dans des jardins aériens. Eh bien ! mon ami, cette île si belle dans toutes ses parties, où les volcans, les tremblements de terre, les animaux venimeux sont inconnus, où le plus beau ciel et une végétation splendide offrent leurs trésors au premier venu, cette île est aux trois quarts inhabitée.

La partie occidentale est la plus peuplée. En prenant pour point central la Havane, et en décrivant autour d'elle un cercle qui embrasse vingt lieues à l'ouest et quarante lieues à l'est, on détermine le grand foyer dans lequel la population se concentre. Son accroissement a été bien rapide dans ces derniers temps : dans l'espace des vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler, on a défriché plus de terrains que pendant les trois cents années qui succédèrent à la conquête de l'Amérique. Les villes de *Santiago de Cuba*, *Puerto del Principe*, *Villa Clara* et *Trini-*

*dad* deviennent autant de centres de civilisation qui cherchent, en se rapprochant les unes des autres, à augmenter leur force et leur prospérité.

Malgré toutes ses beautés, l'île de Cuba fut négligée et languit dans les premières années qui suivirent la découverte, pendant que sa sœur aînée, l'île Espagnole (1), résidence du gouverneur-général des Indes, était l'objet de sa sollicitude particulière, et prospérait.

Les deux branches d'agriculture auxquelles essayèrent de se livrer dès l'origine les habitants de Cuba, furent le tabac et la canne à sucre; mais les bras manquaient pour cultiver la dernière, et le tabac se vendait difficilement. Ce narcotique, dont les indigènes faisaient un si grand usage, fut d'abord repoussé par les conquérants comme l'origine d'une jouissance impie et barbare. On se borna donc à exploiter quelques mines

(1) Saint-Domingue. Voyez, dans la lettre sur les noms historiques, l'histoire de la première civilisation de l'île.

de cuivre et à élever des bestiaux qu'on vendait ensuite aux capitaines de bâtiments qui trafiquaient avec le Mexique et la Vera-Cruz, dont les ports de l'île étaient l'entrepôt.

Le brigadier Gonzalez de Velosa fut le premier qui élabora du sucre à Cuba. Associé au *veedor Cristobal de Tapia* et à son frère, il fit venir des matériaux et des ouvriers, et construisit une sucrerie en 1532. Cet exemple ne tarda pas à être suivi; mais l'imperfection des machines, grossièrement confectionnées en bois durs, exigeant de grands frais de main-d'œuvre, ne laissait aux propriétaires que de fort minces profits.

Cependant l'abondance du sucre et sa qualité supérieure le firent rechercher partout, et, en 1761, il y avait déjà soixante à soixante-dix sucreries dans l'île. L'établissement de la *Real Compañia* vint stimuler le zèle des agriculteurs. En même temps qu'elle amenait des nègres pour le travail de la terre, elle faisait des avances aux cultivateurs de tabac, dont les éta-

blissements étaient encore dans l'enfance, mais dont la prospérité future n'était plus douteuse : la plante havanaise était proclamée préférable à toute autre.

Les avantages que la Compagnie apportait au pays étaient détruits en partie par les transactions arbitraires qu'elle imposait aux agriculteurs à la faveur de son monopole : d'une part, en les forçant à lui vendre leurs denrées à vil prix, et de l'autre, en se faisant payer des marchandises inférieures à des prix exorbitants. Le gouvernement, sollicité par les fréquentes réclamations des Havanais, leur octroya les mêmes franchises d'exportation qu'il avait concédées à la Compagnie; mais ils n'en profitèrent pas.

La guerre s'alluma entre l'Espagne et l'Angleterre ; aussitôt la contrebande s'empara du commerce, et les échanges d'esclaves et d'autres marchandises de première nécessité, pour du tabac, des cuirs et du cuivre, n'eurent plus lieu que par fraude.

C'est en 1762 que l'ère de prospérité commença pour l'île; elle manquait de bras pour le travail; les Anglais, maîtres de la Havane, y jetèrent un grand nombre d'esclaves (1). Un an après, l'Espagne redevint maîtresse de Cuba, et la traite continua à prendre du développement. A mesure que le nombre des nègres augmentait, et que le gouvernement accordait quelques franchises au commerce, l'agriculture prenait un nouvel essor.

Plus tard, la révolution de Saint-Domingue remplit nos campagnes de cultivateurs laborieux et intelligents. Le café, qui jusqu'alors n'avait été exploité que pour l'usage domestique des campagnes, devint un objet de spéculation. Les émigrés français établirent de belles caféteries dans les districts de *San-Antonio* et de *San-Marcos;* nos concitoyens les imitèrent, et cette branche de culture devint encore une source de richesse. A partir de cette époque,

(1) Voyez la lettre sur les esclaves à M. le baron Charles Dupin.

Cuba, dont la prospérité grandissait, devint l'objet de toutes les spéculations; et, pendant que l'Europe était livrée aux désastres de la guerre civile, cette belle partie du monde offrait un asile hospitalier aux agriculteurs ruinés, aux âmes lasses et dégoûtées de violences et de crimes. On voyait s'élever partout, et comme par magie, des sucreries et des caféteries nouvelles. Les capitalistes faisaient volontiers des avances aux nouveaux planteurs, comptant sur leurs ressources et sur leur bonne foi; les marchés, toujours bien approvisionnés d'objets importés, offraient peu de produits destinés à l'exportation, et les récoltes se trouvaient vendues à des prix élevés trois et quatre années d'avance.

Le bénéfice énorme recueilli sur ces précieuses denrées fit négliger les autres cultures, et le propriétaire, au lieu de semer le grain dont il avait besoin, préféra l'acheter. Les petites cultures, si riches et si variées qu'elles pussent être, se trouvèrent négligées; les gens de cam-

pagne mêmes aimaient mieux s'associer au gain des grands propriétaires et recevoir de forts salaires que d'essayer les chances d'un petit établissement. C'est ainsi que la culture du blé a toujours été dédaignée à Cuba, comme celle du cacao, du coton, de l'indigo et tant d'autres.

Pour vous donner une idée du revenu approximatif d'une sucrerie, je vais vous transcrire un calcul qui se trouve sous ma main, et qui a été publié cette année dans un rapport de la *Sociedad patriotica de la Havana.* Le produit d'une sucrerie ici est, terme moyen, de 2,000 caisses de sucre, ou 34,000 *arrobas.* Trois cinquièmes de cassonnade et trois cinquièmes de sucre blanc, vendus au terme moyen de 6 et 10 réaux l'arroba, donnent une valeur totale de 36,870 piastres fortes. D'après ce rapport, la sucrerie a dû coûter 100,000 piastres fortes; les frais de production et d'élaboration, largement calculés, s'élèveront à 16,870 piastres fortes, et le produit net sera de 20,000 piastres fortes, sur lesquelles on peut

encore déduire 5,000 piastres fortes pour les mauvaises chances du prix de vente. Il résulte de là qu'un capital de 100,000 piastres produira un revenu net de 15,000 piastres, c'est-à-dire 15 pour 100 d'intérêt. Comparez ce produit au revenu d'une de vos meilleures fermes de la Beauce, et vous comprendrez pourquoi les habitants de Cuba se sont bornés jusqu'à présent à la culture de la canne à sucre.

A la vue de cette végétation prodigieuse, les premiers colons se mirent à y puiser comme l'enfant dans un trésor. Après avoir détruit avec rapidité une grande partie des forêts primitives, ils établirent à leur place des sucreries, que l'on exploitait trente ou quarante ans. La couche végétale du terrain commençait-elle à se fatiguer, ils abattaient encore d'autres forêts, enlevaient le matériel de la sucrerie, et le portaient sur le sol nouvellement défriché. Ce système destructeur existe encore aujourd'hui. Si on n'y porte pas remède, la salubrité de l'île en sera altérée, et la fertilité du sol détériorée. On pouvait pardon-

ner cette imprévoyance aux premiers colonisateurs de Cuba, qui, trouvant un terrain dont la fécondité vierge ne demandait à l'homme que peu de travail, de capitaux et de soins, profitaient de cette richesse, que la nature jetait sous leurs pas. La somme de la population n'ayant jamais correspondu à l'étendue du territoire, il devenait facile de quitter une terre épuisée, dès qu'elle avait donné tous ses produits. Maisla continuation d'un tel système devient aujourd'hui sans excuse; il est urgent de remplacer, par une méthode plus savante et plus en harmonie avec le progrès de la population et du temps, ce procédé primitif et barbare.

Quelques théoriciens ont eu tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise.

Le continuel labeur et le renouvellement incessant que les agriculteurs européens ont dû faire subir à leurs terres, toujours sollicitées, toujours épuisées, n'a aucun rapport fondamental avec la méthode naturelle que doit

pratiquer l'agriculteur havanais, recevant beaucoup du sol et lui demandant peu.

L'engrais est une richesse factice ; il est inutile d'y avoir recours là où la richesse naturelle abonde. On ne peut donc s'étonner si le Havanais n'a pas encore étudié et mis en pratique cette science européenne qui sert de base à l'agriculture des vieux pays civilisés, la science des engrais. Ainsi, l'élève des bestiaux, si étroitement liée à la richesse agricole en France et en Angleterre, a dû rester à la Havane tout à fait distincte de l'agriculture.

Aujourd'hui le moment est venu de consulter l'expérience de l'Europe. A force d'arracher du sein de cette terre prodigue les bienfaits qu'elle recèle, sans lui fournir les moyens d'un renouvellement nécessaire, on commence à l'épuiser. Il faudrait donc introduire progressivement le secours des engrais dans l'agriculture de la Havane.

Une autre question grave se présente : celle du danger qu'offre dans l'avenir la destruction

des forêts, et la nécessité non-seulement de faire reproduire celles qu'on abat, mais d'en planter de nouvelles, comme objet d'exploitation et de spéculation. En laissant la terre à découvert, l'action des rayons du soleil agit directement sur elle, la chaleur devient plus intense, l'humidité s'évapore, et de nouvelles et fréquentes maladies se développeront sans qu'on puisse leur assigner leur véritable cause. D'ailleurs, après que l'on a dépouillé le sol de végétation, les pluies et les rosées diminuent et la terre souffre et languit, privée de son engrais. Enfin Cuba, douée par la nature d'une profusion précieuse d'arbres forestiers de construction et de luxe, retrouverait une source de riches revenus dans l'exploitation de ses forêts.

Il faudrait donc, pour donner un développement énergique à la prospérité de l'île, et pouvoir surtout épargner la main-d'œuvre, si fortement menacée par l'émancipation; il faudrait, dis-je, d'une part, substituer aux vieilles machines et aux procédés imparfaits, les inven-

tions de l'industrie européenne, et d'une autre, introduire dans l'exploitation du sol havanais une multitude de cultures aujourd'hui dédaignées, dont l'exploitation est facile à peu de frais et dont le produit serait considérable ; enfin, il faudrait tirer parti des belles forêts tropicales qu'on laisse imprudemment dépérir : telles doivent être les principales préoccupations des propriétaires havanais.

Les trésors que recèlent les forêts de l'île de Cuba sont inconnus à l'Europe ; peut-être n'existe-t-il pas un pays au monde qui, relativement à son étendue, possède une aussi grande variété de bois précieux de construction. Mais l'île n'a presque pas de routes, et celles qui existent sont, pendant une partie de l'année, de vrais bourbiers où la voiture la plus légère s'enfonce jusqu'aux essieux des roues. Lorsque *la seca* (saison de sécheresse) arrive, les ornières, de trois et quatre pieds de profondeur, s'encombrent de masses compactes et dures contre lesquelles viennent se briser les pieds les plus sûrs et les

plus agiles des mules du pays. — Mais, dirait aux Havanais un homme de bon conseil, ne vous découragez pas, et songez à l'avenir. Plantez des arbres de choix. La nature est pour vous, vous le savez : ici, en trois ou quatre années, une graine devient un géant. Soumettez les forêts primitives à des coupes réglées; ne brûlez pas les souches sur place, ce qui rend le sol inhabile à produire; car l'utilité de la cendre est trop passagère et ne compense pas la perte du sol végétal que la flamme enlève à la terre, et la dureté calcinée que celle-ci acquiert par l'action du feu. — Le temps marchera, des chemins de fer seront là, tout prêts à transporter vos arbres dans le port, et votre prévoyance aura conquis une inépuisable richesse.

Sur toutes les terres défrichées et destinées à l'établissement des sucreries, il est indispensable de conserver une partie de la forêt pour fournir du combustible aux exigences de l'élaboration. Ordinairement une caballeria de forêt (dix-huit cordeaux) suffit pour alimenter les

chaudières pendant toute une année : dix *caballerias* en coupes réglées suffiraient donc, par leur renouvellement, à fournir une sucrerie pour toujours. Au lieu de cela, on prend du bois sans ordre et sans prévoyance, et on finit par raser les forêts ; puis on met le feu aux racines. Par ce procédé, on défriche tous les ans dans l'île, pour l'élaboration du sucre seulement, mille *caballerias* de forêt, qui supportent annuellement les pertes suivantes :

| | |
|---|---|
| Sucreries. . . . . | 1,000 |
| Agriculture. . . . . | 1,000 |
| Incendies dans les savanes. . . . . | 100 |
| Total. . . | 2,100 |

Si nous portons à cent *caballerias* le très-petit nombre de bois qui se renouvellent par leur propre puissance, il restera toujours environ deux mille *caballerias* de forêts détruites, et quinze cents ans suffiront pour que l'île n'en possède plus une seule. — Mais les Havanais, je l'espère,

seront assez avisés pour ne pas tarir eux-mêmes cette source féconde de prospérité ; ils ne voudront pas détruire ainsi leur avenir, en repoussant du pied cette riche et colossale moisson que Dieu, dans un jour de prodigalité, répandit sur leur sol ; ce serait un crime de lèse-nature, et ils mériteraient d'en porter la peine.

L'*acana*, surnommé par sa solidité le fer des végétaux, le *cèdre*, le *majagua*, le *frijolillo* aux veines nuancées, le *granadillo* léger à la couleur pourpre, l'ébène noir et lustré comme l'aile d'un oiseau de nuit, et cent autres que je ne citerai pas ici, offrent, par la variété de leurs qualités, par les nuances brillantes et capricieuses recelées dans leurs racines, des ressources sans nombre au luxe et à l'industrie. Les terrains de qualité inférieure, dédaignés jusqu'à ce jour, conviendraient fort aux plantations des forêts artificielles ; et quand je parle de qualités inférieures de terrains, je ne veux indiquer que celles qui sont moins propres à la culture de la canne à sucre et du tabac. Il est incontestable

que les plantations d'arbres de construction tels que l'*acana*, l'*acajou*, le *cèdre*, l'*yeuse*, ou d'arbres et d'arbustes convenables à la nourriture des bestiaux, tels que la *guasima*, le *garoubier*, l'*oranger*, le *yaya*, le *châtaignier* d'*Inde*, le *palmier*, etc., ou enfin celle des espèces bonnes à brûler, rendraient à Cuba, non-seulement les bénéfices qui lui sont journellement enlevés par la destruction imprévoyante des forêts primitives, mais lui rapporteraient d'autres avantages encore plus précieux, par le revenu considérable qui résulterait de ces perfectionnements.

Voici un calcul que je tiens d'un de nos meilleurs économistes, et dont le résumé vous surprendra ; il est colossal comme la nature des tropiques. Dix *caballerias* de forêt à cinq ou six lieues de la Havane, bien entretenues et partagées en coupes réglées de dix ans, c'est-à-dire une caballeria par an, rendent 50 piastres par jour (250 francs), soit 18,250 piastres fortes par an. Il faut en déduire les frais d'ex-

ploitation, qui se partagent de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Achat de vingt-cinq chevaux, transport et sacs. . . . . | 3,150 p. |
| Seize nègres à 500 piastres, pour confectionner, porter, etc., le charbon. . . . . | 8,000 |
| Dépenses imprévues. . . . . | 850 |
| Total des débours. . . . . | 12,000 p. |

| | |
|---|---|
| Intérêt à 1 par mois. . . . . | 1,440 |
| Louage du terrain à 100 piastres par *caballeria*. . . . . | 1,000 |
| Nourriture des nègres. . . . . | 730 |
| *Idem* des vingt-cinq chevaux | 4,562 |
| Gages de deux *mayorales* ou surveillants. . . . . | 600 |
| Dépenses imprévues. . . . . | 168 |
| | 8,500 p. |
| Produit. . . . | 18,250 p. |
| Revenu net. . . . | 9,750 p. |

Il résulte de là que 12,000 piastres de déboursé donneraient un revenu de 9,750 piastres fortes !

Un grand nombre de petites cultures offriraient, sinon des profits aussi magnifiques, au moins les plus brillants revenus. Tels sont le coton, l'indigo, le cacao, dont les essais ont été déjà si heureux, le nopal pour la cochenille, les mûriers pour les vers à soie, qui offrent de si brillants résultats démontrés par la prospérité rapide de la magnanerie établie par le docteur José Magin Tarafa, la vanille, si abondante chez nous et dont on profite si peu, ainsi que le poivre, le safran et d'autres plantes huileuses, comme le *man'*, le *piñon*, la *higuereta*, *el ajonjoli*, *el mirasol*, l'arbre de la gomme élastique, et cent autres qu'une nature généreuse laisse échapper de son sein, et qui ne demandent qu'à êtrecultivés pour répandre avec profusion les trésors enfermés dans leur sève. Dans le nombre de ces diverses cultures, une des plus précieuses, et qui offrirait de splendides récol-

tes, est celle des orangers. On a peine à croire qu'on n'ait pas encore eu l'idée de faire un objet de spéculation de cette production, qui surabonde chez nous.

Le développement de l'oranger sauvage est très-rapide. Trois ans après avoir été semé, il a déjà de douze à quinze pieds; un an plus tard, il produit environ cent oranges; au bout de dix ans, trois à quatre mille; et comme le fruit se conserve longtemps sur l'arbre, on voit la floraison suivante se développer à côté de la maturité du fruit, et le même oranger offre ainsi en tout temps ses corolles embaumées mêlées à ses fruits d'or. Mais, pour bien profiter de ce fruit précieux, il est indispensable de le greffer avec des plants d'*oranges de Chine*, espèce la plus délicate et qui devient à Cuba d'une qualité supérieure. Cette opération retarde de deux ou trois ans la première floraison. Si on plante les arbres à vingt pas de distance l'un de l'autre, on en aura 3,800 dans une *caballeria* (dix-huit cordeaux), donnant chacun,

terme moyen, 1,500 fruits, qui, vendus au prix ordinaire du marché, c'est-à-dire quatre piastres le mille, produiraient 22,860 piastres, somme exorbitante, qui équivaut à la plus brillante récolte d'un bon *cafétal*. Mais les frais sont bien moins considérables que ceux d'une caféterie, comme le prouve le calcul suivant :

| | |
|---|---|
| Intérêt par an, de l'achat de quinze nègres. . . . . | 612 p. |
| Nourriture et entretien, *idem*. . . | 684 |
| Habillements, *idem*. . . . . | 30 |
| Gages d'un *mayoral* ou surveillant. | 408 |
| *Idem* d'un conducteur de bœufs. . . | 508 |
| Louage par an de deux *caballerias*, une pour les orangers, l'autre pour la nourriture des bœufs. . . . . | 400 |
| Quatre paires de bœufs. . . . . | 49 |
| Deux charrettes. . . . . | 29 |
| Dépenses imprévues. . . . . | 350 |
| Total des dépenses. . . . . | 3,000 p. |
| Reste net. . . . . | 19,800 p. |

Il est vrai que ce résultat n'est complet qu'au bout de dix ans; mais, dès la cinquième année, la récolte paie plus de la moitié des frais; à la sixième, il reste déjà un excédant considérable; et au bout de dix ans, un capital de 24,153 piastres aura assuré au cultivateur un revenu de 19,000 piastres

En attendant, nos orangers, ces trésors naturels, cette mine opulente, ne servent ici qu'à joncher les grandes routes et les *potreros* de milliers de fruits et de fleurs qui périssent négligés par l'apathie, par l'ignorance et par la morgue du bonheur. Une partie des routes sont bordées d'orangers et de citronniers pendant plusieurs lieues, et toujours les *guarda-rayas* (mur ou séparation) d'un cafétal se composent de quatre ou cinq mille arbres de cette espèce.

On profite un peu mieux du produit que donnent les abeilles, et surtout de la cire; mais la spéculation en serait plus fructueuse si on ne l'avait reléguée au nombre des revenus de second ordre, et livrée à de pauvres cultiva-

teurs qui, n'ayant ni les moyens ni l'instruction nécessaires, n'ont pas pu appliquer à cette branche d'industrie les nouveaux perfectionnements adoptés dans d'autres pays. La cire que produit l'île est d'une qualité supérieure, et seulement comparable à celle de Venise. Les premières ruches furent apportées de la Floride, et commencèrent dans la première année à donner un rapport considérable. Les abeilles émigrantes sortaient d'un jardin pour rentrer dans un autre, et se crurent encore chez elles. On ne commença à exporter la cire qu'en 1770. Pendant quelques années, il n'en partit du port de la Havane, terme moyen, que 2,700 *arrobas* (de 24 livres). Mais bientôt ce produit fut très-demandé par le Mexique, le Pérou et l'isthme de Panama; et en 1803, l'exportation s'éleva jusqu'à 42,400 *arrobas*, sans compter la consommation de l'île, qui est très-considérable. Dans la statistique de l'année 1827, la production de l'île se trouve portée à 63,160 *arrobas*, et l'exportation à 22,402 1/4, ce qui porte

la consommation intérieure à 40,757 3/4. Depuis cette époque, l'exportation a toujours diminué, à cause des troubles politiques, qui ont fait cesser les communications entre Cuba et la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, la supériorité de cette denrée la rendrait l'objet de demandes réitérées, si les agriculteurs avaient pu continuer à lui donner des soins.

Un autre de nos produits, l'ananas, pourrait devenir une source abondante de richesses. Ce fruit, couronné avec faste par la nature, et dont la brillante suprématie semble rehaussée encore par les épines acérées et aristocratiques qui le défendent contre la dent des animaux, offre non-seulement une jouissance au goût du friand, mais une destination précieuse et lucrative. Déjà mise à profit avec succès dans l'Inde et dans les îles Philippines, elle pourrait avoir ici un plus grand développement que partout ailleurs. L'ananas n'est pas seulement un objet de luxe et de volupté raffinée; ses feuilles recèlent des fibres d'une finesse extrême, qui ont toutes

les qualités requises pour être tissées et transformées en une sorte de batiste de la plus grande beauté. Les fils qui sortent de ses feuilles sont disposés en petits paquets comme ceux du lin. Si vous les examinez au microscope, vous leur reconnaissez toute la souplesse, tout le brillant et la douceur de la soie; ils sont transparents, très-unis, et propres à recevoir toutes sortes de teintures. La manière de préparer ces filaments de l'ananas est simple et expéditive. La feuille se compose d'un grand nombre de fibres qui la parcourent d'un bout à l'autre, enveloppées dans une pulpe glutineuse. On place cette feuille sous une machine dont l'action rapide écrase à l'instant la feuille, et laisse, sans lésion aucune, les filaments à nu; puis on lave ces derniers, et on les fait sécher à l'ombre. Ce procédé est si simple, qu'une demi-heure après la première préparation on peut remettre cette précieuse matière entre les mains du tisserand, non pas, comme le lin, flétrie et putréfiée, mais fraîche, intacte, blanche, et encore brillante de

sa sève primitive. Il serait bien simple et peu coûteux de mettre à profit à Cuba cette production, dont l'abondance est telle qu'on vend au marché six ananas pour *un medio* (dix sous de France).

La culture de l'ananas n'exige presque pas de frais ni de soins ; elle n'offre aucune mauvaise chance, car les variations de l'atmosphère n'ont aucune influence sur sa végétation ; tous les terrains lui sont bons, jusqu'aux rochers les plus âpres ; le plant d'ananas prospère là où aucun autre fruit ne peut éclore : il n'y aurait qu'à le vouloir pour tirer un revenu important de ce fruit précieux. Une culture facile, des récoltes abondantes et sûres, un procédé peu coûteux et expéditif pour préparer le fil, et la vente du fil sans concurrence, en attendant l'époque où l'étoffe toute confectionnée pourra sortir des fabriques mêmes de la Havane, tels sont les avantages que présenterait ce nouveau mode d'industrie.

Vous ne sauriez vous représenter l'opulence

de la nature dans ces contrées : la plupart des légumes et des fruits sont d'une grosseur incomparable et d'une variété prodigieuse ; la *yuca*, le *buniato*, le *ñame*, la pomme de terre même, acquièrent un degré de croissance tel, qu'un seul de ces fruits suffit à nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. En deux jours, le radis devient gros comme une orange. Des fruits énormes, de la proportion d'une tête humaine, et du poids de cinq à six livres, se balancent, suspendus aux dômes de nos arbres. La *yuca* atteint plus de trois pieds de longueur, et sert à faire le pain de *cassave*, qui, comme vous le savez, remplace le pain de froment pour les nègres, et l'amidon, objet d'une énorme consommation dans l'île. Une *caballeria* de terre, plantée de *yuca*, donne un revenu de 3,000 piastres (15,000 fr.) par année. Par un de ces contrastes mystérieux dont la nature a seule le secret, ce légume renferme la vie et la mort : sa partie farineuse produit le pain de *cassave*, et le jus qu'on en extrait devient un poison

violent. Cependant le fruit tout entier est fort agréable à manger, et s'emploie régulièrement dans de certains mets du pays fort savoureux.

Parmi nos excellents produits, la *banane* est un des plus exquis et des plus abondants. Les nègres en sont très-friands, en mangent à discrétion, et la préfèrent au pain de *cassave*, et même au pain de farine de blé. La *banane* peut se classer entre le fruit et le légume : elle est douce et fondante, c'est la plus saine et la plus agréable nourriture. On la mange crue, cuite, rôtie, dans son germe, dans sa verdeur, dans sa maturité, et toujours sous des formes diverses et avec des goûts différents. Il y a deux espèces de *banane,* la *banane mâle* et la *banane femelle.* Je dois dire que la dernière est la plus délicate, la plus abondante, et celle qui se conserve plus longtemps, après avoir subi quelques préparations. On les confit à peu près comme des figues, et on les arrange dans des boîtes qui partent par centaines pour les États-Unis. La production en est si abondante dans l'île,

que non-seulement elle fournit à la nourriture des nègres et du reste de la population, mais qu'on l'emploie à l'élève des bestiaux et de la volaille. Un *bananier* est un véritable mât de cocagne, l'image complète de l'abondance. Figurez-vous, mon cher Gentien, une admirable coupole de feuilles colossales, lustrées et lisses comme du satin, chacune de cinq à six pieds de long et deux à trois de largeur, protégeant majestueusement de leurs riches rameaux une multitude de grappes composées de cinquante à soixante fruits, chacun long d'environ un pied, et tout cela balancé par la brise chaude des tropiques! — Dites si cela ne vaut pas votre belle avenue de châtaigniers, aux petits fruits, aux petites feuilles, le tout châtié par la brise du nord.

Le riz est le fond de tous les repas à la Havane; pourtant nous sommes obligés d'avoir recours à nos voisins du nord pour fournir à la consommation. Les petits agriculteurs, à qui ce genre de produit est abandonné, n'ont pas encore pu se procurer la machine à battre le

grain, qu'ils sont obligés de remplacer par la force des bras et des poignets, ce qui casse le grain, le rend plus coûteux et fatigue l'ouvrier. Du reste, la culture en est simple, et la récolte se fait quatre mois après avoir semé. Ordinairement, on plante dans les intervalles des plants de riz, de l'*ajonjoli*, des tomates, du millet, du maïs, et beaucoup d'autres graines dont les fleurs variées se confondant, offrent à l'œil une richesse de couleurs mêlées plus brillantes que l'arc-en-ciel.

Un calcul statistique que l'on vient de me communiquer atteste que la récolte de riz en 1837 fut de 52,897 *arrobas*, l'importation de 59,820 1/2; ce qui porterait la consommation à 112,717 1/2 *arrobas* (de 24 livres), dont plus de la moitié vient de l'étranger. Et cet état de choses dure encore! Ne trouvez-vous pas déplorable que l'on aille chercher ailleurs un produit de première nécessité que la nature nous fournirait si généreusement, et cela en 1842, faute d'une machine!

Mais parlons enfin, mon cher ami, de nos grandes et primitives cultures, dont je ne vous ai pas encore entretenu. Vous serez étonné d'apprendre combien la culture du caféier, jadis si brillante, est devenue actuellement onéreuse à Cuba. Les rivalités sans nombre, la méthode vicieuse appliquée à la culture de cet arbuste, la somptueuse recherche qu'on emploie dans les caféteries, en ont tellement diminué le revenu, qu'à peine tire-t-on aujourd'hui 4 pour 100 de celles qui sont le mieux administrées. On peut les considérer comme des maisons de campagne plutôt que comme des biens de rapport. Un grand nombre de propriétaires, sans chercher les causes et le remède du mal, ont obéi à une terreur aveugle et détruit leurs caféteries pour fonder des sucreries, se soumettant ainsi à des pertes considérables, sans songer qu'après avoir créé, ce qu'il y a de mieux, c'est d'exploiter. La baisse du prix du café est, il est vrai, réelle, et nos propriétaires n'y peuvent rien; mais qu'ils perfectionnent la

culture, ils augmenteront leurs produits, diminueront leurs frais et accroîtront leurs revenus. Le caféier, vous le savez, est vivace, et demande un terrain fort. La terre vierge et nouvellement défrichée est la plus convenable à sa culture. Dans l'espace de 240 pieds, on peut planter une pépinière de 100,000 plants. La semence germe au bout d'un mois ou de six semaines. Une des grandes fautes de nos cultivateurs est de planter les arbres trop près les uns des autres; cela détourne leur sève, qui se répand en feuilles, au détriment du fruit, et mainte floraison qui, dans le développement premier, donnait l'espoir d'une brillante récolte, s'étiole dans cette abondance stérile : vous diriez ces belles filles bien découplées dans leur jeune verdeur, dont la sève dévie tout à coup au moment où leur jeunesse éclot. A peine l'arbre a-t-il atteint deux ans, qu'on le coupe à la hauteur de 4 à 5 pieds, en forme de parasol. Le but de cette opération est de lui enlever une partie des branches droites pour reporter toute

la sève vers le fruit. Mais, en rapetissant l'arbre, on diminue la source de la graine. Les Arabes, nos maîtres dans ce genre de culture, le pensent ainsi, lorsqu'ils laissent croître leurs arbres jusqu'à 25 ou 30 pieds; ce qui leur rapporte beaucoup plus de grains que nous n'en cueillons, et prolonge la vie de leurs arbres au delà de la durée des nôtres. Il est donc évident que la coupe de l'arbre et l'entretien de cette coupe diminuent le produit et augmentent les frais. On reproche encore une autre faute à nos agriculteurs : c'est de faire cueillir le fruit sur les arbres et de contraindre les nègres à rapporter chaque jour un nombre fixe de livres de café. Vous pensez, mon cher Gentien, vous qui avez si bien édudié l'art de l'économie rurale, que l'avantage qu'offre l'augmentation de la tâche est loin de compenser en qualité la perte du grand nombre de graines vertes arrachées par insouciance ou par la paresse attardée d'un nègre, qui, après avoir dormi deux heures sous l'arbre, se prend à regagner le temps perdu.

Nos récoltes seraient bien plus abondantes si, imitant encore les Arabes, nous laissions mûrir les graines, ne les cueillant que lorsque, à une secousse donnée à l'arbre, elles se détacheraient d'elles-mêmes : par ce procédé, le café gagnerait en qualité, et la main-d'œuvre diminuerait. Pour préserver du soleil les caféiers et leur procurer de la fraîcheur, il est indispensable de planter, dans des lignes intermédiaires à celles de caféiers, d'autres plantes, d'autres arbres. Dans ce nombre, les bananiers sont préférables. La largeur et l'épaisseur de leurs feuilles porte un ombrage plus rafraîchissant; elles attirent davantage l'humidité et la communiquent à leurs voisins; puis, la nature a établi je ne sais quelle harmonie entre ces deux arbres, qui semblent se chercher et se plaire ensemble. Quoi de plus frais et de plus admirablement beau que les feuilles luxueuses et lustrées des bananiers retombant avec souplesse sur une gracieuse boule d'émeraude qui paraît aspirer sa force vitale dans les gouttes de rosée qu'elles

laissent échapper sur ses graines de corail?

D'autres arbres fruitiers, comme l'*aguacate*, le *manguier*, le *mamey*, le *caimitier*, viennent ajouter, par la variété de leur feuillage et les vives nuances de leurs fleurs, à la grâce naïve, à la fraîcheur pleine de jeunesse et de clarté de ces champs incomparables. Mais il serait important qu'il y eût une intention d'utilité dans le choix de ces arbres et de ces plantations qu'on mêle aux caféiers, et qui pourraient ajouter un profit réel au revenu de la caféterie.

Vous souvenez-vous, mon cher Gentien, de ces belles soirées d'automne passées si doucement au château de Dissay, lorsque le soleil, d'un rouge enflammé, mais sans chaleur, projetait ses rayons sur la pointe de vos peupliers, et que, ses dernières lueurs pâlissant par degré, allaient s'égarer entre les découpures et les bas-reliefs de vos tourelles? Je vois d'ici ces massifs éclairés par un ciel brumeux, mélancolique et plein de charme, jetés çà et là et

coupés par le cours calme et limpide du Clain; — je vois ces nuances infinies du feuillage, dont la dégradation pourrait servir de *fac simile* à la vie humaine. — Mon souvenir me ramène aussi vers ces prairies artificielles que j'aimais tant à contempler, toutes vivantes de vos troupeaux et de leurs clochettes, et de cette bonne Modeste, grondant ses chiens, poursuivant ses moutons, et s'arrêtant, hors d'haleine, pour nous faire une *ployade* bien gauche, bien affectueuse, son bonnet de travers et ses blanches dents mises à découvert par un franc sourire. — Cette excellente fille, gardienne, maîtresse d'école et médecin à la fois de son troupeau, qui, connaissant le tempérament, les maladies, les défauts et les perfections de chacun des moutons qui lui sont confiés, ne les mène paître que sur le terrain qui leur est favorable, là où l'herbe a les qualités requises, enrégimentés comme des soldats, qui les gourmande, les punit s'ils s'écartent de la route indiquée, puis les rentre au bercail comme des enfants : — c'est, mon ami,

que vous êtes dans un pays civilisé, plus façonné que vrai, et dont le bien-être s'achète au prix de la liberté. Transportez-vous par l'imagination dans une de nos savanes de plusieurs lieues : là, l'herbe sauvage enferme les éléments de la vie et de la mort; sa sève ardente et primitive se répand également en végétaux salutaires comme en substances vénéneuses. Vous la verrez tantôt riche, puissante, s'élançant à 4 ou 5 pieds de terre avec une variété surprenante de fleurs, de pousses, de rejetons, entrelacée et étreinte par des plantes parasites d'un effet étourdissant à l'œil; tantôt gênée, viciée par quelque élément nuisible, se pressant par touffes isolées mêlées de pousses maigres, et dont l'aspect désolé semble indiquer aux animaux la mort qu'elles enferment. C'est dans ces vastes plaines sauvages et solitaires, bornées seulement par des forêts vierges et des rivières, qu'habitent nuit et jour, et pendant leur vie entière, des milliers de bœufs, de vaches, de chevaux, de génisses, d'ânes et de truies, exposés au serein,

à la pluie, aux ardeurs du soleil, aux maladies, au poison, aux débordements et à la mort. Mais ils sont libres; point d'éperons, point d'aiguillons; la nuit, le jour, ils sautent et bondissent à souhait; et lorsqu'au milieu de la journée, adossés aux vieux troncs de la forêt, ils s'étendent par centaines à l'ombre du *majagua*, du *cèdre* et du *ceiba* colossal; lorsque, par une belle nuit plus claire que vos journées d'hiver, ils ruminent au bord de la rivière entre le sommeil et la veille, ayant pour litière les fleurs de la prairie et pour abri la voûte étoilée du ciel, ils ne regrettent pas, certes, les litières de paille sèche ni le toit de chaume de l'écurie.

Tous les matins, les *savaneros* (hommes des savanes), sur des chevaux agiles, et suivis de plusieurs *gibaros* (chiens sauvages), vont faire la tournée dans les savanes. Une fois là, ils se partagent le terrain, et chacun d'examiner s'il n'y a pas de bétail malade mordu par les chiens, empoisonné par les mauvaises herbes, ou mort; puis, si les génisses, les juments et les truies

ont déposé des nouveau-nés, ils amènent avec le veau la mère à l'écurie, où elle reste pendant quinze jours. La jument erre en liberté avec son poulain, et on ménage à la truie un abri dans la forêt avec sa petite famille : là, on en a soin jusqu'au moment où celle-ci peut se tirer d'affaire par elle-même; alors toute la famille est lâchée de nouveau dans la savane.

Quelle que soit l'exactitude des *saraneros* à remplir leur devoir, il est impossible qu'ils puissent donner une surveillance exacte à un si grand nombre de bestiaux, et à des distances aussi considérables. Souvent une grande partie des troupeaux périssent faute de secours. Comme vous voyez, cette manière d'élever les bestiaux réunit tous les inconvénients et tous les plaisirs de la vie sauvage, mais, dans l'intérêt de leur conservation, il est à désirer qu'on attente tant soit peu à leur liberté. Un des graves inconvénients à redouter dans les savanes, est l'inondation : souvent, après une forte pluie, la nuit, la rivière déborde, gagne une

ment des Européens prouve que cette plante leur était inconnue.

Mais le maïs, nommé *sentli* par les Mexicains, cultivé au nord et au sud de l'équateur sur un espace de plus de quatre-vingts degrés, peut être considéré comme le froment de l'autre hémisphère. Son utilité, sa fertilité, son énergie de puissance de reproduction, avaient inspiré aux peuples de ces régions pour cette plante une vénération qui allait jusqu'au culte. Le pain des sacrifices était fait de farine de maïs, et pétri par les filles du soleil, avec le sang des victimes. La déesse de la fécondité, la Cérès de cette mythologie, nommée *Linsentli*, du mot *sentli*, recevait pour offrande les prémices de la moisson. Les idoles de Mexico étaient toutes faites de maïs, et on les brisait pour en distribuer les morceaux aux fidèles. En quelques provinces, on se servait des grains dorés du maïs comme de monnaie ou comme un signe d'échange. Enfin, dans les années stériles, quiconque dérobait un épi de maïs était puni de

mort; telle était la rigueur de la loi mexicaine.

Il y a quelque chose de juste et de reconnaissant dans ce culte rendu à l'une des forces de la nature, qui fournissent à l'humanité le plus de ressources dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce ne sera pas vous, mon cher Gentien, qui serez hérétique envers cette religion de l'agriculture, et vous trouverez que les Mexicains avaient raison. Sans entrer dans les profondeurs de cette question érudite, que je laisse à de plus savants, question relative à la vieille origine du maïs, je m'en remets à l'opinion de ce sage, de ce savant universel, qui a éclairci tout ce qu'il touchait, et dont l'esprit est aussi précis que ses connaissances sont vastes et approfondies, M. de Humboldt : «Tous les botanistes, dit-il, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, s'accordent à soutenir que le maïs, ou *blé de Turquie*, est un véritable blé d'Amérique, donné par le nouveau monde à l'ancien. » Quand les Européens arrivèrent en Amérique, le *tea maïs, haolli* en langue *aztè-*

*que*, et *maïs*, en langue haïtienne, était cultivé depuis la partie la plus méridionale du Chili jusqu'à la Pensylvanie. Les *Toltèques*, d'après une tradition des peuples aztèques, introduisirent à Mexico, au septième siècle, la culture du maïs, du coton et du poivre. Il peut bien se faire que ces diverses classes d'agricultures existassent avant les *Toltèques*, et cette nation, dont la civilisation a été si hautement vantée par les historiens, n'a fait que leur donner plus d'extension. Fernandez rapporte que même les *Otomites*, peuple nomade et barbare, plantaient le maïs. La culture de cette graminée s'étendait par delà le *Rio-Grande de Sant-Iago*, que l'on appelait autrefois *Tololotlah*. Notre maïs ne ressemble pas à celui que produit l'Europe ; au lieu d'avoir cette saveur âcre et un peu grossière que lui donne le soleil de vos latitudes, la farine intérieure de sa graine est fondante, douce et d'une saveur délicate, et sa culture est aussi facile que son produit est utile et abondant. La maloja, feuille du maïs, sert à nourrir les bes-

tiaux, et la graine à engraisser les volailles. Quand elle est fraîche, on l'emploie pour faire des gâteaux, des pâtes et des *funchés* (espèce de *polenta*) qui mériteraient une place sur les tables des gourmets les plus délicats.

On compte trois récoltes de cette graminée précieuse, sans parler d'une quatrième moins abondante, que les cultivateurs nomment la récolte d'*aventure;* et lorsqu'elle est cultivée en *maloja*, on en fait jusqu'à douze par an.

Quand on sème le maïs à la main, comme le blé en Europe, il pousse serré et ne produit que des feuilles, ou *maloja*. Espacé et semé dans des sillons réguliers, la récolte devient abondante en grains, qu'on recueille quatre mois après la semaison. Comme la plante absorbe beaucoup de suc nutritif, on ne doit placer que quatre grains dans chaque trou, prenant garde de ne pas trop rapprocher les distances.

A peine semé, on le voit sortir de terre, et au bout de quatre mois il donne sa graine. Il y en a de plusieurs couleurs, mais le meilleur, et à

peu près le seul qu'on trouve dans le pays, est jaune avec deux points blancs sur la graine; c'est là le maïs originaire de l'île et celui que les botanistes on nommé *blé des Indes*.

Le cacao est encore un trésor naturel, dont la production est due au sol de Cuba sans avoir jamais été importé; mais, comme bien d'autres, cette richesse n'est pas exploitée. Cependant, le petit nombre d'essais d'exportation qu'on a faits jusqu'à présent auraient dû encourager les agriculteurs, si la rareté de la population blanche n'était ici en raison inverse de la prodigalité de la nature; et, chose bizarre et digne de remarque! sur ce sol où tant de précieuses productions se récoltent à peu de frais plusieurs fois dans l'année, et dont les revenus sont si brillants, on ne s'attache qu'à la création de propriétés compliquées, dispendieuses, qui exigent une main-d'œuvre scandaleuse, et dont le revenu, proportionnellement aux dépenses, n'est pas aussi considérable que celui du tabac de la *maloja* dans les environs des villes, et

que le serait celui d'un grand nombre d'autres productions de l'île.

Depuis la conquête, l'arbre qui porte le cacao n'a été cultivé que dans les environs de la ville de *Los Remedios;* partout ailleurs il pousse spontanément, et sa riche gousse une fois mûre tombe et ne sert qu'à rendre à la terre la sève dont elle l'avait douée. Le cacaotier est un arbre dont la longévité est incalculable. On voyait encore, il y a peu d'années, près de *Los Remedios*, de ces arbres séculaires qu'on soupçonne avoir existé avant l'arrivée des Espagnols dans l'île, et dont aucune tradition ne rappelle la naissance. Ce ne fut qu'à la fin du dix-huitième siècle que l'existence du cacao de *Los Remedios,* ayant commencé à être connue dans ses environs, on en fit des demandes. C'est ainsi que les villes de Puerto-Principe et autres villes voisines apprirent que dans leur propre pays, à côté d'elles, la nature leur offrait, d'une qualité supérieure, le fruit qu'ils allaient chercher si loin à haut prix. A cette époque on vendait le cacao

de *Los Remedios* à 6 piastres le quintal : depuis ce temps, son exportation étant devenue plus considérable, tous les cultivateurs du district en ont planté et vivent à peu près de son produit. Toutes ces récoltes réunies rendent aujourd'hui de quatre à cinq mille quintaux, dont on réserve le huitième pour la consommation intérieure; le reste est exporté pour Puerto-Principe, et produit de 60 à 70 mille piastres par an. Ce revenu est invariable ; le fruit étant très-estimé, l'extraction en est infaillible. Les années fertiles, on le vend de 15 à 20 piastres le quintal, et le prix s'élevant, à mesure que la récolte devient moins productive, le propriétaire préfère les mauvaises années aux bonnes; elles épargnent la main-d'œuvre sans diminuer le revenu.

La graine du cacao se sème d'une manière singulière; là où vous voulez un arbre, il vous faut semer trois graines séparées, qui produiront un germe. Trois trous, formant un triangle à un demi-pied de distance, reçoivent chacun une graine; mais elles ne doivent pas être couvertes

ni même jetées au fond de l'ouverture, mais seulement posées légèrement sur le bord et en partie sur le sol; c'est ainsi sans doute que le mystère de l'union s'opère. La graine ainsi à découvert n'est garantie de l'atteinte des oiseaux que par une couche de feuilles sèches. Chacun des arbres est espacé de douze pieds. Le germe est hors de terre durant trois ou quatre jours après avoir été semé, et la première récolte se fait au bout de quatre ou cinq ans. Cet arbre est d'une vigueur extraordinaire : dès qu'il commence à produire, rien ne saurait l'ébranler; les intempéries, la grêle, les plus forts ouragans le rendent encore plus apte aux riches floraisons, et si la tempête lui enlève une partie de ses branches, celles qui lui restent se chargent du double et triple poids de la sève. La fécondité de cet arbre est telle qu'il n'y a pas un pouce de son écorce qui ne soit couvert de ses gousses, même les parties de sa propre racine que le passage des eaux laisse à découvert. Sa culture n'exige aucun soin et ne présente

d'autre mauvaise chance que la voracité des vaches et des perruches, qui en sont très-friandes.

Le cacaotier donne deux récoltes par an. Mais, ce qui est désolant, c'est de voir ces arbres magnifiques battus sans pitié pour en arracher les fruits : n'y aurait-il pas un moyen plus doux, plus conservateur, pour atteindre le but? Les cultivateurs n'ont pas encore de calcul approximatif sur la quantité de cacao que donne chaque arbre; mais ils assurent que dix mille arbres donnent de six à huit *arrobas* (de vingt-cinq livres).

Vous voyez, mon cher planteur, que malgré tous les avantages qu'offre ce produit, la culture en est restée à l'état primitif. Combien de trésors sur cette terre admirable dont les cinq sixièmes sont couverts de forêts primitives, et qui n'attendent que la main de l'homme pour se répandre et l'enrichir! Lorsqu'on songe à cette multitude d'hommes dont le vieux monde regorge, dont l'Angleterre ne sait que faire,

dont le poids oppresse l'Allemagne, et dont le sol volcanique de l'Irlande infortunée frémit, on voudrait avoir de la puissance et des ailes, pour aller souffler des paroles d'espérance et d'avenir aux pauvres qui souffrent; on sent l'ardent besoin de posséder un levier formidable pour les transporter d'un élan dans ces terres fortunées.

C'est un véritable malheur pour un peuple que de devoir sa prospérité à des circonstances éventuelles, et dont le seul avenir est fondé sur la durée d'une bonne chance : c'est la veine du joueur; avec elle le vertige s'empare de lui; au premier monceau d'or que la fortune lui jette, il croit la tenir à jamais sous sa main; il s'agite, continue à jouer, expose toute sa fortune, pendant que l'amour-propre et la convoitise, ces mauvais conseillers, lui soufflent à l'oreille : « Va, va, de l'or; tu auras de l'or! » Et après une nuit sans sommeil, il rentre chez lui sans une obole.

Les Havanais, séduits par l'encouragement

et les facilités que les gouvernements accordaient à la traite, et par la suprématie non contestée de leur sucre, concentraient toute leur attention, tous leurs capitaux sur la culture de la canne à sucre et la construction des sucreries : on y attacha même une sorte d'opinion aristocratique. Les fonds considérables, l'étendue de terrain qu'exigeaient ce genre d'établissement, le nombre de nègres que l'on employait, plaçaient les propriétaires dans une hiérarchie élevée, et constituaient en leur faveur une sorte de haut patronage, ou pour mieux dire une véritable souveraineté. Outre les énormes capitaux employés aux fabriques et à l'achat des nègres, il faut, pour établir une sucrerie, au moins 30 *caballerias* de terre (60 hectares). Ceux qui n'ont pas les fonds nécessaires pour subvenir à ces dépenses ou à celles qu'exige une caféterie, deviennent cultivateurs de tabac, *sitieros* (possesseurs de petites métairies), *mayorales* (chefs conducteurs de nègres), *criadores* (éleveurs de bestiaux), *monteros* (cultiva-

teurs montagnards). Dans tous ces états, on recueille des profits considérables ou de forts appointements; mais on vit au jour le jour. Le Havanais n'épargne pas son bien. Un des malheurs de la prospérité facilement acquise est d'être toujours accompagnée d'imprévoyance. Il est vrai que la difficulté des communications, le mauvais état des routes, l'éloignement des villes et des villages, et la faible proportion de la population comparée au territoire, privent l'homme des campagnes des moyens nécessaires pour vendre ses récoltes. Ce manque de débouchés le rend insouciant, et lorsqu'il voit ses greniers déborder, et que le sol continue à lui rendre de nouvelles récoltes dont il n'a que faire, il se décourage et la paresse le gagne; l'abondance, la beauté de la nature, la facilité de la vie l'emportent, et il passe sa vie la guitare à la main, ses chansons dans sa blague à tabac et le *machete* au côté, à fumer et à chanter sa belle.

# LETTRE XXVII

—

SOMMAIRE

Premier usage du tabac. — Les sauvages enseignent une nouvelle jouissance aux *lions* de la civilisation. — Les premiers idéalisent ce plaisir en y cherchant des inspirations religieuses et morales. —Les raffinés des temps modernes en font un instrument de jouissances grossières et matérielles. — Le tabac, originaire de l'Amérique. — Persécution contre le tabac. — Étrange punition infligée par Méhémet-Ali-Bey. — Manières diverses de fumer. — Cacique ivre de tabac.— Usage étendu du tabac. — Schisme. — La plante du tabac apportée pour la première fois en Europe vers le milieu du seizième siècle. — Son usage aussitôt adopté. — Jean Nicot l'apporte en France en 1560. — Le cardinal Sainte-Croix l'introduit en Italie ; sir John Hawkins en Angleterre. — Nouvelle persécution. — Jacques Ier et le *Misocapnon*. — Fagon et le nez de son représentant. — L'Espagne persécute aussi le tabac. — Il triomphe partout et établit son empire sur le globe. — Manière de cultiver le tabac à Cuba. — Fabrication des cigares.

## LETTRE XXVII

A M. LE VICOMTE SIMÉON, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES TABACS.

Havane, 15 juillet.

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher vicomte, d'avoir tant tardé à vous donner de mes nouvelles. Depuis mon départ de France, emportée avec rapidité par la vapeur, ma vie glisse sur la terre et sur l'eau comme un feu follet, et les impressions nouvelles qui me frap-

pent se pressent et se succèdent si promptement, que je me croirais le jouet d'une fée, si le souvenir ou le regret ne venaient souvent me ramener à la vie réelle. C'est dans un de ces moments que je prends la plume pour vous parler un peu de ce pays que vous aimez ; et, comme, par esprit de devoir, vous vous plaisez à faire des recherches dans le domaine de vos attributions, je viens me faire pardonner mon silence en vous adressant quelques renseignements sur le fruit précieux dont vous êtes l'heureux dispensateur.

Vous savez quelle fut la première origine de cette habitude, aujourd'hui devenue si impérieuse en Europe, ou plutôt si tyrannique : l'usage du tabac. Christophe Colomb, en arrivant à Cuba, fit explorer le pays par deux hommes de son équipage. A leur retour, ils rendirent un compte exact à leur chef de ce qu'ils avaient vu et observé. — « Ces deux chrétiens, dit l'amiral dans son rapport à la cour d'Espagne, rencontrèrent en chemin beaucoup

d'Indiens des deux sexes ayant à la bouche un petit tison allumé dont ils aspiraient la fumée!... » C'était tout simplement le parfum du tabac.

Ainsi ces peuplades encore sauvages, sans communication avec le monde civilisé, cette race ingénue et primitive, enseigna, communiqua et rendit indispensable à la vie de tous les peuples civilisés et non civilisés du globe, l'habitude la plus artificielle et la plus répugnante au goût naturel; et l'élite de l'élégance européenne, la jeunesse parfumée jadis de roses et d'aloès, adopta, comme le suprême complément d'une vie de recherches, la coutume empruntée au pauvre Indien de nos savanes! Si, au moins, comme lui, elle lui demandait par cette ivresse l'oubli de la douleur; si, en aspirant la fumée du tabac, elle cherchait, comme le Brésilien, à éclaircir le flambeau de son intelligence, ou si elle en faisait un symbole de paix, comme l'Indien de l'Orénoque, qui éteignait dans les vapeurs de son calumet la haine et la vengeance! Mais vous

autres, gens de la civilisation raffinée, vous ne cherchez dans la fumée du tabac qu'une dernière sensation matérielle, dans la poudre à priser qu'une manière de dégager le cerveau, le moyen d'éternuer.

Il a fallu seulement trois cents ans pour que cette habitude des Indiens de Cuba devînt une nécessité pour les habitants du globe. Quelques savants ont essayé d'enlever à l'Amérique l'initiative de ce goût bizarre. On a prétendu que l'herbe de la *nicotiane*, ou tabac, était connue en Orient avant que l'Amérique en révélât l'usage à l'Europe. Mais tous les orientalistes soutiennent que ni les ouvrages orientaux antérieurs à la découverte du Nouveau-Monde, ni les récits des voyageurs ne font mention du tabac.

Il est vrai que, d'après Bell, les Chinois fumaient depuis plusieurs siècles, mais d'autres herbes aromatiques sans doute, et non du tabac. Ils ne connurent cette plante que lorsque les Portugais leur en apportèrent la semence en 1599. C'est à peu près à la même époque, pen-

dant les trente ans que les Portugais conservèrent des établissements dans le golfe Persique, que l'usage du tabac fut introduit en Perse ainsi que dans l'Inde. Mais ceci me rappelle une anecdote fort originale rapportée par sir Thomas Herbert, arrivée pendant son séjour en Orient.

Deux ans après l'expulsion des Portugais de Perse, on introduisit dans la ville de *Casbin* quarante chameaux chargés de tabac. Les conducteurs, ignorant encore (on voit que les télégraphes et les chemins de fer n'existaient pas en Perse) l'expulsion des Portugais, conduisaient tranquillement leur denrée au marché, lorsque le favori du schah, Méhémet-Ali-Bey, qui n'avait pas reçu le piseak (cadeau) accoutumé, commanda qu'on leur appliquât le châtiment voulu par la loi. On coupa sans délai et préalablement les oreilles aux marchands ; ensuite, pour les punir par où ils voulaient tenter les faibles, on leur déchiqueta le nez, puis, ordonnant l'ouverture d'un énorme trou dans la terre en guise de *pipe,* Ali-

Bey le fit bourrer des quarante charges de tabac, objet de la contravention, et après y avoir mis le feu, il octroya *gratis* au peuple le plaisir de humer pendant plusieurs jours la plus nauséabonde et la plus puante des fumées.

Les Turcs ne connurent l'usage du tabac que par l'Europe, à la même époque que les Perses.

Un autre Anglais, Sandy, écrit en 1610 : « Ils (les Turcs) cherchent leurs délices dans le tabac, dont ils font usage avec un petit tuyau, au bout duquel ils placent un gros bout rond en bois, usage qu'ils ont appris depuis peu des Anglais; et si on ne les décourageait pas de cette jouissance (un chef maratte, *Bam*, vient de faire traverser une pipe dans le nez d'un Turc, et lui a fait parcourir ainsi les rues), ce goût serait déjà général. »

Mais revenons à notre île. « L'herbe dont les Indiens aspirent la fumée, écrivait *don Bartolomeo de Las Casas* en 1527, est bourrée dans une feuille sèche, comme dans un mousqueton, de ceux que font les enfants pour l'époque de

la Fête-Dieu. Les Indiens l'allument par un bout, puis sucent et humectent par l'autre extrémité, en aspirant intérieurement la fumée avec leur haleine, ce qui les assoupit entièrement et les plonge dans un état complet d'ivresse. »

Le capitaine don Gonzalo Hernandez de Oviedo Valdez, alcade de la forteresse de Saint-Domingue, nous donne encore des détails curieux sur l'usage du tabac chez les Indiens de la Havane.

« A côté d'autres vices, dit-il dans son *Histoire des Indes*, les indigènes ont celui de prendre des fumigations faites avec une herbe qu'ils appellent *tabaco*, et qui leur fait perdre le sens; et voici comment ils s'y prennent. Les caciques, ou hommes d'importance, se servent d'un tuyau de quatre à cinq pouces de longueur, et mince comme le petit doigt de la main. Ce tuyau se termine par deux autres tuyaux qu'ils entrent dans leurs narines, et le troisième passe sur la fumée de l'herbe qui brûle. Là ils aspirent une, deux, trois et plusieurs fois, jusqu'au moment

où ils tombent à terre, étendus sans connaissance, ivres et endormis d'un profond sommeil. Aussitôt que le cacique s'étend par terre, ses femmes (les *païens* en ont beaucoup) viennent le prendre et elles l'emportent dans son lit, si toutefois le cacique le leur a ordonné avant; car, dans le cas contraire, elles le laissent là où il se trouve, jusqu'au moment où il revient de son délire.

« Je ne sais, ajoute le bonhomme d'alcade, quel plaisir on peut trouver à devenir une bête immonde, lorsqu'on est un chrétien; et pourtant quelques-uns de ceux-ci commencent à imiter les Indiens, seulement, à vrai dire, en cas de maladie et pour oublier leurs douleurs. »

Nous venons de passer en revue, dans ces relations diverses, trois manières différentes de fumer, dans lesquelles on retrouve les modèles du cigare et de la pipe, tels qu'on s'en sert encore aujourd'hui. Le tuyau triangulaire seul portait, parmi les Indiens, le nom de *tabaco*, et non la feuille ni la plante. A la Havane, on

conserve encore cette dénomination au *mousqueton* (1), comme le désigne fray Bartolomeo de Las Casas.

La *nicotiane*, ou bien le *tabac*, était cultivée avec un soin particulier par les Indiens, qui y attachaient non-seulement une idée de jouissance, mais encore un sentiment religieux; ils l'appelaient bénie de Dieu, *cosa santa*. Le mot *tabaco* paraît appartenir à un des dialectes américains, et fut employé généralement dans les Antilles, après la conquête, par les Espagnols. Ceux-ci, sans doute, l'empruntèrent aux indigènes, qui eux-mêmes l'avaient pris aux Caraïbes, lorsqu'ils visitaient ces côtes le fer et la torche en main.

La plante qui produit le tabac croît aujourd'hui sans culture sur la plus grande étendue du nouveau continent et des îles adjacentes, mais elle paraît originaire de Cuba. Quoi qu'en disent quelques compilateurs modernes, c'est là que les

(1) *Fumar un tabaco*, dit le Havanais (fumer un cigare).

Espagnols la trouvèrent pour la première fois, et tous les rapports du temps en font foi. Depuis, elle s'est répandue avec rapidité par tout le globe. La nature, comme si elle eût prévu sa brillante destinée, la doua de toutes les qualités souples, de toutes les facultés résistantes, la rendit propre à tous les climats; et depuis Cuba jusqu'en Suède, depuis la Turquie jusqu'au Maryland, on voit croître et prospérer cette plante curieuse et bizarre. L'abondance de ses produits est prodigieuse; on compte (Linnée) jusqu'à quarante mille trois cent vingt graines sur un seul de ses pieds, et le germe de ces graines se conserve apte à la reproduction pendant plusieurs années.

Le tabac fut connu en Europe vers le milieu du seizième siècle, et son usage fut, en peu de temps, adopté généralement, mais il eut à essuyer de rudes et virulentes attaques, qui provoquèrent des défenses chaudes et éloquentes; ce fut un véritable schisme; et si les propositions de Calvin et de Luther enflammèrent les

cerveaux des théologiens et bouleversèrent l'Europe, le tabac mit le feu aux quatre coins du monde.

Ce fut Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui apporta le premier échantillon de tabac, en 1560, en France, et en fit présent à la reine-mère Catherine de Médicis, circonstance qui rehaussa le prix de cette nouveauté. On l'appela la *nicotiane*, du nom de l'ambassadeur.

Elle fut introduite en Italie par le cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et elle y reçut, comme en France, le nom de son introducteur: *herbe de Sainte-Croix*. Les qualités qu'on lui reconnut bientôt lui valurent les différentes nominations de *buglom* ou *panacée antarctique*, d'*herbe sainte* ou *sacrée*, *jusquiame du Pérou*, et bien d'autres.

Sir John Hawkins apporta, en 1656, le tabac en Angleterre. Quoique déjà, en l'année 1568, d'après Stow, on en eût apporté un échantillon, ce ne fut qu'en 1656 qu'il commença à être mis en usage. Les jeunes gens de la cour s'en em-

parèrent les premiers et le mirent à la mode.

Sir Walter Raleigh, quelque temps favori de la reine Élisabeth, et sir Hughes Middleson, son ami, donnèrent le ton, en fumant dans la rue et autres lieux publics, jouissant d'un air béat du parfum enivrant qu'ils exhalaient autour d'eux. On les regarda d'abord avec surprise, puis on les imita, et l'usage du tabac devint enfin à la mode, même parmi les femmes. C'est alors que ce plaisir devint l'objet d'une persécution acharnée d'une part, et d'un engouement irrésistible de l'autre. Stow en parle comme d'une *herbe puante dont l'usage est une offense à Dieu*, pendant que Spencer, dans sa *Fairy Queen*, lui donne la dénomination de *divin tabac*. Le roi Jacques Ier devint le persécuteur le plus acharné du tabac, et sa haine pour cette plante aurait équivalu à une défense chez une nation moins indépendante que la nation anglaise. Pendant qu'Amurat IV passait des pipes à travers le nez de ses sujets, que le schah de Perse coupait les oreilles et déchique-

tait les narines aux siens, que le czar moscovite rasait le nez tout entier à ses serfs, que le pape Urbain VIII lançait des excommunications contre ceux des fidèles qui tenteraient de priser, le roi Jacques Ier faisait de la littérature sanglante, et lançait des anathèmes contre l'innocent tabac.

D'après la direction donnée à ces punitions cruelles, qui tombaient toujours sur le nez, il est évident que l'habitude de priser précéda celle de fumer, ou devint plus générale dans les premiers temps. Les curiosités historiques vous plaisent, et je ne vous priverai pas de quelques curieux extraits sur l'ouvrage du roi Jacques, le *Misocapnon*. Vous y verrez avec surprise combien l'usage du tabac était désordonné à cette époque en Angleterre.

« Et quant au désordre qu'on commet, dit le roi, avec cette dégoûtante habitude, n'est-ce pas une saleté oisive, que de s'y livrer à table, lieu de respect, de propreté et de modestie? Les hommes ne rougissent-ils pas de se

lancer à travers la table la fumée de leurs pipes, mêlant cet air empoisonné avec le parfum des mets, et causant du dégoût à ceux qui détestent cet usage? Mais ce n'est pas seulement à table; il n'y a pas de temps ni de lieu qui échappe à cette incivile coutume. Y eut-il jamais une pareille folie que celle de ne pas pouvoir aborder un ami sans lui offrir un cigare, comme chez les Orientaux? Ce n'est plus comme un remède, mais comme un plaisir qu'on l'offre, et celui qui ose refuser la pipe est traité de niais insociable, comme il arrive aux buveurs dans les pays froids d'Orient. Oui, la maîtresse de maison même ne saurait faire quelque chose de mieux en faveur de sa servante que de lui donner de sa main délicate une pipe de tabac! »

Voici encore un échantillon curieux des mœurs de l'époque et de la politique du roi Jacques.

« N'est-ce pas, continue-t-il, le plus grand des péchés, que vous, hommes de toutes classes de ce royaume, élevés et destinés par Dieu à consa-

crer vos personnes et vos biens à la conservation de l'honneur et de la sûreté de votre roi et de la république, que vous vous rendiez ainsi inaptes à ces deux choses? Vous n'êtes plus capables même de célébrer le sabbat, comme le font les juifs; vous n'êtes plus bons qu'à demander du feu à vos voisins pour allumer votre pipe. Voyez combien cette habitude est nuisible à vos intérêts! Demandez-le plutôt à la noblesse d'Angleterre, qui est obligée de payer à chacun de vous 300 ou 400 livres tous les ans, pour entretenir cette précieuse saleté. »

La somme paraîtrait exorbitante, si on ne songeait pas que le tabac se vendait encore cher à cette époque, et qu'il était d'un usage bien plus général parmi la noblesse d'Angleterre et la classe moyenne, qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce qui contribuait encore à augmenter les frais de la consommation, c'était la coutume rigoureuse d'offrir des pipes de tabac aux hôtes et aux visiteurs.

La persécution contre le tabac s'étendit à

son tour en France. Un grand nombre de pamphlets furent lancés à la fois, entre autres celui du docteur Fagon, sous ce titre : *Ex tabaci usu frequenti vita est brevior*. Ce même docteur Fagon, ayant une thèse à soutenir contre cette substance pernicieuse, et se trouvant indisposé, envoya à sa place un de ses collègues dont la voix nasale et sifflante trahit, pendant tout le discours, la présence du tabac dont ses narines étaient embarrassées.

L'Espagne même ne fut pas exempte de cette haine contre le tabac. L'évêque des Canaries, *fray Bartolomeo de la Camara*, depuis évêque de Salamanque, défendit aux prêtres de priser deux heures avant et deux heures après avoir dit la messe, ainsi qu'au clergé en général de prendre du tabac dans les églises, sous peine d'excommunication et d'une amende de 1,000 *maravedis*. Comme vous voyez, il ne manquait plus rien au tabac, pas même l'honneur de la persécution, pour être adopté sans retour dans toutes les parties du monde.

La supériorité du tabac de Cuba n'est pas contestée. On l'y cultive particulièrement du côté de l'Ouest, dans un district nommé la *Vuelta abajo*. Les meilleurs terrains pour cette culture sont les terres sablonneuses et légères. Nos *vegas* (champs de tabac) sont situés le long des rivières; mais le tabac le plus exquis se recueille dans le voisinage des rivières de la *Consolacion* et de *San-Sebastian*. Les différences atmosphériques sont si peu sensibles entre les diverses parties de l'île, qu'elles exercent peu d'influence sur le degré de supériorité du tabac; ses différentes qualités tiennent seulement à la nature du sol. Si l'on parvenait, à force de soins et d'analyses chimiques, à rendre le sol également propre à cette culture sur tous les points de l'île, elle deviendrait non-seulement une source abondante de richesse, mais un encouragement puissant pour la population blanche.

C'est en famille que le tabac se cultive et s'élabore, et dans de petites proportions. Un laboureur actif peut, à l'aide de sa femme et de ses

enfants, cultiver jusqu'à une demi-caballeria de terre (un hectare), contenant de vingt-cinq à trente mille plants de tabac, plantés à un pied de distance; les intervalles sont remplis par du maïs, du riz et d'autres graines, qu'ils recueillent sans peine ni frais.

Un des grands avantages de la culture du tabac, comme je viens de vous dire, c'est d'ouvrir un champ vaste à l'industrie et au bien-être de la population blanche. Divisée en petites propriétés, elle offre aux colons un débit sûr, sans concurrence ni rivalité, et ne saurait jamais être trop abondante; car l'usage du tabac est répandu par tout le globe, et celui de Cuba a la suprématie sur tous. Le travail qu'il exige est doux, la main-d'œuvre peu coûteuse : dans les soins délicats et variés de la manipulation et confection, le cultivateur trouve moyen d'employer sa famille, et jusqu'à ses plus jeunes enfants. Si, par le moyen de préparations faites à la terre, on parvenait à étendre la culture du tabac sur tous les points de l'île,

les campagnes se peupleraient, et avec le travail et la richesse se propagerait la civilisation par les rapports commerciaux.

Le tabac et la manière d'en faire usage, non-seulement ont été découverts à Cuba, mais la plante elle-même semble avoir été un don exclusif de la nature envers elle ; et quoique dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, elle croisse spontanément, comme à Cuba, l'excellence de sa qualité, sa végétation primitive dans l'île, la circonstance remarquable d'avoir été la seule plante cultivée, et, qui plus est, vénérée par les Indiens, gens indolents d'ailleurs, dont la nourriture se réduisait à la pêche et aux fruits sauvages, tout porte à croire que les bénéfices inappréciables de la culture du tabac furent particulièrement accordés par la nature à notre île ; et c'est encore une preuve de sa prédilection pour Cuba, que d'établir sa souveraineté sur un produit magique, devenu nécessaire au monde entier.

Néanmoins, grâces aux mesures étroites de

répression inquisitoriale adoptées jadis par *la factorerie*, la culture de cette denrée précieuse est loin d'avoir acquis tout son développement.

Depuis 1735 jusqu'en 1765, le commerce du tabac avait été livré à plusieurs compagnies par des contrats particuliers. A cette époque on établit la factorerie pendant le règne de Ferdinand VI, et, sous prétexte de perfectionner et de développer la culture de tabac, on en défendit l'extraction. Cette mesure n'ayant réussi qu'à diminuer les récoltes, en 1783 et 1793, on décréta plusieurs réformes dans la factorerie et on en augmenta la subvention jusqu'à 50,000 piastres; mais on défendit la fabrication du tabac aux particuliers, et on créa en même temps des agents *visiteurs*, pour surveiller et mesurer rigoureusement les récoltes, afin d'en bien recouvrer les droits. Ces entraves, cette odieuse exaction, furent suivies d'une grande diminution dans les récoltes. Après s'être élevées, sous le monopole des compagnies en 1720, jusqu'à 600,000 *arrobas* en exportation, outre la con-

sommation intérieure, elles diminuèrent si rapidement que, malgré l'allégement obtenu en 1803 des frais de la factorerie, réduite à un seul directeur, les récoltes de 1804 ne fournirent plus à la consommation de l'île. Depuis cette époque, on chercha à diminuer quelques abus; mais la prohibition n'ayant pas été extirpée, la racine du mal resta, et la culture du tabac continua à languir jusqu'à 1827, où cette importante denrée fut entièrement délivrée des entraves arbitraires de la factorerie. La plus belle partie de nos produits aurait été infailliblement ruinée, sans cette sage mesure, provoquée et exécutée par notre illustre compatriote l'intendant de la Havane, don José de Pinillos, comte de Villanueva.

Mais la culture du tabac n'obtiendra un plein succès à Cuba que lorsque le gouvernement espagnol, par des concessions et des avantages, attirera de nouveaux colons dans l'île.

Les *vegueros* (cultivateurs de tabac) sont fort habiles à perfectionner la qualité du tabac; le

*desbotonar*, *deshijar*, *descogollar*, sont autant de moyens pour accroître la beauté, la douceur moelleuse de la feuille et même sa nuance. D'autres recherches déterminent les mérites de la confection, livrée entièrement à la femme et aux filles de la maison; et lorsque vous cheminez à pas lents, aspirant avec délice un de ces certains cigares de la *Reina* que vous connaissez si bien, savourant en vrai gourmet son parfum et admirant son aptitude à prendre feu et à le conserver, sachez-le, et ne vous étonnez plus de rien, ce cigare ardent et moelleux à la fois a été..... vous le dirai-je?..... mais oui, un historien doit tout dire, il a été, comme tous ceux que vous fumez, roulé, oui, roulé sur la cuisse non voilée d'une de nos filles de campagne, appelée *guajira*.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU DEUXIÈME VOLUME

Pages.

LETTRE XVIII — A M. LE COMTE DE SAINT-AULAIRE. 1

Les noms historiques. — Velasquez. — Hatuey. — Ruse philosophique. — Mot héroïque d'un sauvage. — La mort d'un cacique. — Développement de la colonie. — Narvaez. — Les gentilshommes, sous le commandement de Velasquez. — Mensonge de l'histoire. — Notre-Dame de l'*Asuncion*. — Procession militaire. — Le secrétaire et le gouverneur. — Civilisation primitive. — Fernand Cortez. — Trahison découverte. — Cortez échappe à la nage. — Droit d'asile. — Amour de Cortez. — Magnanimité de Velasquez. — Doña Maria de Coello. — Malheur de Velasquez. — Révolte des Indiens. — Cruauté de Narvaez. — Famine. — Geste sublime d'une mère. — Férocité des conquérants. — Ambition de Velasquez. — Mécontentement et jalousie. — Andrès de Duero et Amador de Haris. — Cortez choisi par Velasquez pour commander la flotte. — *Francisquillo* le bouffon. — Prédiction. — Méfiance de Velasquez. — Cortez sur sa chaloupe. — Ses adieux à Velasquez. — Douleur et vieillesse de Velasquez. — Grandeur et vieillesse de Cortez. — Tom-

Pages.

beau de Velasquez. — Don Francisco Arango. — Sa vertu. — Lutte contre les abus. — Sa prédiction sur l'esclavage. — Voyage d'investigation. — Le comte de Montalvo. — Pureté. — Doña Rita de Quesada. — Mort d'Arango. — Les Havanais.

LETTRE XIX. — A MADAME SOPHIE GAY. 43

Les *guajiros*. — Ennui du lieu commun. — Mélange de la civilisation espagnole et des mœurs indigènes. — Les métiers à gages. — La maison. — Le ménage du guajiro. — Sa richesse. — La cuisine et le poulailler. — La guajira *lionne*. — Les amours du guajiro. — Son costume. — Son cheval. — Son repas. — Le *zapateo*. — Une nuit de Pépé Maria. — Marianita. — La négresse Francisca. — Le *cocuyo*. — Loi d'amour. — Les chiens. — Les coqs et les chevaux. — La rivière débordée. — Don Casatino. — Sa meute. — Dangers. — Dévouement. — La valeur africaine. — La galanterie chevaleresque. — La douceur créole.

LETTRE XX. — A M. LE BARON CHARLES DUPIN. 85

Les esclaves à la Havane. — Histoire de la traite. — Esclavage des nègres en Afrique. — Mort de Mungo-Park. — Tentatives coupables. — Dépérissement de la race indienne. — Cruauté des Espagnols. — Douceur de la race indigène. — Son amour pour l'indépendance. — Elle s'éteint. — Le philanthrope et saint Las Casas demande des Africains pour soulager la race indienne. — L'amour de l'humanité devient l'origine de l'esclavage en Amérique. — Diverses races de la traite. — Effets funestes de l'esclavage pour les colons. — L'esclavage avilit le travail matériel. — Efforts des Havanais pour remplacer les nègres par des ouvriers blancs. — Réclamation singulière d'un Catalan. — Les Européens plus durs envers les nègres que les colons. — Politique coupable de la métropole. — Danger du mot de liberté là où l'on a des esclaves. — Efforts pour coloniser. — Pénurie d'argent. — Malversation des fonds. — Prohibition de la traite. — Soixante-dix mille livres sterling données par l'Angleterre. — Détournement de cette somme. — Les vaisseaux russes.

Pages.

— Fourberie. — Exigences des Anglais. — Ils demandent le droit de visite. — La faiblesse du gouvernement espagnol l'accorde. — Le ministère anglais demande que les capitaines de bâtiments espagnols arrêtés soient jugés par les lois anglaises. — Noble refus du gouvernement espagnol. — Abus du droit de visite. — Les émancipés — Les esclaves les méprisent. — Comment l'esclave comprend la liberté. — Les émancipés aux pontons. — Population blanche comparativement à la noire. — Politique étroite et mal entendue des différents gouvernements qui se sont succédé en Espagne. — Lois en faveur des esclaves de Cuba. — Magnanimité de l'Espagne envers eux. — Droits qui mettent l'esclave, sous plusieurs rapports, au niveau des hommes libres. — L'esclave propriétaire. — La *coartacion*. — Le nègre voleur. — Impunité. — Le nègre qui s'affranchit se repent toujours. — Le nègre marron. — Cruauté de l'ancien code noir français. — Inhumanité des Anglais envers leurs esclaves. — L'esclavage, dans un pays civilisé et protégé par de bonnes lois, préférable à la liberté dépouillée de tout bien matériel et toujours exposée à la brutalité du plus fort. — Le nègre n'est pas apte à un travail régulier. — Le *mayoral*. — Le Buhio. — La prière du soir. — Le *liberto*. — De l'émancipation. — Problème politique.

LETTRE XXI. — A M. LE MARQUIS DE CUSTINE. 179

La mort à la Havane. — Scène de nuit. — Le bonheur véritable est dans l'équité de l'âme. — Le balcon. — La jeune fille. — Les oiseaux privés. — La négresse. — Pressentiment. — La mort. — Le catafalque. — L'enterrement. — Les nègres en grand costume. — Le cimetière. — Les ossuaires. — El señor Espada. — Nègres et blancs inhumés pêle-mêle. — Apothéose de l'égalité et honneur aux hiérarchies humaines. — Le Havanais ne comprend pas la mort. — Vitalité sous les tropiques. — L'homme du Nord. — Prévoyance paternelle à Cuba. — Cuba manque de souvenirs. — Poésie de l'espérance. — La cathédrale de la Havane. — La messe. — Architecture indigène. — Les patronesses des saints. — Les robes de la Vierge. — Tombeau de Christophe Colomb.

Pages.

— Sainte-Hélène et Cuba. — La vie des grands hommes ne s'accomplit qu'au delà du tombeau.

LETTRE XXII. — A MADAME LA VICOMTESSE DE WALSH. 211

Les deux veillées. — Mon parent l'observateur. — Le *velorio*. — Le *sacateca*. — Les culottes du mort. — Scène nocturne. — La veuve. — Les amours. — La *tertulia*. — Minuit. — L'orgie. — Facétie. — L'Espagne et son étiquette sur l'estrade mortuaire. — L'insouciance créole à table. — Don Saturio. — *Velar el mondongo*. — Le *lechon*. — Le chien. — *Ño Pepe el mocko*. — *El matador*. — Le bal. Le mouchoir brodé. — Le Bouvier. — Promenade à la *finca*. — Amours. — Repas homérique. — Mœurs bourgeoises et mœurs rustiques.

LETTRE XXIII. — A M. BERRYER. 239

Des lois et de l'administration de la justice à la Havane. — Chaos de la jurisprudence. — Sans lois, point de société. — Le fripon a beau jeu contre l'honnête homme. — Conflit des juridictions. — Les sorcières de Macbeth. — Insuffisance des lois des Indes. — Toutes les autorités intéressées à l'état actuel des choses. — Codes différents et contradictoires. — Les plaideurs et les juges. — Le juge *lego*. — Variété de juges et d'avocats. — *Pica pleytos*. — *Pedaneos*. — Impossibilité d'être jugé. — Le papier timbré. — Nécessité d'une réforme. — Procédure en charrettes. — Heureux résultat d'une réforme. — Impunité actuelle des ministres de la loi. — Le cabinet du juge. — Ruine à la suite d'un procès non jugé. — Réponse d'un juge. — La visite d'un avocat. — Squelette, pièce de conviction. — Les habitants de Cuba entrent aujourd'hui dans la condition générale des peuples.

LETTRE XXIV. — A MONSIEUR DE GOLBÉRY. 277

Du gouvernement de la Havane. — Mot d'Oxenstiern. — Dictature militaire conservée de nos jours. — La politique n'est que l'art de se conformer aux temps. — Répugnance des

Pages.

métropoles à favoriser le libre progrès d'une colonie. — L'Angleterre et les États-Unis. — Danger chimérique. — La charge de capitaine-général, telle qu'elle est établie, impossible à bien remplir. — Arrêté de Ferdinand VII. — Véritable danger pour la colonie. — Les Havanais écartés des emplois publics. — La représentation nationale accordée, puis interdite sans motifs par les cortès en 1837. — Lois spéciales promises et non accordées. — Mot sublime de Mirabeau. — La résistance aux progrès naturels des choses humaines porte malheur. — Des gouvernements qui se sont succédé. — Le général Tacon. — Don Luis de Las Casas. — Le prince d'Anglona. — Modifications nécessaires.

LETTRE XXV. — A GEORGE SAND. 313

Les femmes havanaises. — Caractère de leur organisation physique. — Luxe poétique de la nature. — Point de corset. — La *butaca*. — La *volante*. — Passion pour la danse. — L'orchestre. — La musique du pays. — Caractère du rhythme. — Le Strauss havanais. — Son costume. — Les pauvresses. — Maisons à jour. — *Adios, hasta cada momento*. — « Cette maison est à vous. » — Pudeur et nudité. — Choix pour les mariages. — Les femmes des pays à esclaves. — La petite négresse. — Beauté des enfants. — Luxe des Havanaises. — La jeune mère. — *Pepyo*. — La grand'-mère.

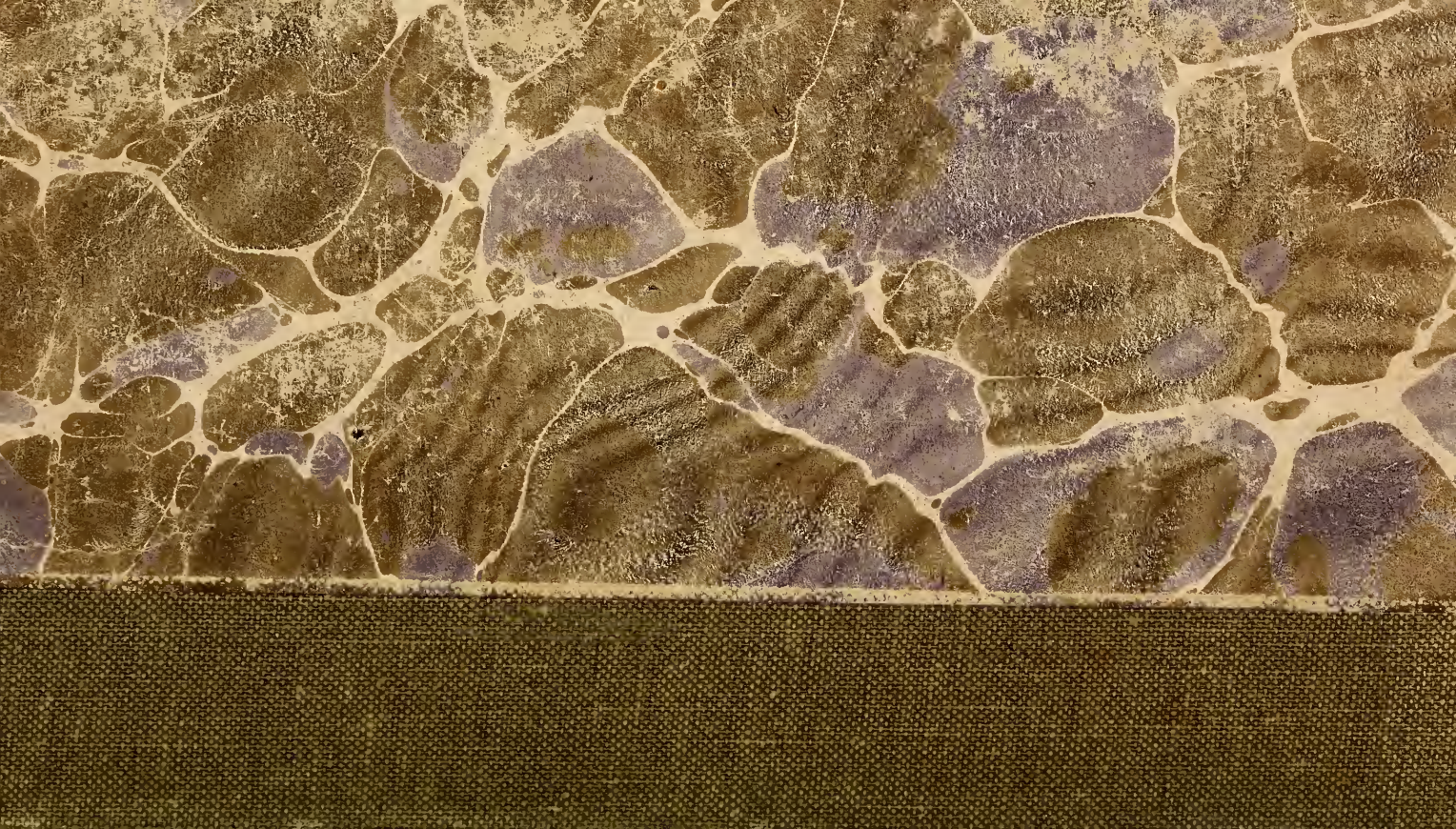
LETTRE XXVI. — A MONSIEUR GENTIEN DE DISSAY. 341

De l'agriculture à la Havane. — Topographie de l'île. — Les brises. — Puissance de la végétation. — L'agriculture dans l'enfance. — Première sucrerie dans l'île. — La Compagnie des Indes. — Monopole. — La contrebande. — Les Anglais s'emparent de la Havane. — Ils infectent l'île de nègres. — Essor de l'agriculture. — Les colons de Saint-Domingue à Cuba. — Culture du café. — Revenu exorbitant des sucreries. — La ferme de la Beauce. — Prodigalité. — On a tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise. — Les engrais. — Danger qu'offre la destruction des

Pages.

forêts. — Richesse des forêts de Cuba. — Impossibilité de les exploiter, faute de routes. — Nécessité de planter des forêts artificielles. — Les chemins de fer seront là lorsque les plantations auront grandi. — Si la dévastation réglée continue, d'ici à cent cinquante ans il n'y aura pas une forêt dans l'île. — Variété d'arbres. — Revenu surprenant d'un bois soumis à des coupes réglées. — 12,000 piastres de capital donneront 9,750 piastres par an. — L'oranger perd ses fruits dans la poussière des routes. — Au bout de dix ans, une plantation de ce fruit qui aura coûté 24,153 piastres donnera 19,000 piastres de revenu. — Le miel. — Excellence de la cire de Cuba. — Le fil d'ananas. — Préparation facile de cette précieuse matière première. — Grandeur prodigieuse des légumes de Cuba. — La vie et la mort dans un fruit. — La banane. — Ses métamorphoses. — Le riz. — Point de machine en 1842. — Les caféteries. — Diminution de leur valeur. — Luxe désordonné. — Panique des propriétaires. — Il faut finir ce qu'on a commencé. — Vices de l'exploitation à perfectionner. — Les Arabes la font mieux. — Beauté des plantations de café. — Souvenir d'Europe. — Les savanes. — Les dangers de la liberté pour les bestiaux. — La tournée du *savanero*. — La meute de *Gibaros*. — Ménage des animaux. — Inondations. — Pertes considérables qu'elles occasionnent. — Le maïs originaire de Cuba. — Dissidence des opinions à cet égard. — Preuves incontestables de son droit de cité. — Il était sacré pour les aborigènes. — La maloja. — Manière simple de la cultiver. — Exploitation onéreuse des sucreries. — Le cacao croît spontanément dans l'île. — Puissance de sa végétation inconnue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Manière singulière de le semer. — Friandise des vaches et des perruches. — Exploitation riche et imparfaite. — Richesse inépuisable pour les nouveaux colons qui viendront habiter dans l'île. — Éventualité de la prospérité havanaise. — Pourquoi. — Imprévoyance de la prospérité facilement acquise. — Insouciance du cultivateur.

Pages.

LETTRE XXVII. — A MONSIEUR LE VICOMTE SIMÉON, DIRECTEUR-GÉNÉRAL DES TABACS. 401

Premier usage du tabac. — Les sauvages enseignent une nouvelle jouissance aux *lions* de la civilisation. — Les premiers idéalisent ce plaisir en y cherchant des inspirations religieuses et morales. — Les raffinés des temps modernes en font un instrument de jouissances grossières et matérielles. — Le tabac, originaire de l'Amérique. — Persécution contre le tabac. — Étrange punition infligée par Méhémet-Ali-Bey. — Manières diverses de fumer. — Cacique ivre de tabac. — Usage étendu du tabac. — Schisme. — La plante du tabac apportée pour la première fois en Europe vers le milieu du seizième siècle. — Son usage aussitôt adopté. — Jean Nicot l'apporte en France en 1560. — Le cardinal Sainte-Croix l'introduit en Italie, sir John Hawkins en Angleterre. — Nouvelle persécution. — Jacques Ier et le *Misocapnon*. — Fagon et le nez de son représentant. — L'Espagne persécute aussi le tabac. — Il triomphe partout et établit son empire sur le globe. — Manière de cultiver le tabac à Cuba. — Fabrication des cigares.